

Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 63 (2006)

Heft: 4

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen – Comptes rendus

Joachim Latacz: Troy and Homer. Towards a solution of an old mystery. Translated from the German by Kevin Windle and Rosh Ireland. Oxford University Press, Oxford 2004. 342 S.

Captivant. C'est le mot qui vient à l'esprit une fois que l'on a achevé de lire l'ouvrage de L. Ce livre a d'abord été publié dans une version allemande (*Troia und Homer*, Stuttgart 2001), mais la version anglaise lui assurera sans doute – hommage mérité – un lectorat beaucoup plus étendu. Dans la première partie de son étude, L. fait la synthèse des dernières découvertes effectuées sur le site de Troie, en puisant à la fois dans les rapports des fouilles archéologiques conduites par Manfred Korfmann, et dans les sources documentaires hittites, parfois même égyptiennes. Il soutient de façon convaincante que le territoire de *Wilusa / Ilios* était un Etat vassal de l'empire hittite, et que la *Tarawisa / Tru(w)isa* des sources hittites correspond à Troie: ce serait bien la cité redécouverte par Heinrich Schliemann sur la colline de Hisarlik. Dans la seconde partie du livre, L. porte son attention sur la composition de l'*Iliade*, en établissant une distinction nette entre le poète Homère – qui aurait été actif au VIII^e s. av. J.-C. – et le contexte historique possible de la guerre de Troie, à la période mycénienne, soit entre le XV^e et le XII^e s. Il met en évidence l'existence d'un Etat que les sources hittites appellent *Achijawā*, et dont le cœur se situerait à Thèbes. Des tablettes en linéaire B découvertes récemment à Thèbes viennent renforcer cette hypothèse. Les Achéens de l'épopée homérique ont ainsi un fondement historique; l'hypothèse de l'historicité de la guerre de Troie s'en trouve renforcée. Le récit de ce conflit aurait été transmis oralement par des générations d'aïdes jusqu'à l'époque d'Homère, lequel n'aurait pas composé un récit de la guerre de Troie à proprement parler, mais aurait utilisé cette guerre comme toile de fond pour une réflexion sur les valeurs de la société archaïque du VIII^e s. Dans les grandes lignes, cela n'est pas entièrement nouveau: les éléments avancés par L. circulaient depuis longtemps dans la littérature spécialisée. Le mérite de l'auteur repose dans une capacité à rassembler un matériel extrêmement disparate et à produire une synthèse d'une remarquable clarté, destinée en priorité à un public averti, mais non professionnel (les connaisseurs tireront néanmoins grand profit de cette lecture). A l'instar de grands savants comme Walter Burkert et Martin West, qui ont longtemps prôné une ouverture des hellénistes vers les civilisations du Proche Orient ancien, L. montre comment une telle approche pluridisciplinaire contribue à la réflexion dans les études homériques. En mettant les derniers résultats de la recherche à la portée d'un large public, L. a aussi rendu un immense service à tous ses confrères. Plus d'un lecteur sera néanmoins agacé par le ton presque messianique du propos, et par la condescendance affichée envers les opinions divergentes. Il vaut cependant la peine de faire abstraction de ce travers, car le bénéfice que l'on tirera d'une telle lecture surpassera largement les désagréments. Paul Schubert

Barbara Graziosi/Johannes Haubold: Homer: The Resonance of Epic. Classical Literature and Society. Duckworth, London 2005. 176 S.

Barbara Graziosi und Johannes Haubold (G. & H.) offrent une introduction aux épopées homériques à partir d'une perspective peu commune. Dans la question disputée sur la datation et l'origine des *Ilios* et *Odyssee*, elles se positionnent à l'opposé de toute autre. Au lieu de faire une analyse détaillée des sources, elles examinent les sources les plus anciennes, dans lesquelles le nom «Homer» n'est pas mentionné (6./5. siècle av. J.-C.), mais où «early Greek audiences thought about Homer and his work» (23), et où l'interprétation des deux épopées est influencée par l'interprétation des deux épopées. (Cela signifie que ces «early audiences» – dont l'interprétation des deux épopées est influencée par l'interprétation des deux épopées – n'ont pas été en mesure de faire abstraction de l'interprétation des deux épopées, pour ce qui est des deux épopées ursprünglisch gedichtet wurden, ce qui est indiqué au 118.)

Entscheidend pour l'interprétation des épopées homériques est, (1) que Homer est l'auteur d'un grand corpus de poésie hexamétrique, dont *Ilios* et *Odyssee* sont les deux plus importants, mais aussi les hymnes, les *Margites* et les parties du *Kyklos* qui ont été comptabilisées, et (2) que Homer et Hesiod sont ensemble considérés comme les auteurs des deux épopées ursprünglisch gedichtet wurden.

Autoritäten anerkannt waren, deren Dichtung alles Wissenswerte über Götter und Menschen, über die Entstehung des Kosmos und die gegenwärtige Weltordnung enthielt: Hesiod als der “systematic poet of cosmic history”, Homer als “singer of crucial moments within it” (31). So gesehen erscheinen *Ilias* und *Odyssee* als Ausschnitte aus einem grösseren Gesamtzusammenhang, der nach G. & H. gleichsam ihren Resonanzboden bildet und bei jeder Einzelinterpretation im Blick zu behalten ist.

Der Ansatz lässt manche vieldiskutierte Homer-Probleme in einem interessanten neuen Licht erscheinen (s. z.B. 65–75 zur scheinbaren «Frivolität» der homerischen Götter), erweist sich mitunter aber auch als problematisch. Nach G. & H. schildert die *Ilias* eine Übergangsperiode in der Menschheitsgeschichte (109f.): Das Streben der homerischen Helden nach persönlicher Ehre sei ein Erbe ihrer göttlichen Vorfahren, ein Merkmal des zu Ende gehenden Heroenzeitalters; die *Ilias* vermittelte aber bereits eine Vorstellung von den neuen, an den Interessen der Gemeinschaft orientierten Werten der Polis-Welt, in der die Rezipienten leben. Die in der *Ilias* thematisierten Werte-Konflikte erscheinen so als inzwischen überwundene Probleme einer vergangenen Zeit, über die sich die Rezipienten erhaben fühlen konnten (117). Es bleibt zu fragen, ob diese Sicht der Dinge nicht etwas zu einfach ist (vgl. G. & H.s eigenen Hinweis auf die Komplexität von Hektors Situation: 107) und ob die *Ilias* in dieser Perspektive nicht einiges von ihrer Brisanz verliert.

Das Buch ist in einem eleganten Stil geschrieben, die Argumentationslinien sind plastisch herausgearbeitet: eine angenehme und anregende Lektüre auch für diejenigen Leserinnen und Leser, die dem Autorenteam nicht in allen Punkten folgen mögen. Magdalene Stoevesandt

Euripide: Il Ciclope. Introduzione, traduzione e note di Guido Paduano. Testo greco a fronte.

Biblioteca Universale Rizzoli (Classici Greci e Latini), Milano 2005. 135 S.

Diese Ausgabe des Euripideischen *Kyklops* fügt sich in die Reihe der *Classici Greci e Latini* der Biblioteca Universale Rizzoli (GCL BUR), für die im Internet mit dem Slogan «un mondo che ti assomiglia» geworben wird. Das indiziert als Zielpublikum dieser Texte Schüler und Studenten in den ersten Semestern sowie interessierte Bildungshungrige. Leider fehlt dem Band aber jeglicher Hinweis auf eine hinter dieser Reihe stehende Idee (vergleichbar etwa mit der Reihe der *Aris & Philipps Classical Texts*, die ihren Bänden jeweils eine «General Introduction to the Series» vorausschickt): Man weiss also nicht, was man zu erwarten hat. Erstaunlich ist, dass nur ein Jahr zuvor der CGL BUR-Band *Eschilo, Sofocle, Euripide: Drammi Satireschi* von Orietta Pozzoli erschienen ist, die ihrerseits eine komplette Wiedergabe des griechischen Textes des *Kyklops* sowie eine Übersetzung und kommentierende «note» dazu bietet. Ihrem Band vorangestellt ist eine «premessa» von Giuseppe Zanetto, seines Zeichens Herausgeber und Übersetzer des *Kyklops* (zusammen mit dem *Rhesus*) in der Reihe *Classici Greci e Latini* des Verlages Oscar Mondadori aus dem Jahre 1998. Ein vergleichbar üppiges Angebot an gegenwärtigen *Kyklops*-Übersetzungen gibt es in keinem anderen Sprachraum.

Die Einleitung Guido Paduanos (P.) mit dem Titel «La perdita dell’emozione epica» umfasst 33 Seiten und stellt eine Parallellektüre des neunten Buchs der *Odyssee* mit dem *Kyklops* dar. Es folgen eine chronologisch geordnete «Bibliografia» (39–46) und eine «Nota al testo» (47–49), dann der Text des *Kyklops* (jeweils linksseitig im Original, rechtsseitig in der italienischen Übersetzung P.s), der mit über die Seiten laufenden kommentierenden Fussnoten versehen ist (51–113), schliesslich das neunte Buch der *Odyssee* in der italienischen Übersetzung P.s (116–132). Angesichts dessen, dass sich P. auf den Vergleich des *Kyklops* mit der homerischen *Kyklopeia* konzentriert und andere Aspekte des Dramas, etwa seine generische oder seine Fest-Gebundenheit, diesem Vorhaben unterordnet, ist es ausserordentlich schade, dass er sowohl in seiner Parallellektüre als auch im Anhang auf die Wiedergabe des griechischen Textes verzichtet: Warum z.B. die Verse 460–463 des *Kyklops* zum Witzigsten gehören, was das griechische Satyrspiel zu bieten hat, versteht nur derjenige, der die Originaltexte vor sich liegen hat. Rebecca Lämmle

Kjeld Matthiessen: Euripides und sein Jahrhundert. Zetemata 119. C. H. Beck, München 2004. 119 S.

Euripides' Theaterproduktion ist die bestbezeugte der drei grossen attischen Tragiker. Entsprechend fordert sie auch die Forscher heraus und führt zu verschiedensten Interpretationsversuchen, die über die Stücke hinaus Euripides' Verhältnis zu Staat und Gesellschaft, die Rolle der Frau in dieser Gesellschaft und nicht zuletzt den «aufklärerischen» Geist des Euripides unter die Lupe nehmen. Dass dabei oft weit über das Ziel hinausgeschossen wird, das zeigt M. in seinem angenehm zu lesenden, aber nichtsdestoweniger hochgelehrten Buch auf eindrückliche Weise auf. Dabei verliert er sich nicht in unnötiger Polemik, sondern gesteht auch denjenigen Untersuchungen, deren Resultate er ablehnt, den verdienten Respekt zu. M.s Buch gliedert sich in fünf Kapitel, die jeweils mit einer selektiven, aber ausgewogenen Literaturübersicht, die nach Erscheinungsjahr geordnet ist, schliessen. Zunächst wird der historische Rahmen gesetzt (Kap. 1, 9–20). Der interessierte Leser fühlt sich dabei in seinem Wissen bestätigt, was ihn den nachfolgenden, differenzierten Analysen M.s doch eher gewogen macht (also eine verkappte *captatio benevolentiae!*). Mit Kap. 2 (21–35) tastet man sich dann an die das weitere Buch bestimmende kritische Beleuchtung von weitverbreiteten Meinungen zu Euripides heran. Gerade die Frage nach der politischen und sozialen Funktion der Tragödie (21–30) zeigt exemplarisch auf, wie zwar die politische Lage – mit Ausnahme der *Alkestis* und der *Medea* stammen alle erhaltenen Werke des Euripides aus der Zeit des Peloponnesischen Krieges – immer wieder in den Stücken ihre Spuren hinterlässt, dass sie aber niemals den Anstoss zum Stück selbst gegeben hat. Kap. 3 (36–53) ist den (zahlreichen) Frauenfiguren im Œuvre von Euripides gewidmet. Dabei nimmt die Kritik an N. S. Rabinowitz, *Anxiety Veiled. Euripides and the Traffic of Women* (Ithaca/London 1993) einen wichtigen Platz ein (44–52). Die Götterrollen sind äusserst komplex und widersprüchlich, und so ist auch das ihnen gewidmete vierte Kapitel umfangreicher als die übrigen (54–96). Stellvertretend für die differenzierte Sichtweise M.s sei hier auf die Bemerkung verwiesen, dass Zeus nie in eigener Person auftrete (90). Dem ist in den erhaltenen Tragödien tatsächlich so, und Spekulationen über eine mögliche Rolle in einer der verlorenen Tragödien sowie die Reaktionen darauf verdienen gerade einmal eine kurze Fussnote (90 Anm. 3). Zum Schluss folgen Betrachtungen über Psychologie und Charaktere (Kap. 5, 97–108), wo nicht nur die Tatsache, dass Euripides ein Mann aus dem Athen des 5. Jh. v.Chr. ist, in Rechnung gestellt, sondern an einschlägigen Beispielen auch gezeigt wird, wie er die dramatischen Gestalten «Szene für Szene mit bestimmten Zügen ausstattet und so ihren Charakter gleichsam «aufbaut»» (99). Ein selektives, aber umso repräsentativeres Literaturverzeichnis sowie ein Werk- und Stellenregister runden das Buch ab. Man möchte seine Lektüre nicht nur all denen empfehlen, die sich näher mit Euripides' Tragödienproduktion befassen, sondern geradezu als Einführung in die Methodologie der klassischen Philologie zur Pflichtlektüre erheben.

Orlando Poltera

Mischa Meier/Barbara Patzek/Uwe Walter/Josef Wiesehöfer: Deiokes, König der Meder. Eine Herodot-Episode in ihren Kontexten. Oriens et Occidens 7. Franz Steiner, Stuttgart 2004. 99 S.

Wie es der Titel ankündigt, soll in diesem Teilkommentar zu Herodot die Deiokes-Episode exemplarisch behandelt und von verschiedenen Gesichtspunkten aus beleuchtet werden. Obwohl es sich durchweg um Althistoriker handelt, versprechen sie, «dieses markante Stück orientalischer Geschichte aus der Sicht eines Griechen inhaltlich wie methodisch umfassend genug erschlossen und in seine verschiedenen Kontexte eingebettet zu haben» (7).

Das stimmt insofern, als Wiesehöfer (15–26) klarstellt, dass Herodot mit Deiokes als medischem Dynastiegründer zwar eine historische Person eingesetzt hat, dass er dabei aber zeitgenössische Begebenheiten auf vergangene Zeiten übertrug (Warnung vor der unangemessenen Kontroverse um Wahrheit und Lüge bei Herodot), Meier (27–51) die Mythhistorie von Herodot herausstreich, Patzek dann (53–73) eine Vermittlung zwischen neueren Ansichten und der «kanonischen» Interpretation der Althistoriker versucht und schliesslich Walter (75–95) die Parallelen zur Verfassungsdebatte und zur Schilderung von Peisistratos' Aufstieg und Hippias' Vertreibung aus Athen aufzeigt und in der Deiokes-Episode eine Reflexion über ἀνομία / νόμος erkennt. Meiers Zusammenfassung der

Deiokes-Episode zu Beginn seines Beitrages ist jedoch überflüssig, bietet doch der Vorspann den griechischen Text mit einer interessanten, auf Feix beruhenden Übersetzung, die Textnähe sucht, ohne dabei pedantisch zu wirken. Wenn dieser Teilkommentar jedoch das Modell für einen zukünftigen Herodot-Gesamtkommentar darstellen soll, so vermisst man wenigstens spezifisch philologische Hinweise, die sich nicht mit dem Inhalt begnügen, sondern auch auf die Form eingehen. Für den Forscher angenehm ist hingegen das abschliessende Register (97–99) mit den Namen und wichtigsten Begriffen, die ein schnelles Auffinden der zentralen Ideen, die von den Kommentatoren formuliert werden, ermöglichen.

Orlando Poltera

Gorgia: Encomio di Elena. A cura di Guido Paduano. Liguori Editore, Napoli 2004. 108 S.

Dieses kleine Büchlein gehört der Reihe *Silene* an, die sich zum Ziel setzt, «proporre una serie di trattatelli e testi letterari brevi che affrontano in maniera originale questioni legate alla retorica e alla poetica, alla filosofia e all'estetico» (erstes Umschlagblatt). Bei Gorgias' *Helena* handelt es sich tatsächlich um einen äusserst kurzen (im vorliegenden Band sind es einschliesslich der Übersetzung zwölf Seiten: 74–85), aber umso berühmteren Text aus dem 5. Jh. v.Chr. Die zweiteilige Einführung umfasst hingegen die ersten 72 Seiten. Das allein zeigt schon auf, wie umfassend P. im ersten Teil die Geschichte des Helena-Mythos rekonstruiert (3–50). Der zweite Teil (50–72) ist Gorgias und seiner Manipulation des Helena-Mythos gewidmet. Dabei kommen Probleme wie: Enkomion oder Verteidigungsrede? (50–55), Losprechung Helenas von den vier gemeinhin formulierten Anklagepunkten (55–61) und die Macht des Wortes (61–67) zur Sprache, um in einer Betrachtung von «discorso e metadiscorso» (67–72) auszuklingen: Gorgias' *Enkomion von Helena* bringe, so P., die drei sprachphilosophischen Nichtigkeiten des Seins, des Wissens und des Mitteilens in Einklang mit der neuen Nichtigkeit des Wollens. Da der Text nicht unproblematisch ist, werden zwölf Seiten Anmerkungen (89–100) beigegeben, wo sowohl philologische als auch interpretatorische Probleme angegangen werden. Den Abschluss bildet eine sechs Seiten umfassende Bibliographie (103–108), die eine gute Orientierung über die einschlägigen Studien gibt. Beim Verweis auf die für den interessierten Laien wie für den Philologen immer noch wichtige Ausgabe von Diels-Kranz hätte jedoch eine genauere Angabe (82 B 11 und nicht nur «II vol.» [103]) langes Blättern verhindern können. Nichtsdestoweniger machen das Kleinformat (A6) und der schöne Satz das Büchlein zu einem idealen Begleiter für intellektuelle Mussestunden.

Orlando Poltera

Holger Sonnabend: Thukydides. Studienbücher Antike 13. Georg Olms, Hildesheim et al. 2004.

140 S.

Nach einem Überblick über «Leben und Zeit» des Thukydides, der neben den biographischen Testimonien Informationen zum historischen, gesellschaftlichen und intellektuellen Umfeld bietet, behandelt Sonnabend im 2. Kapitel «äussere» Charakteristika des Texts: z.B. die Genese der Bezeichnung des Kriegs als Einheit, den Aufbau des Werkes nach Rubriken, schliesslich *qua* Forschungsüberblick die besonders in bezug auf das 8. Buch relevante «Thukydideische Frage». Das 3. Kapitel, «Geschichtsauffassung und historische Methode», behandelt Thukydides' Verhältnis zu seinen Vorgängern, insbesondere zu Herodot, und sein neuartiges «Methodenkapitel» 1,22 mit der Reflexion über Geschichtsschreibung schlechthin. Weiter geht S. auf Thukydides' durchaus wertende Darstellung von *philotimia*, *pleonexia* und *phobos* als treibender Kräfte der Protagonisten ein. Die Unterscheidung zwischen Ursachen und Anlässen betrachtet S. als Pioniertat. Es folgen Beispiele für die Methodik der Autopsie, deren Ergebnisse S. in der archäologischen Realität bestätigt sieht. Im 4. Kapitel, «Thukydides und die Alte Geschichte Griechenlands», schliesst S. aus der Anwendung der Thukydideischen Methoden in der sogenannten «Archäologie» (1,2–19) auf eine breite Quellenlage als Basis der Ausführungen, auf eine grundsätzlich kritische Haltung des Autors gegenüber seinen Quellen und seine stete Suche nach Zusammenhängen. In einer anschliessenden Untersuchung der «Biographischen Elemente im Geschichtswerk des Thukydides» analysiert S. zunächst die Portraits des Perikles, Kleon, Brasidas und Alkibiades, die er als didaktisch intentionierte «Typenbilder» auffasst. Die ausführlicheren Charakterisierungen des Pausanias und Themistokles interpretiert S. als Apologien für die diskreditierten grossen Politiker. Das 6. Kapitel, «Sprache und Stil», setzt sich mit

der früh einsetzenden Kritik an Thukydides' parataktischem und uneinheitlichem Stil auseinander. Im 7. Kapitel bietet S. Interpretationen der bekanntesten Teile des Werkes: der Gefallenenede des Perikles (2,35–46), der Pestepisode (2,47–54), der Debatte um Mytilene (3,35–50) und des Melier-Dialogs (5,85–113). Nach einem Rezeptionsüberblick folgt im 9. Kapitel, «Thukydides, der größte Historiker der Antike?» ein Abriss der Bewertung des *Peloponnesischen Kriegs* in der Forschung.

Die Wertungen des Autors erscheinen bisweilen voreilig, etwa wenn er Herodot philosophische und methodologische Reflexion abspricht (vgl. 42ff.). Bedauerlich ist auch ein durchgehender Konservativismus, der Thukydides noch immer auf dem Weg «vom Mythos zum Logos» verortet (vgl. 44) und nur wenig literarische Gestaltung des Textes anerkennt (vgl. etwa 93 oder 84). Dennoch leistet der Einführungsband eine übersichtliche Vermittlung nützlicher Informationen.

Katharina Wesselmann

Emily Greenwood: Thucydides and the Shaping of History. Classical Literature and Society. Duckworth, London 2006. XI, 188 S., 2 Karten.

“all historical narratives [...] involve ordering and intention – there are no naturally occurring historical ‘plots’” (11) ist die Devise der ersten vier Kapitel, in denen Greenwood (G.) Thukydides’ “shaping” der Ereignisse untersucht. «Whose Contemporary?» postuliert Thukydides’ fiktive “self-alienation” von seiner Zeit (3), u.a. durch seinen früh kritisierten, unkonventionellen Stil: aus dieser Distanz resultiert die Pose des allwissenden Erzählers. Ferner nutzt Thukydides die Schriftlichkeit – G. geht nicht von “oral publication” aus (17) – zu einem “didactic meta-commentary”, auch in der Distanzierung seiner auktorialen *persona* vom Kriegsteilnehmer Thukydides. Das 2. Kapitel, «Point of View and Vantage Point», besteht v.a. in einer Analyse der Behandlung visueller Phänomene. U.a. anhand der Brasidas-Episode (4,124–5,11) demonstriert G. unter Heranziehung von Aeneas Tacticus Auswirkungen richtiger und falscher Perspektive bei Thukydides. Im Folgekapitel, «Temporal and Spatial Perspectives», analysiert G. Thukydides’ Simultanerzählung räumlich und zeitlich auseinanderliegender Ereignisse: sein stets betontes Vorwissen schafft wiederum Distanz vom Geschehen. Auch die Protagonisten werden durch funktionierende oder mangelnde Voraussicht charakterisiert (so werden die Athener Opfer ihrer fehlenden Abstraktionsfähigkeit: 51ff.). Das 4. Kapitel, «Speaking the Truth», behandelt das Spannungsverhältnis zwischen Thukydides’ Verdammung dichterischer Ausschmückung (*kosmountes* 1,21,1) und seinen eigenen literarischen Strategien. Aus einem Vergleich mit dem Wahrheitsbegriff des Gorgias und einer Analyse von Thukydides 1,22,1–4 folgt, dass der Geschichtsschreiber «Wahrheit» in den referierten Reden als “the general sense” versteht (64) – das Werk bleibt “pre-‘history’ as we know it”. Weiter erfolgt eine Unterscheidung des Thukydideischen Publikums in “internal” und “external audience”, d.h. historisches und allgemeineres, späteres Publikum, anhand der Rede des Perikles (2,59,3–2,64,6) und des Nikiasbriefs (7,8–16). Die beiden letzten Kapitel sind intertextuellen Themen gewidmet: «New Theatres of War» nähert v.a. die Betrugsthematik des 8. Buches dem Sophokleischen *Philoktet* an, während «Reading Thucydides with Lucian» das ambivalente Verhältnis des Satirikers zu dem Geschichtsschreiber nachvollzieht.

G. liefert eine aufschlussreiche, plausible Interpretation des Thukydideischen Geschichtsverständnisses. Auch wenn die Lesbarkeit durch etwas klarere Strukturierung erleichtert würde, gelingt es G., ihre gründliche Kenntnis des Texts zu vermitteln und ihre Leser für den «schwierigen» Historiker zu begeistern. Hilfreich sind die Appendices mit Karten, einer Zeittafel und einer Werkübersicht.

Katharina Wesselmann

Carl A. Huffman: Archytas of Tarentum. Pythagorean, Philosopher and Mathematician King. Cambridge University Press, Cambridge 2005, 665 S.

Archytas von Tarent, der Philosoph und Staatsmann und der wohl bedeutendste Zeitgenosse und sogar Freund Platons, stand lange Zeit im Schatten der Akademie und des Peripatos. Meist wurde die nicht leicht einzuordnende Persönlichkeit des Archytas gleichsam als Fussnote in der Geschichte der pythagoreischen Schule untergebracht, obwohl ihn Aristoteles nicht zu den Pythagoreern rechnet. Bei Diels-Kranz ist er notdürftig unter die «Vorsokratiker» eingereiht. Abgesehen von einer rudi-

mentären Arbeit von 1840 wurde er noch nie in einer Monographie vorgestellt. Im monumentalen Werk von Carl A. Huffmann (H.) erhält Archytas nun endlich seine verdiente Würdigung: Das Werk umfasst eine ausführliche Einleitung über Leben, Werk und Philosophie des Archytas, eine kritische, eingehend kommentierte Wiedergabe der vier gewöhnlich als «echt» beurteilten Fragmente (D.-K. Nr. 45, B 1–4) sowie eine gegenüber D.-K. gewaltig erweiterte Zusammenstellung der Testimonia. Allen Texten ist eine Übersetzung beigegeben. Das Werk zeichnet sich aus durch eine sorgfältige Prüfung der Zuverlässigkeit der überlieferten Aussagen, durch eine umsichtige Einordnung in ihren Zusammenhang sowie durch reichhaltige Erläuterungen zu den Einzelheiten. Einen breiten Raum nimmt dabei – dem überlieferten Bestand entsprechend – die kompetente Auseinandersetzung mit der Harmonienlehre des Archytas ein (103–181; 402–482). Ebenso sehr wird er als Mathematiker gewürdigt, dessen von einer höchst anspruchsvollen Konstruktionszeichnung begleitete Methode für die Würfelverdoppelung beeindruckt (342–368). Besonders anregend ist H.s behutsame Analyse des Verhältnisses von Platon zu Archytas (32–43; 83–90), unter Einbeziehung des 7. Briefes, dessen historischer Gehalt sich als zuverlässig erweist, selbst wenn sich die Echtheit des Briefes nicht mit letzter Sicherheit beweisen lässt.

Alfred Stückelberger

Aristoteles: *Peri Hermeneias*. Übersetzt und erläutert von *Hermann Weidemann*. Zweite, veränderte Auflage. Aristoteles: Werke in deutscher Übersetzung. Begründet von Ernst Grumach. Herausgegeben von *Hermann Flashar*. Band 1, Teil II. Akademie Verlag, Berlin 2002. VIII, 487 S.

Die Veränderungen im Vergleich zur Erstauflage von 1994 sind – mit den im Folgenden genannten Ausnahmen – durchweg stilistischer Art. Trotz des identischen Aufbaus der zweiten Auflage decken sich die Seitenangaben nicht (!) generell mit denen der Erstauflage. Auch der Wortlaut zahlreicher Textstellen hat sich verändert. Die Übersetzung wurde an wenigen Stellen unter Beibehaltung des Sinns modifiziert. Viele der runden Klammern, die der Verdeutlichung dienende Zusätze im Deutschen umschlossen, fehlen nun. Fast jeder Satz enthält jedoch weiterhin eingeklammerte Ausdrücke, die flüssiges Lesen behindern, nur dass nun nicht mehr konsequent alle Zusätze als solche gekennzeichnet sind. In der Einleitung wurde die Liste der Abweichungen des zugrunde gelegten griechischen Textes von der Ausgabe von Minio-Paluello von vier auf sechs Seiten erweitert (88–93; immer noch ohne Anspruch auf Vollständigkeit). Literaturverzeichnis und Sachregister wurden je um einige Eintragungen ergänzt. Die Anmerkungen weisen durchgängig Änderungen auf, die der besseren Lesbarkeit dienen. Allein zu Kapitel 9 hat Weidemann den Inhalt ein wenig angereichert. So berücksichtigt die Darstellung der Diskussion von Aristoteles' Arten der Notwendigkeit nun die Reaktionen einiger Autoren, vor allem Dorothea Fredes, auf die Erstauflage (261–264). Die Besprechung von Boethius' *De Interpretatione*-Kommentar wurde um wichtige Beiträge von Kretzmann und Gaskin ergänzt (306f.). Die Darstellung der Deutungsgeschichte schliesst nun unter zusätzlicher Nennung von Whitaker und von Zadro und verweist auf dessen Anhang, der «in äusserst kritischer Weise über die im Stil der analytischen Philosophie unternommenen Versuche berichtet [...]», das neunte Kapitel mit den Mitteln der modernen formalen Logik zu interpretieren» (328).

Besitzern der ersten Auflage ist vollständig damit geholfen, sich die Seiten 88–93, 261–264, 306–307 und 328 sowie die Literaturliste aus der zweiten Auflage zu ergänzen.

Michael Groneberg

Otfried Höffe (Hg.): *Aristoteles-Lexikon*. Kröners Taschenausgabe 459. Alfred Kröner, Stuttgart 2005. 655 S.

Das in Zusammenarbeit von 28 Gelehrten verfasste, von O. Höffe herausgegebene Lexikon ist eine willkommene Handreichung für Aristoteles-Forscher ebenso wie für allgemein an der Geschichte philosophisch-naturwissenschaftlicher Begriffe Interessierte. Von *adoxon* bis *zōon politikon* werden in unterschiedlicher Ausführlichkeit ca. 350 Begriffe, viele mit einer kurzen Bibliographie, präsentiert, wobei die Bandbreite vom Patchwork aristotelischer Zitate bis zur intensiven Reflexion schwierigster aristotelischer Ausdrücke (z.B. *to ti ēn einai*) reicht. In dieser kompakten, sprachlich-stilistisch gelegentlich etwas prätentiösen Präsentation wird einem die stupende Weite von Aristoteles' Denken und Werk deutlich.

teles' Horizont, der nicht nur die «bis heute klassischen Themen der Philosophie» (VII), sondern auch die empirischen Wissenschaften (vor allem die Biologie) umfasst, besser vermittelt als durch so manche Monographie.

Die Reihenfolge der griechischen Begriffe, die grundsätzlich transkribiert erscheinen, orientiert sich am lateinischen Alphabet. Wenn es etwas zu bemängeln gibt, dann ist dies (aus der Sicht des Philologen) der generelle Verzicht auf Betonungszeichen in den Transkriptionen sowie das Fehlen der Angabe des Geschlechts bei den substantivischen Lemmata; jemandem, der des Griechischen nicht mächtig ist und trotzdem die Begriffe grammatisch korrekt verwenden möchte, wäre es eine grosse Hilfe, wenn er beim ersten Blick auf das jeweilige Lemma erkennen könnte, dass es zwar «der Kosmos», aber «die Methodos» oder «das Telos» heisst. Den meisten der aristotelischen Begriffe wird jeweils nur eine einzige «geläufige» (IX) deutsche Bedeutung zugeordnet. Das ist zwar einer griffig-begrifflichen Systematik dienlich, die sich zudem in den beiden das Werk beschliessenden Begriffsregistern (deutsch-griechisch, lateinisch-griechisch) niederschlägt; doch besteht dabei auch die Gefahr einer Bedeutungsverschiebung, -verengung oder -erweiterung, zumal dann, wenn in den Artikeln der griechische Begriff nur am Anfang als Lemma auftaucht und ansonsten nur ein einziges deutsches Äquivalent verwendet wird.

Werner Schubert

Demosthenis orationes. Tomus II. Recognovit apparatu testimoniorum ornavit adnotatione critica instruxit M. R. Dilts. Oxford Classical Texts. Oxford University Press, Oxford 2005. XXIII, 395 p. Les discours de Démosthène suivent depuis plusieurs années une cure de jouvence: je renvoie le lecteur à mes comptes rendus de *MH* 58 (2001) 232; 59 (2002) 248; 60 (2003) 229. Quatre ans après son premier volume dans la nouvelle édition des *Oxford Classical Texts* (2002), contenant entre autres les *Olynthiennes*, les *Philippiques* et le discours *Sur la couronne*, Mervin Dilts nous livre le deuxième tome d'une série qui en comptera en définitive quatre. Par rapport à l'ancien volume II.1 de Samuel Butcher (1907), celui-ci comporte quelques divergences quant à son organisation. On retrouve les discours *Contre Leptine*, *Contre Midias*, *Contre Androton*, *Contre Aristocrate* et *Contre Timocrate*; le discours *Sur l'Ambassade*, figurant dans le vol. I de Butcher, est désormais intégré au vol. II de Dilts; ce dernier a toutefois rejeté les deux discours *Contre Aristogiton* au prochain tome. Il est donc trop tôt pour jeter aux orties le vol. II.1 de Butcher! Dans les années récentes, les publications papyrologiques relatives à Démosthène ont été marquées avant tout par la liquidation de tous les fragments identifiés dans la collection des papyrus d'Oxyrhynque des *Olynthiennes*, des *Philippiques* et des discours *Sur l'Halonèse* et *Sur la Chersonèse* (P.Oxy. LXII, paru en 1995). Le vol. I avait ainsi pu profiter de cette salve de publications. La même démarche a été maintenant rendue possible pour le *Contre Leptine* et le *Contre Midias* (fragments publiés en 1989 dans les P.Oxy. LVI), ainsi que pour le discours *Sur l'Ambassade* (cf. P.Oxy. LXVII, 2001). Le deuxième volume de Dilts est édité avec le même soin que le premier; il comporte un texte grec, un apparat regroupant les *testimonia*, et un apparat critique. Du fait de son caractère monolingue, cette édition s'adresse en premier lieu aux lecteurs chevronnés de l'orateur. On attend avec impatience les deux derniers volumes.

Paul Schubert

Anouk Delcourt: Lecture des Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse. Un historien entre deux mondes. Académie royale de Belgique, Bruxelles 2005. 419 p.

Ce bel ouvrage de plus de 400 pages (issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2003 à Louvain) est une brillante synthèse qui se situe dans la lignée des efforts récents pour réhabiliter Denys d'Halicarnasse, comme penseur et comme historien. L'auteur s'est donné pour tâche de «reconstituer la vision du monde d'un historien grec installé à Rome lorsqu' éclôt le Principat» (introduction, 13) en étudiant ses conceptions politiques, morales et culturelles. Une première partie, assez courte, intitulée «Parcours dionysiens», montre que les théories rhétoriques et historiques ne s'opposent pas plus entre elles que la double appartenance culturelle de Denys. La deuxième partie, «Denys et le monde grec», met en valeur les références grecques (l'Arcadie mythique, l'Athènes et la Sparte classiques), sous-tendant les *Antiquités Romaines* qui présentent Rome comme la cité grecque par excellence, synthétisant le meilleur de l'hellénisme. Dans la troisième partie, la plus longue, «Denys et le monde romain», Anouk Delcourt (D.) a dû faire un choix dans l'histoire de Rome des origines aux Guerres Puniques, pour

ne retenir que deux moments privilégiés: Romulus et la fondation de Rome d'une part, les Tarquins et la fin de la royauté d'autre part. L'auteur montre bien comment Denys a utilisé les données de la tradition pour jeter sur la royauté romaine un regard assurément «grec» mais, comme elle l'expose en conclusion, convergent avec le programme augustéen.

On notera notamment l'étude précise et éclairante sur le vocabulaire du pouvoir personnel chez Denys, avec les mots *monarchia*, *basileia* et *tyrannis* et leurs dérivés, appliqués aux rois étudiés, mais à mettre en rapport avec les mutations contemporaines et l'instauration du principat par Auguste. L'auteur analyse particulièrement la *constitutio Romuli* en montrant à la fois les valeurs grecques et les liens avec l'idéal augustéen.

Le programme politique et culturel de Denys, souligne en effet D. à plusieurs occasions, s'adresse à un double public et l'amène à expliquer Rome aux Grecs de son époque et à prouver aux Romains qu'ils sont des Grecs, héritiers de l'hellénisme, bref à construire à sa façon un empire politiquement et culturellement unifié. Une bibliographie, abondante et récente, ainsi que deux *indices* terminent un ouvrage qui devrait marquer l'historiographie augustéenne.

Marie-Laure Freyburger-Galland

Chariton: De Callirhoe narrationes amatoriae. Editionem curavit B.P. Reardon. K.G. Saur, München/Leipzig 2004. 150 S.

Seit langem war eine Neuausgabe von Charitons Roman ein Desiderat. Dies hat sich jetzt dank R.s Ausgabe erfüllt. Obwohl sich die Überlieferungslage so eindeutig wie sonst wohl nie präsentiert – es gibt nur eine einzige Handschrift aus dem 13. Jh. –, ist die Textgestaltung nichtsdestoweniger kompliziert. Denn die Handschrift ist nicht nur ziemlich unzuverlässig, sondern hat auch unter Cobets chemischen Experimenten gelitten. Seit Blakes Oxfordner Ausgabe von 1938, die bisher die Referenzausgabe darstellte, sind aber nicht nur einige Papyrusfetzen neu entdeckt worden, sondern die philologische Forschung hat gerade in den letzten drei Jahrzehnten im Bereich des antiken Romans grosse Fortschritte gemacht. All dies ist jetzt in R.s Ausgabe eingeflossen. Sie stellt nunmehr die Referenzausgabe schlechthin dar. Leider muss man auf einige Mängel aufmerksam machen. Trotz der Qualitäten von R.s Text (Zufügungen in spitzen und Atheten in eckigen Klammern sind für den Leser sofort ersichtlich; undurchsichtige Stellen sind mit *cruces* gekennzeichnet) lässt die Teubnerausgabe v.a. in typographischer Hinsicht zu wünschen übrig. Denn 50 Worttrennungen am Seitenende, wovon die Hälfte sogar ein Umblättern nötig macht (!), sind mehr als peinlich. Dazu kommen an die 30 Akzentfehler (meist wohl nicht dem Autor anzulasten!), womit auch hier die Schmerzgrenze erreicht ist. Doch wenden wir uns kurz dem Inhalt zu: Trotz der umsichtigen Weise, in der R. die Klauselfrage zu behandeln verspricht (XIV), stellt man verschiedentlich Korrekturen fest (über den kritischen Apparat), die diskutierbar sind. So wird z.B. σεαυτῆς zu σαυτῆς verkürzt (2,242), obwohl Καλλιρόη, τὰ σεαυτῆς genau dieselbe Klausel ergibt wie z.B. κύψασα ἡρέμα εἶπεν (2,228). Auch der konsequente Verzicht auf die Schreibweise Καλλιρρόη (mit Verdoppelung von r) scheint nicht unbedingt Charitons Gebrauch zu entsprechen: schreibe man nämlich 5,384 ἡ σὴ Καλλιρρόη, resultierte eine perfekte Korrespondenz mit dem in der Zeile zuvor stehenden τὴν δίκην Χαιρέαν (überhaupt ergibt Καλλιρόη des öfteren eine bessere Klausel, wie R. selbst zugeben muss, XIV Anm. 35). Ist vielleicht eine variable Behandlung der Gemination ins Auge zu fassen? Doch sind dies Details, die R.s Leistung in keiner Weise schmälen. Wir verfügen nun über eine Chariton-Ausgabe, die wohl lange Bestand haben wird. Darüber kann man sich nur freuen.

Orlando Poltera

Manuela Tecusan: The Fragments of the Methodists. Volume One: Methodism outside Soranus. Studies in Ancient Medicine 24/1. Brill, Leiden/Boston 2004. X, 815 S.

Die vorliegende Fragmentsammlung stellt zum ersten Mal überhaupt die Zeugnisse über den Methodismus, die neben dem Empirismus und Rationalismus wichtigste hellenistische Ärzteschule, zusammen. Auf Zeugnisse ist man hier angewiesen, da von Ärzten dieser Ausrichtung mit Ausnahme von Soran, dem T. einen eigenen Band widmen will (25), keine Schriften überliefert sind. Nicht unschuldig an dieser misslichen Lage ist Galen, der in seinen einflussreichen Schriften heftig

gegen den Methodismus polemisierte. Seine polemischen Ausführungen bilden heute freilich auch die wichtigste Quelle für dessen Rekonstruktion: mehr als die Hälfte des Materials stammt direkt aus seinen Schriften.

Aufnahme in die Sammlung fanden nur explizit der Schule oder einzelnen Vertretern zugeschriebene Zeugnisse (22). – Ein kurzer Bericht bei Eusebius (Praep. evang. XIV 6,5) über einen Mnaseas, für den es nicht unwahrscheinlich ist, dass er mit dem Methodiker dieses Namens identifiziert werden kann, fehlt jedoch. – Die Fragmente werden in der alphabetischen Reihenfolge der sie überliefernden Autoren aufgelistet. Eine thematische Synopsis erschliesst das Material (81–106). Wörtliche Zitate aus verlorenen Werken gibt es kaum: nur 15 von 317 Zeugnissen enthalten nach T. echte Fragmente. In aller Regel handelt es sich um polemisierende Paraphrasen von Lehrstücken, deren tatsächlicher doktrinaler Gehalt sich nur unter Einbeziehung des Kontexts und durch Vergleich mit anderen Quellen ermitteln lässt. Entsprechend schwierig gestaltet sich der Umgang mit dem Material. T. ist sich dessen sehr bewusst (1–7, 27–36). Der angekündigte Kommentar, der in einem zweiten Band folgen soll (7), wird hier im Einzelnen noch wichtige Arbeit leisten müssen.

Die englische Übersetzung liest sich flüssig und ist, soweit ich sehe, akkurat. Den griechischen oder lateinischen Text entnimmt T. – entgegen ihrem ursprünglichen Plan (41) – in fast allen Fällen bestehenden Ausgaben, die sie hie und da durch Konjektur verbessert. Da einige wichtige Werke noch sehr unzureichend ediert sind, ist klar, dass durch minutiöse Aufarbeitung der Überlieferung an manchen Stellen noch Verbesserungen zu erwarten sind. Auffällig ist auch, dass die Sammlung kein einziges arabisches Fragment enthält, obwohl etwa das 3. Kapitel von Galens *De experientia medica* (ed. Walzer 1944) die Aufnahmekriterien eigentlich erfüllen würde. Doch wie dem auch sei, es bleibt das grosse Verdienst dieser Ausgabe, uns überhaupt erst in die Lage zu versetzen, die methodistische Lehre in den Blick zu nehmen. Und da sich die Methodiker in ihrer Auseinandersetzung mit den anderen Schulen auch methodologischen und epistemologischen Fragen widmeten, darf man sich von einem gründlichen Studium der hier versammelten Texte nicht nur Aufschluss über wichtige Aspekte der Medizingeschichte, sondern auch neue Einblicke in Kerngebiete der hellenistischen Philosophie erhoffen.

Roland Wittwer

Christopher A. Frilingos: Spectacles of Empire. Monsters, Martyrs, and the Book of Revelation.

University of Pennsylvania Press, Philadelphia, Pennsylvania 2004. 184 S.

In der Forschung zur römischen Kaiserzeit fand in den letzten Jahrzehnten, nicht zuletzt unter dem Eindruck der sogenannten *postcolonial theory*, das Verhältnis zwischen griechischer Kultur und Bildung (*paideia*) auf der einen und römischer Macht auf der anderen Seite grosse Aufmerksamkeit (z.B. T. Whitmarsh, *Greek Literature and the Roman Empire*, Oxford 2001). Christliche Texte jedoch werden immer noch viel zu selten als Teil einer von der politischen Macht Roms geprägten multiethnischen Kultur gelesen, nicht zuletzt deshalb, weil sich diese Literatur selbst oft genug strikt gegen alles «Andere» abgrenzt, wofür die *Apokalypse* des Johannes von Patmos ein besonders aggressives Beispiel ist. Umso verdienstvoller ist der Versuch von Christopher A. Frilingos (F.), ebendiesen Text gegen den Strich zu lesen und ihn konsequent als Produkt der Kultur des römischen Reiches der ersten zwei Jahrhunderte zu interpretieren.

In der Einleitung (1–13) skizziert F. in Abgrenzung zu älteren Ansätzen, in denen die *Apokalypse* als Reaktion auf die soziopolitische Situation der Christen gedeutet wurde, seine eigene Herangehensweise: Er fragt, ausgehend von den Arbeiten Foucaults, nach der Produktion von «Wahrheit» und der Konstitution von kultureller Autorität («cultural authority») und autoritativem Wissen («authoritative knowledge»). Mit E. Said und H. Bhabha geht er davon aus, dass die Konstituierung eines Wissens über den «Anderen» den imperialistischen Diskurs bestimmt, wobei die dadurch gewonnenen Identitäten sich immer wieder als gefährdet und ambivalent erweisen können, da Machtverhältnisse kaum je allein auf einseitiger, roher Gewalt basieren. Im zweiten und dritten Kapitel (14–63) zeigt F., dass die Spiele im Amphitheater, die öffentliche Inszenierung der Person des Kaisers ebenso wie die so genannten «Wunderbücher» und die Schilderung exotischer Szenarien in griechischen Romanen Teil eines imperialistischen Diskurses waren, der die Identität des einzelnen in Verbindung mit der «performance» von Männlichkeit als «viewing self» konstituiert habe.

Eine auf die tatsächlich auffällig prominente Ebene der Repräsentation visueller Wahrnehmung konzentrierte Lektüre der *Apokalypse* kann deutlich machen, dass im Spektakel der kosmischen Gerechtigkeit der Gestus des «imperialen Schauens» wiederholt wird, wobei der Text Rom in der Gestalt «Babylons» selbst zum Objekt der Schaulust werden lässt und zwischen richtigem und falschem Schauen unterscheidet. Weniger überzeugend ist der Versuch nachzuweisen, dass in der Kultur der Kaiserzeit das Schauen prinzipiell als gefährlich eingestuft wurde, bezeichnenderweise muss der Autor hier auf christliche Belege zurückgreifen (Tertullian, Augustin). In Texten der ersten beiden Jahrhunderte, so die leitende These der beiden letzten Kapitel (64–88), sei die “performance” einer auf die Rolle des Penetrierenden beschränkten Männlichkeit vorwiegend im Medium des Blickes (“sexual viewing”) inszeniert worden, wobei die Brüchigkeit und kulturelle Konstruiertheit dieser «Protokolle» der Männlichkeit gleichermaßen dargestellt worden seien. Obwohl die Analyse der Figur des Lammes, das sich im Verlauf der *Apokalypse* vom Opfer zur dominanten, das Schauspiel der Bestrafung beobachtenden «männlichen» Instanz entwickelt, lesenswert ist, vermag dieser Teil des Buches am wenigsten zu überzeugen. Es gelingt dem Autor meines Erachtens nicht, das offensichtliche Anliegen des Textes, die Geschlechterordnung in der geschlechtsneutralen Figur des Lammes und der bewussten Vermeidung oder Umdeutung erotischer Bilder zu transzendieren, ernst zu nehmen und aufzuzeigen, wie der Text dabei unter der Voraussetzung eines Dialoges mit seiner kulturellen Umgebung vorgeht.

Trotz der formulierten Einwände liegt insgesamt eine originelle und provokative Lektüre der *Apokalypse* vor, deren Hauptverdienst darin liegt, Leserinnen und Leser dazu anzuregen, nicht nur mit neuen Augen auf einen altbekannten Text zu blicken, sondern auch die gesamte christliche Literatur der ersten beiden Jahrhunderte endlich konsequent in ihren kulturellen Kontext zu stellen.

Katharina Waldner

Quintus of Smyrna: The Trojan Epic. Posthomerica. Translated and edited by Alan James. Johns Hopkins New Translations from Antiquity. The Johns Hopkins University Press, Baltimore 2004. 365 S.

Ursula Gärtner: Quintus Smyrnaeus und die Aeneis. Zur Nachwirkung Vergils in der griechischen Literatur der Kaiserzeit. Zetemata 123. C. H. Beck, München 2005. 320 S.

Die *Posthomerica* des Quintus Smyrnaeus gehören zu den weniger bekannten und beachteten Werken der antiken Literatur. Alan W. James – Emeritus für Gräzistik in Sydney und Spezialist für die griechische Literatur der Kaiserzeit – macht mit seiner englischen Übersetzung das homerisierende Epos einem Leserkreis über die Grenzen des Fachbereichs hinaus zugänglich. An ein breiteres Publikum wenden sich auch die Einleitung und die Erläuterungen im Anhang: Erstere führt unter Berücksichtigung verschiedener wichtiger Aspekte in die Lektüre ein und erklärt auch «basics» wie beispielsweise die Grundstruktur eines Hexameters. James positioniert dabei Quintus’ Werk hauptsächlich vor dem Hintergrund seines homerischen Vorgängers und arbeitet Gemeinsamkeiten und Unterschiede heraus, ohne dabei grundsätzliche Wertungen (welche andernorts in der Regel zu Quintus’ Ungunsten ausfallen) vorzunehmen. Die Erläuterungen bestehen aus einem ausführlichen «critical summary» sowie einem Kommentar, der sich bewusst nicht in der Diskussion fachwissenschaftlicher Probleme und Detailfragen ergeht, sondern wesentliche motivische und szenische Quellen oder Parallelen in knapper Form aufzeigt, für das Verständnis relevante Erklärungen und Zusatzinformationen liefert sowie, als Besonderheit, zahlreiche *variae lectiones* in Übersetzung angibt. Übersetzungstechnisch hat sich James dafür entschieden, die griechischen Hexameter nicht in Verse, sondern in rhythmisierte Prosa zu übertragen, dabei aber relativ nahe an der Ausgangssprache zu bleiben sowie die metrische Struktur durch versweise Zeilenumbrüche optisch zu evozieren. Manchmal freilich entsteht auch im Englischen ein Hexameter – so etwa (ein Zufall?) im allerersten Vers: “Hektor the equal of gods had been killed by the son of Peleus.” Der sprachliche Gesamteindruck ist eine angenehme Mischung aus modernem Englisch und gehobener Diktion: Der Verzicht etwa auf die veralteten Formen der zweiten Person, welche heute noch in archaisierender Schriftsprache zuweilen gepflegt werden, wirkt erfrischend. Aufgrund der stark am Original orientierten Wortstellung ergibt sich ein Duktus, welcher sich deutlich von der Normal-

sprache abhebt; der Eindruck epischer Artifizialität wird ferner mittels sporadischer Alliterationen verstärkt. Einzig die Übertragung des Originaltitels (griechisch τὰ μεθ' Ὀμηρού) ist vielleicht zu überdenken: Die Titel älterer englischer Übersetzungen – *The Fall of Troy* (A. Way, 1913) und *The War at Troy. What Homer didn't Tell* (F. Combellack, 1968) – dürften wohl publikumswirksamer gewesen sein als das leicht papierene *The Trojan Epic*.

Ursula Gärtner's Untersuchung über die Nachwirkung von Vergils *Aeneis* in den *Posthomerica* des Quintus Smyrnaeus – es handelt sich um die überarbeitete Fassung ihrer Habilitationsschrift an der Universität Leipzig aus dem Jahre 2000 – ist seit über zehn Jahren die erste Monographie zu jenem kaiserzeitlichen Epiker. Umso erfreulicher ist es, dass sich das Buch einem Thema widmet, welches über das Fachspezifische hinaus von Signifikanz für die Beurteilung des kulturellen Selbstverständnisses der Griechen sowie der Kontakte zwischen lateinischer und griechischer Sprache und Literatur in der Zweiten Sophistik ist. Nach einer Einführung, die unter anderem einen Abriss zum Thema «Latein im griechischen Sprachgebrauch» sowie einen kurzen Forschungsüberblick bietet, folgt im Hauptteil eine Diskussion derjenigen Stellen der *Posthomerica*, welche mit Vergils *Aeneis* in Verbindung gebracht werden (oder wurden). Gärtner hat sich dabei nicht von «Glaubensgrundsätzen» (ob die Rezeption lateinischer Literatur durch einen griechischschreibenden Autor jener Zeit prinzipiell möglich sei oder nicht), sondern ausschliesslich von den Texten und von der an jeder Vergleichsstelle jeweils neu zu stellenden Frage nach ihren Beziehungen untereinander leiten lassen. Entstanden ist ein differenziertes Gesamtbild, das Zirkelschlüsse vermeidet und die simple Vorstellung von «Quelle» auf der einen und «Derivat» auf der anderen Seite durch eine komplexere Intertextualität ersetzt. Entsprechend ordnet die Autorin Textmaterial und Ergebnisse nicht kategorial an, sondern sie folgt dem Text fortlaufend und legt somit eigentlich einen auf den Spezialaspekt der Vergil-Rezeption beschränkten Gesamtkommentar zu den *Posthomerica* vor. Den grössten Raum der Untersuchung nehmen die Bücher 11–13 ein (testudo-Belagerungstechnik; Sinon- und Laokoon-Szene; Iliupersis). Eine abschliessende Antwort auf die Frage nach Quintus' *Aeneis*-Rezeption wird man freilich in Gärtner's Buch nicht finden, weil die Frage nach einem für das Gesamtwerk gültigen «ja» oder «nein» grundsätzlich falsch gestellt ist. Die Problematik dieser Fragestellung aufgezeigt und durch differenziertere Lösungsansätze ersetzt zu haben, ist m.E. das vornehmliche Verdienst der Autorin. Quintus erweist sich dabei als Epiker, der «aus verschiedenen Quellen Motive ausgewählt, neu kombiniert und um des Effektes willen auch Widersprüche in Kauf genommen» hat (279), wobei auch Vergils *Aeneis* stellenweise als Bezugspunkt gedient haben muss. Die Frage nach dem Nutzen der gewonnenen Erkenntnisse für das tiefere Verständnis von Quintus' *Posthomerica* im Sinne einer übergeordneten Gesamtdeutung wird jedoch noch Gegenstand zukünftiger Untersuchungen sein. Demgemäß sehr vorsichtig ist der Schlussatz formuliert (287): «Kenntnis [...] sowie Übernahme und Umsetzung einzelner Motive oder Szenen wie auch eine gewisse Auseinandersetzung mit dem Nationalepos der Römer wird man dem Dichter der *Posthomerica* nicht gänzlich absprechen können.»

Silvio Bär

Socrate de Constantinople: Histoire ecclésiastique I. Texte grec de l'édition de G.C. Hansen (GCS), traduction par Pierre Périchon, s.j. et Pierre Maraval. Introduction et notes par Pierre Maraval. Les Éditions du Cerf, Paris 2004. 280 p.

Socrate de Constantinople: Histoire ecclésiastique II et III. Texte grec de l'édition de G.C. Hansen (GCS), traduction par Pierre Périchon, s.j. et Pierre Maraval. Introduction et notes par Pierre Maraval. Les Éditions du Cerf, Paris 2005. 376 p.

L'Histoire Ecclésiastique de Socrate de Constantinople, continuateur d'Eusèbe de Césarée, commence avec le règne de Constantin (306–337) et s'achève en 439 sous Théodose II. L'ensemble de l'œuvre a été probablement publié en 439/440. Cet auteur chrétien, selon toute apparence un clerc novatien, qui ne connaît qu'imparfaitement le latin, mais bénéficie d'une certaine formation philosophique et théologique, est un historien précieux, car il accumule les documents authentiques, quand bien même il les apprécie avec peu d'originalité. Dans le traitement de la matière historique, où l'histoire ecclésiastique n'est pas coupée de l'histoire générale, chaque livre correspond au règne

d'un empereur ou d'un couple d'empereurs: Constantin (1); Constance II et ses frères (2); Julien et Jovien (3); Valentinien et Valens (4); Gratien et Théodose I (5); Arcadius (6); Théodose II (7). Le cours de l'histoire évolue sous l'influence de la Providence (πρόφοια) divine, notion assez vague chez notre auteur, recevable aussi bien par les chrétiens que par les païens. Le passé préconstantinien incarne un âge d'or, exempt de toute division. Socrate, usant d'un style simple, n'alimente pas une histoire de combat, mais aspire à l'irénisme. L'historien ne démarque pas aveuglément ses sources: c'est ainsi qu'il n'hésite pas à écrire, après avoir lu Athanase, une seconde version de ses deux premiers livres rédigés originellement à travers le miroir de Rufin d'Aquilée, ou qu'il dénonce, dès sa préface, le ton encomiastique de la *Vie de Constantin* d'Eusèbe de Césarée. Le livre 1, qui ne fait qu'esquisser la fondation de Constantinople, se focalise sur la crise arienne et le concile de Nicée, évoque la découverte du tombeau et de la croix du Christ et s'achève par les funérailles de Constantin. Le livre 2 englobe les conciles qui suivent Nicée jusqu'à la mort de Constance II. Les deux livres abondent en lettres de l'empereur et des évêques. Dans le livre 3, alors qu'il s'en prend à l'interdiction d'enseigner faite aux chrétiens par Julien, Philostorge plaide en faveur de la παιδεία classique, de la culture fondée sur le patrimoine littéraire grec profane, à laquelle il reconnaît un double mérite: elle ouvre à une prescience du divin et, par l'enseignement de la logique, permet de retourner les armes de l'argumentation contre les croyances païennes. Le texte critique présenté ici est celui de l'édition procurée par G. C. Hansen (mit Beiträgen von M. Širinjan, GCS, N.F. 1, 1995). Le commentaire, essentiellement de type historique, est riche et éclairant (petite précision, t. 2, p. 132, n. 1: la vision de la croix évoquée par Philostorge 3,26 concerne Constance II et non Gallus; en outre, dans la traduction, t. 2, p. 155, avant-dernière ligne, «qu'ils» a été omis). Ce travail de très haute qualité rendra à la communauté scientifique des services inappréciables.

Philippe Bruggisser

Elena Pallantza: Der Troische Krieg in der nachhomerischen Literatur bis zum 5. Jahrhundert v. Chr. Hermes Einzelschriften 94. Franz Steiner, Stuttgart 2005. 349 S.

Elena Pallantza hat sich in ihrer von Wolfgang Kullmann betreuten Dissertation einer ungewöhnlich breiten Thematik angenommen. Die Arbeit gliedert sich in sechs Kapitel, deren erste fünf autorenspezifisch ausgerichtet sind und Alkaios, Sappho, Stesichoros, Herodot und Thukydides behandeln, während das sechste und längste (201–310) sich der attischen Tragodie *in globo* annimmt und nicht nach Autoren oder Stücken, sondern thematisch gegliedert ist. Die Autorin bespricht dort Themenkomplexe wie z.B. «Ruhm», «Leid», «Gerechtigkeit» oder «Hybris», welche im Troischen Krieg eine Rolle spielen und von den Tragikern je nachdem unterschiedlich akzentuiert, bewertet oder transformiert werden. Einige Aspekte wie z.B. die Frage nach der Beurteilung und Darstellung der Helena-Figur oder nach dem Topos des Troischen Krieges als Exemplum für den Panhellenismus ziehen sich als rote Fäden durch die Arbeit; gesamthaft jedoch machen die sechs Kapitel eher den Eindruck in sich abgeschlossener Einzeluntersuchungen, dieweil übergeordnete Hypothesen vergleichsweise rar bleiben. An gewissen Stellen zeigt sich eine Tendenz der Autorin zu biographistischem Interpretieren – dies mag etwa im Zusammenhang mit Alkaios und seiner Hetairie-Dichtung durchaus berechtigt und fruchtbar sein, andererseits scheint ein Satz wie «die Absicht der Dichterin ist jetzt geklärt» (78; über Sappho in bezug auf fr. 16 Voigt) wohl zu optimistisch. Eine gewisse Ratlosigkeit macht sich bezüglich der Frage nach den Auswahlkriterien für die behandelten Texte breit: Dass eine (rigorose) Auswahl aus den in Frage kommenden Texten des 6. und 5. Jh. v.Chr. vonnöten war, liegt auf der Hand, doch werden die Kriterien in der nur dreiseitigen Einleitung leider sehr pauschal abgehandelt und bleiben letztlich im Dunkeln. Der Anspruch, Autoren zu bearbeiten, «die eine eigenständige Auseinandersetzung mit dem Thema des Troischen Krieges erkennen lassen» (13), scheint mir recht schwammig; die Behauptung, Pindars Troia-Reminissenzen seien «auch ohne den Kontext des Troischen Krieges für sein Publikum verständlich», während Stesichoros «die Sicht des gesamten Krieges, seiner Ursache und seiner schrecklichen Folgen» vermitteln wolle (14), wird nur konstatiert, nicht aber näher erläutert. Als Gesamteindruck bleibt festzuhalten, dass P. zwar ein

sehr ambitioniertes Dissertationsprojekt verfolgt hat und zu interessanten Ergebnissen im Einzelnen gelangt ist, dass aber methodische Reflexionen sowie Erkenntnisse von übergeordneter Bedeutung etwas zu kurz gekommen sind.

Silvio Bär

Dimitrios Yatromanolakis/Panagiotis Roilos (Hgg.): Greek Ritual Poetics. Hellenic Studies 3. Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts/London 2004. IX, 492 S.

Ziel dieser Aufsatzsammlung ist die Skizzierung eines interdisziplinären und transhistorischen Forschungsprogramms, das sich der Problematik “of the embeddedness of ritual patterns of signification” (3) in kulturellen und soziopolitischen Diskursen des antiken, des mittelalterlichen wie des gegenwärtigen Griechenland zuwendet. Den Band eröffnet der Beitrag der beiden Herausgeber (Y./R.) «Provisionally Structured Ideas on a Heuristically Defined Concept: Toward a Ritual Poetics» (3–34). Dieser Titel indiziert zweierlei: einmal den provisorischen Charakter der hier präsentierten Ideen, andererseits – das geht aus der antagonistischen Anlehnung des Titels an Jack Goodys vielbeachteten Aufsatz «Against ‘Ritual’: Loosely Structured Thoughts on a Loosely Defined Topic» von 1977 hervor – den selbstbewussten Anspruch, sich über die von Goody aufgeworfenen Probleme hinweggesetzt zu haben. Hatte jener gegen den unbekümmerten *ad infinitum*-Gebrauch von Begriffen wie ‘Ritual’ polemisiert und sich radikal gegen ein Verständnis von ‘Ritual’ als “enacted system of communication” gewandt, so pflichten ihm Y./R. in terminologischer Hinsicht zwar bei, versuchen der Problematik aber u.a. dadurch zu entkommen, dass sie ihrer Ausführung eine Diskussion der für dieses Projekt relevanten Begriffe (wie *τελετή*, *δρώμενα*, *έρπη*, *λειτουργία*) vorausschicken (3–12). Diskutiert wird gleichzeitig die andere Hälfte der titelgebenden Wortfuge, der Begriff ‘poetics’ und seine spezifische Verwendung in diesem Band, der es sich zur Aufgabe macht, “the interaction between the deep, socially and culturally defined structures of ritual and aesthetic ways of communication” aufzudecken. Zwei methodische Schritte sind hierbei gefragt: “first, an exploration of the homologies between the two constituents of the concept, that is, the poetics of ritual and ritual as inscribed and manipulated in cultural, notably aesthetic, expressions; and second and most important, the pervasiveness of the interpenetratedness of both in broader social and political discourses” (16). An dieses Programm von Y./R. als ersten Teil des Bandes gliedern sich vier weitere Teile, innerhalb derer die Beiträge nach der Chronologie ihrer Gegenstände geordnet sind. II, «Ritual Textures» (Osborne, Y., Seaford, Alexiou, R.) konzentriert sich auf die “interconnectedness between ritual-making and other cultural systems of communication” (29) wie Architektur, Literatur oder Drama; III, «Ritual Reflections» (Nagy, Easterling, Sourvinou-Inwood, Henrichs, Duffy, R., Calotychos) fokussiert “the reenactment, inscription, or subversion of ritual patterns of expression, or of specific rituals, in literature” (30); IV, «Ritual Embodiments/Textual Positionalities» (Ferrari, Bowie, Kalavrezou, Stavrakopoulou, Holst-Warhaft) beschäftigt sich mit “the embodiment and narrative manipulation of ritual patterns in art and literature” (31); Teil V schliesslich, «Technologies of Ritual and Cultural Architectonics» (Rutherford, Stewart, Macrides, Herzfeld, Hart, Cowan), betrachtet “the exploration of specific rituals and their embeddedness in broader sociocultural contexts” (32). Die Aufsatzsammlung wird beschlossen durch eine Gesamtbibliographie und zwei etwas magere Indices («of subjects», 475–479; «of names», 480–482); letztere bestärken den Eindruck, dass mehr hätte getan werden können für die Erschliessung der einzelnen Beiträge, zum Beispiel durch Querverweise innerhalb des Bandes.

Rebecca Lämmle

Ursula Bittrich: Aphrodite und Eros in der antiken Tragödie. Mit Ausblicken auf motivgeschichtlich verwandte Dichtungen. Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte 75. Walter de Gruyter, Berlin 2005. 218 S.

In ihrer Dissertation setzt sich die Autorin zum Ziel, das facettenreiche Wesen von Aphrodite und Eros und ihre zweifache Wirkung auf die menschliche Seele in der griechischen und römischen Tragödie zu untersuchen. In einem einleitenden Kapitel wird versucht, theologische Grundlagen zu setzen und die Natur der beiden Liebesgottheiten anhand von Beispielen aus der epischen und theologischen Dichtung in all ihrer Doppelgesichtigkeit zu definieren – etwa die Dualität der Aphrodite, einer über alles herrschenden Uranostochter und zugleich einer lediglich für Liebesdinge zuständigen Bereichsgöttin, und des Eros, einerseits kosmisches und weltschöpfendes Prinzip, andererseits

geflügelter Begleiter der Aphrodite. Darauf folgt im zweiten Kapitel eine genaue Betrachtung des Wirkens der Liebesgottheiten und der Oszillierungen in der Darstellung der Aphrodite in der griechischen und römischen Tragödie: als unwiderstehliche Kraft, der die Menschen völlig machtlos und gegen ihren Willen ausgeliefert sind, und als blosse Projektion eines exaltierten Gemütszustandes, als eine zur Entschuldigung für menschliche Schwäche aufgeführte *façon de parler*. Dabei werden Stellen aus Aischylos (*Hiketiden*), Sophokles (*Trachinierinnen*, *Antigone*), Euripides (*Hippolytos*, *Stephanephoros*, *Troades*) und Seneca (*Phaedra*) diskutiert. Das dritte Kapitel untersucht die Rolle der beiden Liebesgottheiten unter dem Gesichtspunkt ihrer Doppelgesichtigkeit, insbesondere als zivilisationsbringende Kräfte: der *Hippolytos* des Euripides wird noch einmal unter dieser weiteren Perspektive in Betracht gezogen; dazu werden Stellen aus der *Medea* und einige Fragmente aus der *Stheneboia* kommentiert. Das letzte Kapitel setzt sich schliesslich mit dem Motiv des Widerstandes gegenüber den Liebesgottheiten und mit dem Topos der rächenden Göttin (bzw. des *deus ulti*) auseinander. Dabei geht die Untersuchung über die Grenzen der Tragödie hinaus und umfasst die bukolische Dichtung bis zur lateinischen Elegie.

Die umfangreiche Materialsammlung und der aufmerksame und interessante Kommentar erweisen sich als nützliche Hilfsmittel für jede Auseinandersetzung mit dem Motiv des Eros in der antiken Tragödie. Das Fehlen einer allgemeinen Einführung – die sich nicht ganz durch die rekapitulierende *Conclusio* ersetzen lässt – beeinträchtigt jedoch die methodische Klarheit der Arbeit. Die thematische Gliederung führt leider dazu, dass der Leser manchmal den Überblick verliert; so ist z.B. die Analyse des *Hippolytos* auf drei Kapitel verteilt! Der Übergang von einem Autor zu dem anderen und von einer Gattung zu der anderen geschieht so schnell, dass chronologische Differenzierungen und gattungsspezifische Tendenzen nicht immer ausreichend problematisiert werden.

Serena Pirrotta

George W. M. Harrison (Hg.): *Satyr Drama. Tragedy at Play*. The Classical Press of Wales, Swansea 2005. XVII, 295 S.

Von einem nachträglich beigefügten Artikel des Herausgebers George Harrison (H.) abgesehen, sind die in diesem Band veröffentlichten Aufsätze die nach intensivem Dialog überarbeiteten Beiträge zu einer Tagung, die 2003 anlässlich der Inszenierung des Euripideischen *Kyklops* im Rahmen des «Theater Program at Xavier University, Cincinnati» abgehalten wurde.

Der Band will – das geht bereits aus H.s «Introduction» (xi–xvii) hervor – dem Satyrspiel zu seinen Rechten verhelfen. So wird etwa vorausgesetzt (was keineswegs die *communis opinio* darstellt), dass Satyrspiele auch in den tragischen Agon der Lenäen integriert waren. In implizitem Anschluss an Pat Easterlings Beschreibung des Satyrspiels als «culmination» des tragischen Agons (in Absetzung zu leicht bis explizit pejorativen Charakteristiken wie «Nachspiel», «afterpiece», «a subordinated attachment of tragedy» u.ä.) wird es einzig und allein der schlechten Überlieferungslage und nicht, wie häufig suggeriert worden ist, “any implicit greater value or artistry” der anderen Genera (xi) zugeschrieben, dass die Forschung sich seit eh und je mehr auf Tragödie und Komödie konzentriert.

Als zentrale Fragestellungen des Bandes sind der politische Gehalt des Genres, seine Analogien zu wie Divergenzen von Komödie und Tragödie, seine Sprache und Diktion sowie das Phänomen des «prosatyric play» (Euripides' *Alkestis* als einzigen satyrlösen Dramas an vierter Stelle in der Tetralogie) zu nennen.

Die Beiträge sind in vier Sektionen gegliedert, die jedoch vielfältig aufeinander bezogen sind: I «Patterns from Fragments» (Podlecki, Ambrose, Slenders; 1–52); II «Use and Abuse of Language» (Fletcher, Roisman, Slater; 53–101); III «Intellectual Currents» (Marshall, O'Sullivan, Griffith; 103–199); IV «Other Genres» (Storey, Carpenter, Harrison; 201–258).

Der Band schliesst mit einer stark nach dem englischsprachigen Raum ausgerichteten Gesamtbibliographie (259–282) und einem Index (283–295), in den antike Autoren, Stücktitel, historische wie mythologische Figuren, Ortsangaben sowie einige *termini technici* aus den Classical Studies aufgenommen sind. Dass der Index so differenziert ist, dass er mit jeweils einer Seitenangabe versehene Einträge wie «Mammy», «Mozart» oder «Uncle Tom's Cabin» verzeichnet, lässt es als

ein umso klareres Statement gegen einen kulturhistorischen Ansatz begreifen, dass Stichwörter wie *cult*, *festival*, *initiation*, *mysteries*, *religion*, *ritual* und dergleichen fehlen. Das Fehlen dieser Begriffe passt auch zum Befund, dass der im Vorwort als letzte englischsprachige Satyrspielmonographie verdankte *Kyklops*-Kommentar Richard Seafords von 1984 in der Bibliographie vergessen wurde.

Erfreulich ist, dass die Meinungsverschiedenheiten und Debatten der Beitragenden mit manchem Querverweis transparent gemacht werden. Schade ist, dass die *stichomythia* sowohl im Index als auch in den Beiträgen als „stichomathy“ wiedergegeben wird. Lobenswert hingegen ist, dass nicht auf das Abdrucken der griechischen Texte verzichtet worden ist, was heute nicht mehr selbstverständlich ist.

Rebecca Lämmle

Martin Revermann: Comic Business. Theatricality, Dramatic Technique, and Performance Contexts of Aristophanic Comedy. Oxford University Press, Oxford/ New York 2006. XVII, 396 S.

Wenn Dikaiopolis in Aristophanes' *Acharnern* mutterseelenallein auf der Pnyx steht und das Fernbleiben seiner Mitbürger beklagt und zur Mittagszeit mit einem Schlag das Volk hereinströmt: dann ist der Zustand von „comic busyness“ erreicht, der gleichsam die Basis von Martin Revermanns (R.) Untersuchungsgegenstand darstellt. Die titelgebende Wortfuge dieses klugen Buches, „comic business“, entpuppt sich als ein Wortspiel auf drei zentrale Anliegen R.s. Bezieht sie sich auf einem „most basic level“ (4) auf die Körperbewegungen der Akteure, so wird sie auf einer höheren Ebene R.s zentralem Konzept der „artistic control“ gerecht: Komödien zu machen ist eine *Techne*, eine Profession: ein „business“. R. legt Analysen dieser Technik vor – der Arten, wie seitens der Komödiendichter Eindrücke kreiert und manipuliert werden, der Weisen, wie dramatische Konventionen eingehalten und/oder subvertiert werden. Die Komödiendichter wollen mit ihren Stücken ein humor- und bedeutungsvolles Spektakel bieten und – hiermit ist die dritte Bedeutung von „comic business“ angesprochen – ihre Konkurrenten ausstechen und den Agon gewinnen. „Comic business“ also in technischem, dramatischen und „to speak in an Aristotelian manner, competitively ‘psychagogic’ sense“ (7): R. will erforschen, wie die Aristophanische Komödie entworfen ist, um sowohl artistisch (und gleichsam für die Ewigkeit) als auch und vor allem im ephemeren *performance*-Kontext zu überzeugen.

Das Buch ist in zwei Teile gegliedert; Teil I, «Issues», klärt Begriffe, Methoden und Probleme des *Performance Criticism*. Es spricht für R., dass er es nicht bei der Aristophanischen Komödie bewenden lässt, sondern sie zugleich im sie umfassenden Genre kontextualisiert (3.2; App. A) und seine Theorie einer Bewährungsprobe auf der praktischen Ebene aussetzt (I, 4; Teil II). In Teil II erfolgt die Analyse dreier Aristophanischer Komödien (*Nu.*, *Lys.*, *Pl.*). Die Studie hat vier Appendices – zu «comic business» bei den Rivalen des Aristophanes (A); zur Frage nach auktorialen Bühnenanweisungen in antiken dramatischen Texten (B); zur zweiten Version der *Wolken* (C); zur «Performance Time» (D).

Erstaunlicherweise vermeidet R. jeglichen Dialog mit Anton Bierls *Der Chor der Alten Komödie* (2001), einer Studie, die zu einem beträchtlichen Teil von den nämlichen Interessen und Anliegen geprägt und am theater- und performancetheoretischen „process of catching up“ (9) der *Classics* durchaus mitbeteiligt ist.

Rebecca Lämmle

Doris Meyer: Inszeniertes Lesevergnügen. Das inschriftliche Epigramm und seine Rezeption bei Kallimachos. Hermes Einzelschriften 93. Franz Steiner, Stuttgart 2005. XII, 335 S.

Das vorliegende Buch stellt die in Hellenismus-Kreisen lange erwartete überarbeitete Version von Meyers (M.) Dissertation dar (Freiburg i.Br. 1995). Sie setzt sich zum Ziel, mit Hilfe erzähltheoretischer und rezeptionsästhetischer Kategorien (v.a. Leserlenkung, Appellstruktur, Deixis) die Kommunikationssituationen, die sowohl den inschriftlich als auch den literarisch überlieferten griechischen Epigrammen zugrunde liegen, aus der Perspektive des Kallimachos zu analysieren. Im ersten Teil wird die Herausbildung fiktiver Sprecherrollen im archaischen und klassischen Steinepigramm vor dem kultur- und literaturgeschichtlichen Hintergrund des Übergangs von der Mündlichkeit zur Schriftlichkeit bis zur Entstehung des Buchepigramms aufgezeigt. Der zweite Teil untersucht

die Adaptation dieser poetischen Formen durch Kallimachos und insbesondere seine innovative Einführung der Rolle des fiktiven Lesers. Der dritte Teil schliesslich öffnet den Blick über die Gattungsgrenzen hinaus auf die Verwendung epigrammatischer Sprecherrollen in den elegischen und iambischen Gedichten des Kallimachos.

Überzeugende Resultate liefert die Untersuchung vor allem für die Kernfrage nach der Rezeption und Umformung der in der Tradition des Epigramms angelegten Sprecher- und Leserrollen sowie nach der Inszenierung fiktiver Sprech- und Leseakte in den Epigrammen und weiteren Werken des Kallimachos. Die allgemeinere inhaltliche Interpretation der einzelnen Epigramme gelangt hingegen in manchen Fällen nicht über die Ergebnisse der bisherigen Forschung hinaus (beispielsweise in der Frage der Haltung des Kallimachos gegenüber traditionellen religiösen Vorstellungen; gute Bemerkungen jedoch auf S. 237). Leider hat M. den «Neuen Poseidippos» nur noch am Rand einbezogen (180, 191f.), der als umfangreiches zeitgenössisches Vergleichskorpus die Charakteristika der Kallimacheischen Epigramme in ein noch schärferes Licht hätte rücken können. Die gleichzeitig erschienene, thematisch verwandte Studie von J. S. Bruss zum griechischen Grabepigramm (*Hidden Presences. Monuments, Gravesites, and Corpses in Greek Funerary Epigram*, *Hellenistica Groningana* 10, Leuven 2005) kann daher als willkommene Ergänzung zu M. dienen.

Einzelne Bemerkungen zu sachlichen Irrtümern und Interpretationsfragen: Bei dem von Hektor imaginierten Grab in *Ilias* 7,87–91 handelt es sich nicht um sein eigenes (17 Anm. 56, 19, 55), sondern um das eines von ihm getöteten Gegners. Auf S. 180 ist im «Neuen Poseidippos» anstelle von «Geht hin zu meinem Grabmal» wie in den parallelen Epigrammen «Geht an meinem Grabmal vorbei» zu übersetzen. Beim Epigramm auf den «philosophischen» Selbstmörder Kleombrotos (23 Pf.), das von M. als Kritik an einer oberflächlichen Platon-Lektüre verstanden wird (164ff.), vermisst man einen Hinweis auf den Aufsatz von S. A. White (*TAPhA* 124, 1994, 135–161), der eine positivere Deutung vertritt.

Diese Kritikpunkte tun dem «Lesevergnügen» jedoch kaum Abbruch, da die systematische und dennoch abwechslungsreiche Präsentation der Epigramme mit jeweils Text, Übersetzung und Interpretation eine flüssige und anregende Lektüre erlaubt, welche die bekannten Texte oft in neuem Licht erscheinen lässt. Ausführliche Register erschliessen den Band auch für den selektiven Benutzer.

Annemarie Ambühl

R. Bracht Branham (Hg.): The Bakhtin Circle and Ancient Narrative. Ancient Narrative Supplementum 3. Barkhuis Publishing, Eelde 2005. XXIV, 347 S.

Stephen Harrison/Michael Paschalis/Frangoulidis Stavros (Hgg.): Metaphor and the Ancient Novel. Ancient Narrative Supplementum 4. Barkhuis Publishing, Groningen 2005. XIII, 281 S.

Die relativ neue, von einem Team um M. Zimmerman hauptsächlich elektronisch herausgegebene Reihe *Ancient Narrative (AN)* (www.ancientnarrative.com) aus Groningen und ihre Supplemente mitsamt den hier publizierten *Rethymon International Conferences on the Ancient Novel (RICAN)* haben es sich zum Ziel gesetzt, antike Prosaerzählung sowie deren moderne Rezeption auf literaturtheoretischem Niveau zu behandeln.

Nach der Behandlung des Raums (*RICAN* 1 = *AN*, Suppl. 1) haben sich S. Harrison, M. Paschalis und S. Frangoulidis dankenswerterweise dem höchst aktuellen Thema der Metapher im umfassenden Sinne im antiken Roman angenommen. Die hier versammelten Beiträge gehen das Thema von unterschiedlichster Seite an. Literaturtheoretisch am anspruchvollsten sind diejenigen von H. Morales und T. Whitmarsh: Morales (1–22) plädiert dafür, dass Metaphern im griechischen Liebesroman zentrale Verhältnisse, wie zwischen Innen und Aussen, Daheim und Fern, durch Verschiebungen dramatisieren und u.a. dazu dienen, Frauen zu degradieren und die traditionellen Gender-Rollen festzuschreiben. Whitmarsh (87–105) geht von der sog. offenen Metapher des «lächelnden Tages» am Anfang von Heliodor aus, welche die Verrätselungsstrategie durch Verfremdung präfiguriert und in «verdrängter Form» auf ein Homerisches Gleichnis verweist, welches die Erhabenheit des Autors insbesondere im Verhältnis zu Helios ausdrückt. M. Paschalis (50–67) liest Longos aus der Perspektive der Metapher des Jagens, die durch die Identität des Erzählers als Jäger am Eingang von *Daphnis und Chloe* vorweggenommen wird. Auf der Grundlage von Schlüsselmetaphern werden

ferner Apuleius' *Metamorphosen* in vier Beiträgen analysiert: S. Harrison (163–176) liest den Roman aus dem Blickwinkel der «Wellen der Emotion», L. Graverini (177–196) geht vom süßen und zugleich gefährlichen Bild des *aures permulcere*, S. Frangoulidis (197–209) von der zentralen Thematik des Todes und der Wiedergeburt aus und P. James (210–224) sieht nachäffende Vögel als metapoetisches Prinzip darin wirksam. A. Laird (225–244) behandelt kritisch gegenüber Aristoteles die änigmatische Dimension der Metapher in der *Historia Apollonii regis Tyri*. Das Verschiebungspotential der Metapher wird deutlich in G. Schmelings Aufsatz (36–49), der zeigt, wie Chariton Kallirhoe systematisch einer Göttin annähert und wie die in epiphanieartigen Szenen erfahrbar gemachte Schönheit ihr den Berühmtheitsstatus eines Kultstars verleiht, ähnlich wie es heute in modernen Massenmedien geschieht. J. Perkins (139–162) deutet die charakteristischen Namens- und Geschichtenverwechslungen in der *Cena Trimalchionis* Petrons im Sinne einer Betonung von Wechsel und Fluidität sowie als Kritik an den starren Dogmen der Vertreter der zeitgenössischen Philosophie, die eine feste nominale Essenz postulieren und mit eigener mythischer Fiktion dem Rezipienten ihre Weltsicht aufzwingen. N. Slater (106–122) sieht die bei Heliodor virulente Übersetzungsproblematik zwischen Sprachen und Kulturen als Inbegriff des «Übertragens». E. Bowie (68–86) gibt einen Überblick der Metaphorik bei Longos, wobei er vier Themen ausmacht, das Verlangen, die Anthropomorphisierung, die literarische und metaliterarische Dimension sowie zuletzt das Lernen. Schliesslich kommt in diesem Band überraschend häufig die Allegorie ins Spiel, die so häufig auf die Deutung der *Odyssee*, des grossen Vorbilds des antiken Romans, im Laufe der Geschichte angewandt wurde. K. Dowden (23–35) modifiziert auf interessante Weise R. Merkelbachs Mysterientheorie mit der These, dass der eigentliche Referent dieser religiösen und sinngeladenen Anspielungen letztlich das Leben selbst sei. R. Hunter (123–138) beschreibt die «höhere» auf einem süditalienischen Manuskript des 13. Jh. erhaltene Interpretation der *Aithiopika* Heliodors vonseiten des Philosophen Philipp, die letztlich bereits in der als innere hermeneutische Instanz fungierenden Figur des Kalasiris angelegt ist. Schliesslich verdeutlicht C. Connors (245–274), wie eine in lateinischer Sprache gehaltene Rezeption dieses damals viel gelesenen Romans, nämlich die 1621 abgefasste *Argenis* von John Barclay, das antike mythische Material als Allegorie benutzt, um über Politik, die Konflikte zwischen Katholiken und Protestanten sowie Muslimen und Christen zu sprechen, wobei die Unversehrtheit des weiblichen Körpers der Helden als Metapher für diejenige der politischen Einheit eingesetzt wird.

Was in diesem sehr anregenden Band überraschenderweise fehlt, ist die Verbindung der Metapher mit dem Ritual und eine konsequente Übertragung ihres visuellen Gehalts auf die Gestaltung des Plots im griechischen Liebesroman im Sinne einer *iconic poetics*.

Der andere Sammelband ist in der Themenwahl etwas weniger originell und innovativ, da die gerade für den Roman höchst fruchtbaren, doch etwas zu generalisierenden Konzepte, wie etwa die des Chronotops, der Dialogizität, der Polyphonie und der Karnevalisierung, die der Literaturwissenschaftler Michail Bachtin (B.) entworfen hatte, in den letzten Jahren etwas überbeansprucht wurden. Die Beiträge unterschiedlicher Qualität gliedern sich in drei grosse Bereiche: (1) «Genre: Theory and Practice»; (2) «Rereading Bakhtin on Ancient Fiction» und (3) «Centrifugal Voices». B. erkennt in der Gattung ein zentrales Funktionskonstituens der Weltsicht und der Literatur. Der ausgewiesene B.-Spezialist und Herausgeber R. B. Branham (3–31) gibt nach der informativen Einführung einen souveränen Überblick über die idiosynkratischen Ansichten des Meisters. Viele Aufsätze sind damit beschäftigt, B.s grossen Wurf in bezug auf andere antike Genera und insbesondere auf den Roman zu relativieren. K. Corrigan und E. Glazov-Corrigan (32–50) zeigen in überzeugender Weise, wie der klassische Platonische Dialog *Symposium* alle Züge aufweist, die B. erst der Moderne zuschreibt. A. Kahane (51–73) hebt die bei B. zentrale Opposition von Epos und Roman subtil auf, indem er darlegt, dass viele Charakteristika modernen romanhaften Stils erneut bereits ansatzweise im Homerischen Epos, insbesondere im hässlichen Gegenspieler Thersites und in der Figur des in der ersten Person sprechenden internen Sängers, vorkommen. Eher experimentell bleibt der Vergleichende Literaturwissenschaftler und Slavist G. S. Morson (74–104) in der Anwendung B.scher Formeln auf den Aphorismus. Im zweiten Grosskapitel werden die Theorien B.s zum antiken Roman zurechtgerückt. Es kann deutlich gemacht werden, dass das defizitäre, monologische Bild,

das B. vom griechischen Liebesroman entwirft, letztlich auf dem in der Klassischen Philologie durch E. Rohde (*Der griechische Roman und seine Vorläufer*, 1876) festgelegten negativen Urteil basiert. Zwei Beiträge beschäftigen sich mit Chariton, einem Text, den B. selbst nie behandelt hat. T. Whitmarsh (107–129) zeigt eindrücklich, wie die Helden Kallirhoe, zwischen zwei sozialen Verpflichtungen hin- und hergerissen, der Situation des Subjekts im Dialog entspricht und wie Chariton im Erotischen das Politische wirksam werden lässt. S. D. Smith (164–192) modifiziert in letzter Zeit nicht zum ersten Mal B.s These von der raum-zeitlichen, exklavenartigen Unwirksamkeit des griechischen Romans, indem er nachweist, dass die Zeit nicht spurlos an Chaireas und Kallirhoe vorübergegangen ist, dass die Politik und der soziokulturelle Rahmen der Fiktion wie auch der kaiserzeitlichen Gegenwart in die erotische Geschichte einfließen sowie dass Chariton im Einlesen kanonischer Literatur anderer Gattungen durchaus Heteroglossie zulässt. Auch J. R. Ballengee (130–163) (mit zahlreichen Druckfehlern der Vorveröffentlichung) wendet sich gegen B.s abstrakte, leblose Konzepte des Chronotops und der Abenteuerzeit im idealen Liebesroman und gibt ähnlich vorgehend wie H. Morales eine Analyse von Achilleus Tatiros im Sinne einer Metaphorologie des verwundeten weiblichen Körpers, die den anderen Band hinsichtlich der Rolle der Metapher für eine durchgehende Plotgestaltung ergänzen hätte können. M. Plaza (193–223) plädiert dafür, dass man auf Petron, der von B. lediglich als Ausgangspunkt für die Entwicklung zum modernen Roman gesehen wird, sehr wohl bereits das Konzept der Polyphonie anwenden könne, die B. erst mit Dostojewki ansetzt. Das dritte Grosskapitel der zentrifugalen Stimmen läuft Gefahr, sich im Unbestimmten zu verflüchtigen. R. Fletcher (227–259) geht auf eine besondere Episode der Rezeption B.s durch J. Kristeva ein, die diesem die Entdeckung des Begriffs der Intertextualität zuschreibt, ohne dass man ihn freilich in B.s Werk auffinden könnte, und stellt die Frage, ob Intertextualität mit Dialogizität identisch ist (so T. Todorov) oder ob beide Termini doch etwas Unterschiedliches besagen. F. D'Alessandro Behr (260–296) macht auf der Grundlage des «piktoriellen Stils» von V. Voloschinow und B. deutlich, wie Persius seine Satiren als ein verwobenes Netz von dialogisierten «Zitaten», die ohne feste Grenzen und im Flusse den selbstreflexiven Stil ausmachen, komponiert und wie der Dichter als eine Art Doktor die Rezipienten mittels grotesker Körper in karnevalisierter Form adressiert. C. Mitchell (297–319) setzt Xenophons *Kyropädie*, die oft als Vorläufer des Romans genannt wird, mit dem ersten und zweiten biblischen Buch der Chronik in Beziehung und versucht mit B., J. Lotman und M. Riffaterre darzulegen, wie in beiden Texten auf der fiktionalisierten Grundlage und gleichzeitigen Folie der historischen Überlieferung Kyros und David «intertextuell» als idealisierte Führer inszeniert werden und damit ein verinnerlichter Dialog mit Vorgängerversionen entsteht. In einem Gedankenspiel philosophiert zuletzt F. Dunn (320–340) über antike Theorien der Kulturentstehung und des Fortschritts. Den antiken (Aisch. *PV*, Plat. *Prot.*, Soph. *Ant.*, erstes Stasimon, Kritias TrGF 43 F 19) und modernen anthropologischen Diskursen, die Temporalität (analog zu B.s Roman-Chronotop) zugunsten einer synchronen Betrachtung weitgehend ausschliessen, setzt Dunn den Hippokratischen Traktat *De vetere medicina* entgegen, wo über empirische Daten im zeitlichen Prozess fortschreitend ein Erkenntniszuwachs beschrieben wird.

Für den Klassischen Philologen ist die Sammlung insgesamt von gemischem Wert. Die grosse Analyse hat gerade stattgefunden (ebenfalls hrsg. von R. B. Branham, *Bakhtin and the Classics*, 2002) – hier haben wir es eher mit einem polyphonen Nachklang zu tun.

Anton Bierl

Bernard Pouderon/ Daria Crismani (Hgg.): Lieux, décors et paysages de l'ancien roman des origines à Byzance. Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée 34. Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux, Lyon 2005. 400 S.

Der vorliegende Band enthält Beiträge von 24 Autoren, die am zweiten Kolloquium zum antiken Roman in Tours teilgenommen haben. Die Aufsätze werden in vier Themenbereiche gruppiert, hier sei die Unterscheidung der dramatischen, ästhetischen und symbolischen Funktion von Raum und Landschaft erwähnt. Leider bieten die Themenbereiche keinen klärenden Rahmen, die Zuordnung der Aufsätze wirkt oft zufällig, die behandelten Fragen sind disparat. Die Autorinnen und Autoren stimmen darin überein, dass Landschaft und Raum in den Romanen mit wenigen Ausnahmen keine grosse Bedeutung zukommt. Wenn sie in den Vordergrund treten, erklärt sich dies meist aus einer

sehr konkreten Funktion heraus; das heisst, sie werden für den Handlungsplot oder zur rhetorischen Ausgestaltung eingesetzt. Dies ist als Resultat etwas mager und nicht neu. Es wäre zu fragen, ob Tagungen bzw. Publikationen mit klareren und notwendig auch engeren Fragestellungen nicht präzisere Resultate für die untersuchten Werke ergeben würden.

Einige Einzelinterpretationen lesen sich mit Gewinn (Calvet-Sébasti, Bowie, Dowden). Neue, lohnende Aspekte bieten die Aufsätze, welche die Romane innerhalb eines grösseren literarischen Rahmens verorten und sie zu angrenzenden Genera in Beziehung setzen (Pouderon, Morgan, Daude) oder sich mit der Rezeption beschäftigen (Tonnet, Van Mal-Maeder, Jouanno, Lassithiotakis).

Ruth E. Harder

Marcus Porcius Cato: Über den Ackerbau. Herausgegeben, übersetzt und erläutert von Dieter Flach.

Franz Steiner, Stuttgart 2005. 204 S., 5 Abb.

Cato der Ältere habe als erster – so Columella (1,1,12) – die Landbaukunde gelehrt, Lateinisch zu sprechen. Er meint damit Catos Werk *De Agricultura*, zugleich das erste Lehrbuch in lateinischer Sprache überhaupt. Darin erläutert Cato nicht nur, welche Gewächse auf welchen Böden am besten gedeihen oder wie etwa Obstbäume veredelt werden. Die Schrift enthält auch z.B. eine Anleitung zum Bau einer Ölpresse, einige Kochrezepte und sogar Gebetstexte für das Schlachtopfer.

Die hier anzuseigende Ausgabe von D. Flach – einem ausgewiesenen Kenner der Materie – beginnt mit einer Einleitung zu dem Autor, dem Inhalt und der Form der Schrift sowie zu den Handschriften und Ausgaben. Es folgt der lateinische Text, in den Flach an rund 20 Stellen schonend eingreift und erstmals einen lückenlosen Lesetext vorlegt. Die Zwischenüberschriften und das dem Text vorangestellte Inhaltsverzeichnis (*summarium*) schreibt Flach durchaus Cato und nicht einem späteren Bearbeiter zu.

Die dem lateinischen Text nachfolgende deutsche Übersetzung hält sich eng ans Original, ist dabei aber flüssig und zeitgemäß gehalten und derjenigen von O. Schönberger (München 1980) in der Regel vorzuziehen: So werden etwa ehemals «cotonische Äpfel» jetzt zu «Quitten» (§ 7,2), «glatte Nüsse» zu «Haselnüssen» (§ 8,2), «griechische Nüsse» zu «griechischen Mandeln» (§ 8,2), «geschlossene Myrte» zu «Myrte mit gefüllter Blüte» (§ 133,2) oder «Schillerwein» zu «Roséwein» (§ 24). Ebenso wird aus «schlechter Verdauung» nunmehr «Stuhlverstopfung» (§ 125), und aus «Bauchgrimmen» werden regelrechte «Magenkrämpfe» (§ 126). Eine veränderte Bedeutung bekommt «geriebener Kümmel», der zu «geröstetem Kümmel» wird (§ 156,3). Zu besserem Textverständnis ist die Übersetzung durchweg mit (z.T. ausführlichen) in Klammern gesetzten Einschüben versehen. Weitere Erläuterungen werden in den Fussnoten jeweils unten auf der Seite geboten. Einzig bedauerlich bleibt, dass in dieser insgesamt gelungenen Neuausgabe Text und Übersetzung nicht auf gegenüberliegenden Seiten abgedruckt sind.

Mehran A. Nickbakh

Beatrice Baldarelli: Accius und die vortrojanische Pelopidensage. Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums 24. Schöningh, Paderborn/München/Wien/Zürich 2004. 336 S.

In ihrer Eichstätter Dissertation von 2002, die hier in überarbeiteter Form vorliegt, untersucht Beatrice Baldarelli (B.) vier Tragödien, für die Accius Ereignisse aus der vortrojanischen Phase der Pelopidensage zugrunde gelegt hat (*Oenomaus*: 46–85; *Chrysippus*: 86–103; *Atreus*: 104–266; *Pelopidae*: 267–284). Diesem Hauptteil geht eine Einleitung zum sozialen und politischen Hintergrund voraus, in der Accius' soziale Stellung sowie die Rolle des Theaters in Rom diskutiert und der angewandte methodische Zugriff erläutert werden (11–45); auf die Untersuchung der Pelopidentragödien folgen Betrachtungen zur Rolle der Tarquinier im Drama des Accius, wobei vergleichbare Motive in der Darstellung der beiden Sagenkomplexe herausgearbeitet werden (285–304). Daran schliessen sich eine Zusammenfassung (305–317) sowie das Literaturverzeichnis und Konkordanzen an (318–335).

B. begnügt sich nicht mit der Analyse der erhaltenen Fragmente und dem Versuch, die jeweiligen Handlungsabläufe zu rekonstruieren, sondern betrachtet die Dramen vor allem unter soziopolitischem Aspekt. Sie zeigt die Bedeutung des Pelopidenmythos für die römische Gesellschaft auf und

weist auf den massgeblichen Einfluss von Accius' Gestaltung hin: Der antityrannisch aufgefasste Mythos biete die Möglichkeit, politische Tendenzen in symbolhafter Weise zu veranschaulichen. Zwar seien republikanische Tragödien nicht als metaphorische Verschlüsselungen konkreter politischer Einzelereignisse zu verstehen, jedoch seien Geschichte und Mythologie in ihnen so miteinander verbunden, dass diese Gattung konstitutiv für die Ausbildung eines kollektiven nationalrömischen Bewusstseins geworden sei (305, 314).

Die umfassende Untersuchung eines thematisch zusammenhängenden Teils von Accius' dramatischem Werk im Hinblick auf den zeitgenössischen Kontext ist angesichts des noch unzureichenden Forschungsstandes sehr zu begrüßen. Am Ende (317) stellt die Autorin zwar zu Recht fest, dass an den gewonnenen Ergebnissen manches hypothetisch bleiben müsse, und man wird ihr vielleicht nicht in allen Details folgen können. Jedoch leistet ihre Arbeit einen wichtigen Beitrag zu einer schärferen Profilierung des Bildes von Accius, das man aus den Resten seiner Dramen zusammensetzen muss.

Gesine Manuwald

Andrea Balbo (Hg.): I frammenti degli oratori romani dell'età augustea e tiberiana. Parte prima. Età augustea. *Minima philologica* 1. Edizioni dell'Orso, Alessandria 2004. 295 p.

Vingt-huit ans après la dernière édition des *ORF*, paraît enfin le début de leur suite. Dans ce premier volume, on ne trouvera pas les fragments des discours d'Auguste, déjà rassemblés ailleurs par Henrica Malcovati elle-même (*Imperatoris Caesaris Augusti Fragmenta* 5¹⁹⁶⁹ [1930]). En outre, les orateurs retenus ne sont que ceux qui ont réellement exercé, les déclamateurs et autres rhéteurs en ont donc été exclus. Malgré une difficulté souvent très réelle à distinguer l'une et l'autre espèces, et contrairement à la pratique d'Henrica Malcovati qui mêlait tout, Andrea Balbo distingue très nettement les 80 *testimonia* des 45 *fragmenta*. Il reste que ce genre de nuance n'intéresse en fait que l'éditeur qui acceptera de s'en embarrasser. Car il est de fait que seul l'utilisateur d'un recueil de ce genre sait ce qu'il veut tirer d'un dossier dont l'exhaustivité lui importe avant toute autre chose. On acceptera cependant sans peine la discussion ainsi que les définitions – somme toute on ne peut plus classiques – que l'auteur revendique à chacun des deux termes, et le statut de *fragmentum* qu'il attache à ce que les modernes nomment «paraphrase» (13–14). Dans sa globalité, cet ouvrage s'applique la doctrine déjà en usage dans les *ORF*. Une notice standard est ainsi constituée d'une bibliographie spécifique, d'un état biographique, des *testimonia* puis des *fragmenta* – traduits en italien ... Malcovati écrivait en latin –, accompagnés du commentaire indispensable à préparer un usage plus extensif de la matière ainsi proposée. Car la collation de fragments est une œuvre de sainteté qu'il convient toujours de saluer, ne serait-ce que parce qu'il en résultera un effet de mise en évidence de disparus qui relativisera sainement des jugements toujours trop centrés sur les œuvres conservées: *apparent rari nantes* ...

Carole Fry

Laurel Fulkerson: The Ovidian Heroine as Author. Reading, Writing, and Community in the *Heroides*. Cambridge University Press, Cambridge 2005. 187 p.

Traditionnellement, on considère que les femmes des *Héroïdes*, abandonnées par leur amant, ont peu d'impact sur leur environnement: leurs lettres n'obtiennent pas le retour de l'être aimé et sont le plus souvent incapables de générer ne serait-ce qu'une réponse – un échec de la communication prolongé par le peu d'intérêt accordé jusqu'à peu au recueil ovidien et par le soupçon de non-authenticité porté sur plusieurs lettres. Fulkerson prend le contre-pied de cette conception en montrant que les femmes du recueil, mises en scène comme des auteurs, affectent non seulement les femmes de leur environnement (fictionnel), mais aussi la vision que le lecteur a de leur histoire mythique, et qu'elles sont donc détentrices à part entière d'un pouvoir auctorial. Ces enjeux innovants sont clairement énoncés dans une introduction qui ne s'enlise pas à retracer d'autres débats autour des *Héroïdes* et inaugure un ouvrage stimulant qu'une écriture fluide et dynamique rend très accessible.

En six brefs chapitres bien articulés abordant les lettres par groupe, F. met en lumière les stratégies rhétoriques que ces héroïnes s'empruntent les unes aux autres pour façonnner leur propre histoire. Elles s'inscrivent ainsi dans une communauté poétique fictive, avec ses réseaux d'influence – comparable à la communauté des élégiaques masculins. Les analyses de F. soulignent le caractère

spécifiquement intratextuel des *Héroïdes* (et non uniquement intertextuel) et invitent à lire ces lettres comme les éléments d'un tout cohérent plutôt que comme des variations individuelles (un argument au débat sur l'authenticité). Par ailleurs, et c'est plus particulièrement l'enjeu du chapitre final, F. démontre que ces femmes ont une influence sur la perception que le lecteur a de leur histoire. Le caractère répétitif des thématiques abordées dans les lettres illustre moins la médiocrité de leur auteur que les possibles variations du mythe et sa nature évolutive, ce qui permet à chaque héroïne de créer sa propre fin et conduit à une relecture de la mythologie antérieure. Plus généralement, le chapitre final discute des enjeux d'une auctorialité féminine dans laquelle il faut inclure Ovide, qui se construit dans les *Tristes* et *Pontiques* dans un rôle (*persona*) analogue à celui de ses héroïnes et joue à écrire comme une femme. Dans cette approche présentée comme post-féministe, F. s'intéresse donc moins au *gender* en tant que tel, qu'à son rôle dans la construction d'un pouvoir auctorial, tout en accordant le pouvoir suprême au lecteur. Ecrire et lire sont des actes dangereux qui rendent vulnérable: le danger de ne pas être lu est moindre face à celui d'être mal lu, mal jugé et mal interprété.

Laure Chappuis Sandoz

Jan Felix Gaertner: Ovid. Epistulae ex Ponto, Book I. Edited with Introduction, Translation and Commentary. Oxford University Press, Oxford 2005. XVI, 606 S.

A côté du récent commentaire aux livres I-II par Helzle (2003), l'ouvrage monumental de Gaertner, centré sur le livre I, s'impose comme un outil essentiel à la lecture des *Pontiques*. Dans une efficace introduction, G. démontre l'arrangement symétrique des poèmes de l'ensemble du recueil, en retrace le contexte historique, puis souligne leurs particularités stylistiques – ce qui constituera en fait le point d'ancrage de tout le commentaire – avant de terminer par quelques questions de métrique et un aperçu concis de la transmission du texte. Sur la base d'une édition révisée (après celle de Richmond de 1990), G. fournit ensuite une nouvelle traduction anglaise, dont la littéralité restitue le style du poète.

L'essentiel de l'ouvrage est constitué par l'imposant commentaire, organisé de manière systématique: une introduction générale sur les circonstances et le destinataire du poème, sa structure, sa thématique, son ton et son style, précède un examen philologique minutieux des particularités lexicales. Cette orientation très sélective, aux dépens d'autres dimensions littéraires, vise à démontrer le jeu d'Ovide sur les différents niveaux de langue, mêlant langage familier voire prosaïque au standard de l'élegie poétique (cf. «Appendix»), tout en incorporant, selon le sujet du poème et son destinataire, des emprunts à d'autres registres stylistiques. Les index très détaillés (des thèmes, des termes grecs et latins, ainsi que des passages cités) rendent la consultation très aisée. L'ouvrage sera utile autant pour les étudiants abordant le recueil que pour les spécialistes qui y trouveront une base à une étude plus diversifiée des *Pontiques* (et que surprendront peut-être les choix retenus pour la sélection bibliographique). Mais c'est aussi un commentaire qui se lit. G. assied une démonstration convaincante réfutant l'idée d'une «poésie d'exil» que caractériserait un déclin stylistique. La tonalité prosaïque du livre I apparaît au contraire comme un jeu délibéré d'Ovide, en accord avec la conception antique de la littérature épistolaire comme *colloquium*. Le poète construit ainsi une œuvre de fiction qu'il fait passer pour autobiographique par l'ancrage historique dont il la dote et par le choix d'un style qui a piégé bien des lecteurs modernes.

Laure Chappuis Sandoz

Anna Julia Martin: Was ist Exil? Ovids Tristia und Epistulae ex Ponto. Spudasmata 99. Georg Olms, Hildesheim/Zürich/New York 2004. 193 S.

Diese Stuttgarter Magisterarbeit sticht von ihrem (auch sprachlichen) Niveau so manche Dissertation aus. Nach der Einleitung mit einem Forschungsbericht zum aktuellen Stand wichtiger Diskussionspunkte, was Ovids Exil(-literatur) betrifft, skizziert Martin ihr Vorhaben, «die ganze Fülle der einzelnen Aussagen und Aussagekomplexe einerseits als Produkt der augusteischen Kultur, so wie sie uns aus anderen Quellen bekannt ist, andererseits als Beitrag Ovids zu dieser Kultur systematisch zu untersuchen» (28f.). Besonderer Nachdruck wird zugleich – unter Einbeziehung von Ovids Selbstdarstellung in der vorexilischen Dichtung – auf den Charakter des Idiosynkratischen gelegt, der Ovids «Definition» des Exils präge. Martin sieht, was Ovids Reflexion über das Dichten im Exil

betrifft, «ein von Widersprüchen, Mehrdeutigkeiten und Paradoxien gekennzeichnetes Beziehungsnetz zwischen Exil, Dichtung und Wahnsinn» (119) (besser wäre es, statt «Wahnsinn» die lat. Begriffe zu verwenden). Dies zu konstatieren und nicht in das Prokrustesbett einer vermeintlich stringenteren, oft jedoch einseitigen Interpretation zu pressen ist eine durchaus angemessene hermeneutische Konsequenz, zumal Martin dabei keinem beliebigen Pluralismus das Wort redet, wie die intensive Auseinandersetzung mit sechs unterschiedlichen Interpretationsansätzen (108ff.) erkennen lässt. Bei den wichtigen Fragen der letzten Kapitel, welche Haltung ein Verbanter zu seinem Unglück einnehmen dürfe (141) bzw. welches Verhalten die Darstellung des Exils bei anderen hervorrufen solle (149), hätte man sich eine Einbettung der Exilthematik in einen weiteren geistes- und literaturgeschichtlichen Kontext (etwa von Cicero bis Seneca) gewünscht. Insofern ist der Titel des Buches – gelinde gesagt – irreführend, zumal die (durch den Untertitel implizit erwartbare) Untersuchung der «ganze[n] Fülle der ovidischen Definition des Exils» zusätzlich «auf einige wenige Begriffe» (39) eingegrenzt wird.

Zur Präsentation: Hilfreich sind Personen-, Sach- und Stellenregister. Die einzelnen Kapitel hätte man im Inhaltsverzeichnis noch besser hierarchisch strukturieren können. Druckfehler sind im Hauptteil selten (*appellunt* statt *appellant* [43]; *Eumolmus* statt *Eumolpus* [66 Anm. 200]), häufen sich aber im Literaturverzeichnis.

Werner Schubert

Gottskálk Jensson: The Recollections of Encolpius. The *Satyrica* of Petronius as Milesian fiction.

Ancient Narrative Supplementum 2. Barkhuis Publishing, Groningen 2004. XII, 329 S.

Eine zwischen Rom, Toronto und Kopenhagen entstandene Dissertation eines isländischen Philologen zu Petron nimmt man gespannt zur Hand – zumal, wenn sie mit der bisherigen Forschungsgeschichte streng ins Gericht geht und umwälzende neue Einsichten in den Text verspricht. Was in den drei Teilen des Buches dann folgt, ist freilich von durchaus ungleichem Gewicht. In Teil I beschreibt Jensson die *Satyrica* als “road novel” oder “traveogue”, in denen ein griechischer Exilant seine italienischen Abenteuer Revue passieren lasse und dabei (wir lesen “performance literature”) als mimetischer Erzähler in sämtliche Rollen schlüpfe, «authentische» wie literarische. Insgesamt eine unterhaltsame Mischung bekannter Thesen und frischer Spekulation, einschliesslich einiger attraktiver Detailbeobachtungen.

Teil III, der Schlussstein der Arbeit, erklärt die *Satyrica* zur lateinischen Nachschöpfung eines verlorenen griechischen Originals gleichen Titels; beide gehörten zur Gattung der milesischen Erzählung. Unbekannte hellenische Modelle Petrons sind bereits des öfteren postuliert worden (u.a. von Collignon und Parsons) – wobei man in der Regel an die menippeische Satire dachte. Der Furor, mit dem Jensson hier die so dunkle *Milesiaka* aus dem Zylinder zieht (und dabei viele andere konstitutive Elemente des Textes ausblendet), ist imposant, doch alles andere als zwingend.

Pflichtlektüre hingegen ist der Mittelteil des Bandes, in dem Jensson sich an einer umfassenden Rekonstruktion der verlorenen ersten Bücher der *Satyrica* versucht. Das Grundgerüst findet sich ähnlich bereits bei Bücheler, Cichorius, Kiefer, Paratore, Ciaffi, Sullivan (um nur an einige Namen zu erinnern) – was bei Jensson mitunter ein wenig untergeht. Doch eine so detailverliebte und in ihren besten Passagen nachgerade kriminalistische Archäologie der Ereignisse zwischen Massilia und Neapolis (für Jensson die ominöse *Graeca urbs* der *Satyrica*) hat noch niemand gewagt. Das Unterfangen ist heikel; doch Jenssons *divinatio* dürfte für so manchen Treffer gut sein.

Peter Habermehl

Catherine Schneider: [Quintilien]. Le soldat de Marius (Grandes déclamations, 3). Edizioni dell’Università degli Studi di Cassino, Cassino 2004. 281 S.

Die vorliegende Ausgabe des *Miles Marianus*, der dritten der insgesamt 19 lange Zeit Quintilian zugeschriebenen *declamationes maiores*, setzt ein Editions- und Kommentierungsprojekt zu diesem Textcorpus fort, das durch die bereits vorgelegten Bände A. Stramaglias (Cassino 1999 und 2002) eröffnet worden ist. Die Einleitung behandelt zunächst den historischen Sexualfall gleichgeschlechtlicher Nötigung in Marius’ Heer in der rhetorischen Tradition (14–17) und umfasst neben einer Aufbauskizze (17–25) und einer Beschreibung der sprachlichen Charakteristika der rhetorischen Prosa

dieses Gustostücks der Prunkdeklamatorik eine ausführliche Analyse aller Quellen zu besagtem Fall und einen mit originellen Gedanken angereicherten Überblick zur «problématique sexuelle» des *Miles*, wobei Schneiders (Schn.) eine bewundernswerte Versiertheit auch in allen modernen soziologischen und psychoanalytischen Forschungszugängen an den Tag legt (25–34). Zu Schn.s gewagter Datierung der Rede in das 4. Jh., die sich auf eigene gegen die *communis opinio* (2. Jh.) ankämpfende Vorarbeiten stützt (34–39), dürfte das letzte Wort noch nicht gesprochen sein.

Gelegentliche Textabweichungen von Håkansons Teubneriana sind schlüssig argumentiert. Dem Text zur Seite gestellt ist eine moderne textnahe Übersetzung (40–69). Der Kommentar (70–245) ist überreich an diluziden Erklärungen zu Wort- und Sprachgebrauch der Rede und weist deren Reichtum an intertextuellen Bezügen zur kaiserzeitlichen Beredsamkeit und Literatur nach. Rhetorisch Interessierten bietet Schn. eine feinsinnige Analyse eines regelrechten Kaleidoskops von Stilmitteln und Figuren des *Miles*. Für Erläuterungen zu literarischen Gestaltungsweisen männlicher Homosexualität und zu juristischen Implikationen sowie für zahlreiche Bezüge zum Mariusbild anderer Autoren werden Historiker dankbar sein. Das gediegene Buch wird von einem wahrhaft vollständigen Literaturverzeichnis (246–277) abgeschlossen und zeugt von einer immensen Wissensfülle, welche Schn. bald auch auf weitere Produkte römischer Rhetorik ausgiessen möge.

Gernot Krapinger

Karla F. L. Pollmann: *Statius, Thebaid 12*. Introduction, Text, and Commentary. Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums 25. Schöningh, Paderborn/München/Wien/Zürich 2004. 311 p.

Pollmann comble une lacune importante en consacrant (après le stimulant M. Hoffmann, *Statius, Thebais 12,312–463*, 1999) un commentaire au dernier livre. La consistante introduction est précieuse par sa discussion du projet de Stace, de l'importance structurelle du livre et de ses aspects littéraires essentiels, mais aussi par ses synthèses sur la langue et la réception. Le texte (apparat succinct, pas de traduction) s'appuie sur Hill; les 27 divergences recensées incluent la correction de coquilles. Chaque section fait l'objet d'une note introductory qui présente ses principaux enjeux (*ad 12,587–676* détonne par son caractère descriptif, *ad 12,730–781* par sa brièveté; rien pour 12,464–480). Dans le commentaire de détail, priorité est donnée à l'explicitation, dont on regrettera parfois qu'elle s'arrête à la paraphrase (P. précise *ad 12,44–45* qu'elle “does not capture S.' dense poetic diction”: on souhaiterait connaître les ressorts et les effets de cette densité); mais l'effort est louable vu l'absence de traduction et la difficulté du texte. L'une des qualités du commentaire est de faire le point des débats récents et de servir une interprétation nette: l'apaisement qu'il apporte le livre 12 ne rachète pas la noirceur des précédents (*ad 12,228–290, ad 12,291–311*). L'utilisation des exégèses anciennes est méritoire; mais pourquoi attribuer à Valpy (Londres 1824) ce qu'il puise chez Beraldus (Paris 1685) et dans les *notae variorum* de Veenhusen (Leyde 1671)? Un *index locorum* aurait été le bienvenu pour un poème qui invite aux lectures intra- et intertextuelles (ce que souligne amplement P.), ainsi qu'un *index verborum* et un index thématique étoffés. La bibliographie est à jour et fournie (corriger “V. Pegán” en Pagán). Par son introduction, son orientation, mais aussi l'espace qu'il laisse à des prolongements, cet ouvrage possède les atouts pour faire découvrir et apprécier la *Thébaïde* à un lectorat d'étudiants. Il rendra de grands services à tous les lecteurs de Stace.

Valéry Berlincourt

Peter Emberger: *Catilina und Caesar*. Ein historisch-philologischer Kommentar zu Florus (epit. 2,12-13). Studien zur Geschichtsforschung des Altertums 12. Kovac, Hamburg 2005. 674 S.

Embergers (E.) Florus-Teilkommentar beruht auf seiner Salzburger Dissertation. Die 20-seitige Einleitung bietet eine saubere, ausgewogene Einführung in Autor-, Titel-, Datierungs-, Gattungs- und Quellenfragen sowie die Geschichtskonzeption des Werks. Hinweise auf Aufbau und Zielsetzung des Kommentars fehlen leider. Die Stärke der Einleitung, die neutrale Präsentation der Forschungslage, erweist sich als Schwäche des rund 530 Seiten umfassenden Kommentars (zu acht Seiten Florus-Text). Mit der Auflistung einer beachtlichen Fülle an antiken wie modernen Vergleichsstellen scheint E.

oft zufrieden; Wertung, Kommentierung und manchmal selbst Gliederung fehlen. Zu Catilinas Ende und moralischer Bewertung zitiert er ausführlich (162) vier moderne Autoren und enthält sich jeder eigenen Aussage. Manche Lemmata bestehen nur aus antiken Stellenangaben und sollen wohl rein sprachliche Parallelen aufzeigen. Doch was lernen wir daraus, dass *sed nec minus* (390) auch bei Martial zweimal vorkommt? Elemente wie Caesars Allgegenwart in Schlachten (394) sollten doch auch als literarische Phänomene diskutiert werden.

Einige formale Eigenheiten erschweren zudem die Benutzung. Die «bibliographischen Hinweise» am Ende langerer Lemmata sind gewiss zu begrüßen, werden aber nicht konsequent gehandhabt, enthalten z.B. im Einzelfall dann doch wieder Zitate (49). Die Benutzenden müssen sich so weiterführende Literatur aus dem Lemmatext, den Fussnoten (!) und den bibliographischen Hinweisen zusammensuchen. Bei Binnenverweisen nennt E. nur den Florus-Paragraphen und nicht die Kommentar-Seitenzahl (230: Verweis auf den 13-seitigen Kommentar zu 2,12,11). Es ist auch zu hoffen, dass die vielen Stellenangaben weniger Druckfehler enthalten als der Lauftext.

Sicher hilfreich sind die häufigen Paraphrasen der von Florus kurz geschilderten historischen Ereignisse. Es fragt sich, ob manches davon nicht auch in einem einleitenden Teil Platz gehabt hätte – die Auflistung der Verschwörer (67) ist zwar nützlich, aber überraschend positioniert und nirgends angekündigt. Zur dünn gesäten Florus-Literatur gesellt E.s Buch sich als substantielle Materialsammlung, die von den Benutzenden aber erst noch gesichtet werden muss. Samuel C. Zinsli

Benjamin Todd Lee: Apuleius' Florida. A Commentary. Texte und Kommentare 25. Walter de Gruyter, Berlin/New York 2005. VIII, 215 S.

Man hat Apuleius, der von sich immerhin behauptete, er habe mit dem Geist mehr erschaffen als Hippias mit seinen Händen (flor. 9,14), einen Showman, den afrikanischen Sokrates, aber auch den ersten Essayisten genannt. Für jede dieser Stampiglien liefern die *Florida* eine gewisse Berechtigung.

In der Einleitung (1–35) versucht Todd Lee neben der Einführung in Leben und Gesamtwerk des Apuleius vorerst dem metaphorischen Werktitel auf den Grund zu kommen, einem Problem, das mit der Genese und Überlieferungsgeschichte des Textes zusammenhängt: Sind es Glanzstücke aus Reden, die der Autor selbst ausgewählt hat? Oder hat ein Epitomator später exzerpiert und die 23 Stücke, die an Umfang und Inhalt völlig disparat sind, dann *Florida* genannt? Oder bezeichnet der Titel, verstanden als «Blütenlese», eher den Vorgang des Exzerpiers? Vom wem stammt die Bucheinteilung – vom Autor oder von einem späteren Herausgeber? Der Verf. neigt dazu, in der Deutung von *florida* S. J. Harrison (*Apuleius: A Latin Sophist*, Oxford 2000, 93) zu folgen, der annimmt, “that the term *floridum* represents a flower that has been ‘plucked’” (2). Nach der Behandlung der Datierung (12f.), dem Aufriss von Inhalt und Struktur (13–17) und der intertextuellen Verortung der Bruchstücke innerhalb des Gesamtwerks des afrikanischen Wandersophisten (18–20) charakterisiert Todd Lee präzise das *genos epideiktikon*, dem die einzelnen *florida* der Sammlung überwiegend, je nach Umfang mehr oder weniger sicher, zuzuordnen sind. Neben den bekannten Spezifika der klassischen Theorie zur Epideiktik, die im Grunde auf Aristoteles zurückgeht, beleuchtet der Verf. die *Florida* sowohl von der Warte der menandrischen Typologie der Festreden als auch aus dem Blickwinkel von Chaim Perelmans «New Rhetoric» (20–23). Der kurze, aber gehaltvolle Abschnitt «Discursive affiliations of the *Florida* with the Second Sophistic» (24f.) erinnert an die Bedeutung der *progymnasmata* und zeigt in grosser Anschaulichkeit, dass in den mannigfaltigen Themen der Redefragmente sich Aufgaben und Textsorten des rhetorischen Unterrichts wie *diegema*, *chreia*, *gnome*, *ethopoia*, *kataskeue*, *thesis*, *ekphrasis* etc. widerspiegeln. Das Kapitel «Floridian intertexts» (26–30) konstatiert Komplexität und Variantenreichtum der intertextuellen Bezüge in den *Florida* “ranging from verbatim correspondence to verbal echo” (26), referiert die Ergebnisse neuester einschlägiger Forschung und versucht z.T. diesbezügliche an den *Metamorphosen* des Apuleius gewonnene Erkenntnisse auf die *Florida* zu übertragen. Der Part über die Überlieferungsgeschichte und die schwierige Frage der noch erkennbaren, aber im heutigen Überlieferungsbestand gewaltsam erscheinenden Einteilung des Textes in vier Bücher (30–34) leiten über zu einer Zusammenfassung der von der zugrunde gelegten Textausgabe von P. Valette (Paris 1924) abweichenden Lesarten.

Der dem lateinischen Text (37–60) folgende Kommentar (61–192) teilt sich in einen jeweils ins Fragment einführenden, meist mehrere Seiten umfassenden Abschnitt («Notes») über Charakter, Besonderheiten und Forschungsprobleme und in einen darauf folgenden Zeilenkommentar, bestehend aus der Erklärung von Realien, Beobachtungen zu Wortgebrauch, Stilfiguren, poetischen Motiven und Vorbildern im römischen und griechischen Bereich und nicht zuletzt aus kompetenten Erläuterungen zu philosophischen Implikationen der rhetorischen Texte. Diese Art der Gliederung der Erläuterungen hat sich angesichts der Buntheit des rhetorischen Blütenstrausses, der mit Äusserungen berühmter Männer (etwa fr. 2 und 4), mit Ethnographischem (fr. 6 über die Inder), Geographischem (fr. 15 über Samos) und Naturhistorischem (fr. 12 über den Papagei) ein grosses Spektrum der rhetorischen Genres umfasst, als äusserst gelungen erwiesen. Es bleibt leider nicht aus, dass ein Kommentar, der den unterschiedlichsten Bedürfnissen des Leserpublikums Rechnung tragen muss, mitunter Informationen (wie etwa Vokabelangaben, simple grammatischen Hinweise und mit dem Lemma schwer in einen sinnvollen Zusammenhang zu stellende Parallelstellen) enthält, die so mancher Rezipient nicht unbedingt brauchen wird.

Das längste Fragment (16) ist der Anfang einer Rede, in der Apuleius für die ihm während seiner Abwesenheit von den Karthagern zuerkannte Statue dankt; da hätte der Verf. wohl auch das gediegene Büchlein von Alberto Toschi (*Apuleio Neosophista. Discorso per la sua statua a Cartagine [floridum 16], Introduzione, testo, traduzione e commento*, Parma 2000) nutzbringend verwerten können.

Ich muss es mir innerhalb des zur Verfügung stehenden Rahmens versagen, exemplarisch besonders gelungene Musterlemmata herauszustreichen und geistreiche und gelehrt Beobachtungen oder versierte Textreflexionen vorzuführen, doch sei versichert: das Buch, das durch ausgezeichnete Indices auch einer gezielten Befragung über Details leicht zugänglich ist, ist rundum gelungen und ein grosser Schritt in der Forschung zur zweiten Sophistik – zur kaiserzeitlichen lateinischen Literatur und Rhetorik überhaupt.

Gernot Krapinger

Geoffrey D. Dunn: Tertullian. Routledge, London/New York 2004. 200 S.

Ce livre est constitué de deux parties bien distinctes. La première (3–56) contient une introduction à la vie et l'œuvre de l'auteur. La seconde est constituée d'un dossier de textes donnés en traduction anglaise, précédés chacun d'une courte introduction et accompagnés d'une centaine de notes. Sept pages de bibliographie complètent l'ensemble. L'intérêt très notable de l'introduction réside dans le fait que l'auteur ne s'y est guère embarrassé d'une biographie (3–11) qui cède tôt le pas à une succession de notices dont on goûte avec profit la densité toute anglo-saxonne. On appréciera comme une intéressante particularité que certains chapitres se présentent sous la forme «Tertullian and X» alors que d'autres le sont sous la forme «X and Tertullian». Les premiers envisagent classiquement l'attitude de l'auteur en face des païens, des juifs ou des chrétiens, alors que les seconds tendent à appréhender l'influence que l'Écriture, la rhétorique, la philosophie et la théologie ont eu sur lui. L'idée est certes intéressante, mais sa mise en œuvre de portée réduite étant donné la brièveté des chapitres qui n'excèdent jamais quelques pages. De fait, l'intérêt de cet opuscule est de se présenter au moins autant comme une mise au point originale que comme un descendant proche du *Tertullian* de T. D. Barnes (1971; 1985) dont il est à la fois la refonte *per species*, le résumé et la mise à jour. Le dossier (59–161) qui illustre la généralité du propos reflète une volonté affirmée (60) de sortir des sentiers battus en proposant trois textes représentatifs des trois aspects de l'œuvre de Tertullien, à savoir, la polémique avec les non-chrétiens (*In Iudeos*), la polémique anti-hérétique (*Scorpiace*) et le rigorisme prescriptif (*De virginibus uelandis*). Il m'est bien entendu impossible de juger de la qualité d'une traduction, mais les plaintes d'un traducteur souffrant et assisté (vii), associées à un usage abusif de parenthèses supplétives, sont d'augure douteux.

Carole Fry

Publilio Optaziano Porfirio: Carmi. A cura di Giovanni Polara. UTET, Turin 2004. 260 S.

Par la volonté de Constantin, Publilius Optatianus Porfyrius a goûté, dans les dernières années du premier quart du IV^e s., aux amertumes de l'exil, pour prix d'un adultère, dont il prétend avoir ignoré les parfums, et de pratiques magiques auxquelles il se serait adonné. Ce sénateur alors avancé

en âge, qui avait fait partie du groupe païen, cherche à rentrer en grâce auprès de son souverain et peuple son bannissement de poèmes traversés d'élans chrétiens et d'accents loyalistes. Le poète en offre le recueil à l'empereur à l'occasion de ses vingt ans de règne en 325. Retrouvant la confiance de Constantin, il accumule coup sur coup les charges politiques: administration de la Campanie, proconsulat d'Achaïe, proconsulat d'Asie, brévissime préfecture de Rome à deux reprises. Adepte du poème figuré qui subordonne la physionomie du texte à la représentation d'un objet, tels une flûte de Pan, un autel ou un orgue hydraulique, notre auteur s'impose comme un virtuose des *uersus intexti*, vers incrustés dans la trame du poème pour former un dessin, p. ex. un chrisme, les vœux pour les *uicennialia* ou une nef avec ses rames et le chrisme pour mât, surmontant le vœu pour l'empereur. Que le déchiffrement à la lecture, malgré l'encadrement des vers entrelacés et l'emploi de l'encre rouge, n'ait pas été immédiat est attesté par la présence, dans la tradition du texte, de scholies fournissant la clé d'interprétation. La poésie d'Optatianus Porfyrius se nourrit surtout d'Ovide, son compagnon d'infortune dans les *Tristes* et les *Pontiques*, mais aussi de Virgile et de l'épopée du I^{er} siècle de notre ère. L'information historique y est ténue. Je voudrais y relever un point qui n'est pas dénué d'intérêt: la mention de Claude le Gothique comme ancêtre mythique et divinisé de la dynastie constantinienne (carm. 8,11; 10,28–31). Alors que l'on cite généralement comme attestations de cette parenté des sources littéraires essentiellement païennes ou des sources épigraphiques du vivant de Constantin à Rome (CIL VI 31564; ILS 702) et à Ravenne (CIL XI 9; ILS 699), on méconnaît trop souvent ce témoignage précieux parce qu'il nous confirme que le courant chrétien était également porteur de ce motif. Ce poète raffiné et abscons connaît ici une édition magistrale accompagnée de la seule traduction existante en une langue moderne.

Philippe Bruggisser

Ausonius: Mosella. Lateinisch-deutsch. Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von *Paul Dräger*. Artemis & Winckler, Düsseldorf/Zürich 2004. 130 S.

Voici quelques temps, paraissait, dans cette même revue (61 [2004] 249) et sous cette même plume, le compte rendu de ce qu'il faut bien appeler la première édition de ce livre. Sa structure reste à l'identique. La traduction est le lieu du plus spectaculaire remaniement, puisque c'est désormais une prose *sine numeris* qui se substitue à des *Blankverse* précédemment fournis en distiques assez fréquemment isosyllabiques et travaillés pour s'élever jusqu'au *delectare*. On croira ce changement requis par l'éditeur, quoique l'auteur n'en dise rien dans les lignes qu'il consacre à sa doctrine traductologique (cf. 122). Le texte proposé marque un retour à celui de Peiper aux dépens de celui de Prete – autrefois suivi – et de celui de Green, jugé sans intérêt (cf. 122). Le commentaire (53–80) reprend mot pour mot celui de l'édition précédente, à quelques compléments et corrections près. Il en va de même du reste de ce volume. On croira la notoriété de la nouvelle série qui l'accueille plus propre à extraire ce poème de la confidentialité qu'il mérite. On doit cependant déplorer qu'à un délicieux volume au charme un peu naïf se substitue désormais une chose dont la couverture bleu délavé, la mise en page scandaleuse et un papier qui appellerait un autre usage ne laisse d'autre impression que celle de l'extrême laideur.

Carole Fry

Gillian Clark: Augustine: The Confessions. Bristol Phoenix Press, Exeter 2005. XVI, S.104.

Die Althistorikerin Gillian Clark hat sich durch mehrere Publikationen zu Augustinus' *Confessiones* um die Vermittlung dieses Werkes verdient gemacht, so bietet ihr Kommentar zu *Confessiones* I–IV (Cambridge 1995) für Studierende ein wichtiges Hilfsmittel. Eine Einführung zu den *Confessiones* hat sie bereits 1993 in der Reihe *Landmarks in Classical Literature* (Cambridge University Press) veröffentlicht. Mit dem Buch *Augustine: The Confessions*, das in der Reihe *Greece and Rome Live* (Bristol Phoenix Press) erschienen ist, legt Clark jetzt eine überarbeitete Ausgabe vor. Sie will ihr Buch als eine Einladung (IX) zur Beschäftigung mit Augustinus verstanden wissen und richtet sich so an die von der Reihe intendierte Leserschaft, "a modern general readership" und "students approaching a classical subject for the first time", wie es auf dem Cover des Buches heisst. Dass die Zielgruppe vor allem englischsprachige Leser sind, zeigt sich u.a. an dem «Guide to Further Reading» (97–101), der – abgesehen von einem Verweis auf die *Revue des Etudes Augustiniennes* – auch wegen seiner Kürze auf englische Literatur beschränkt ist; Clark bedauert

das mit den Worten (97): "Augustinian scholarship is multi-lingual but present-day teachers may not be".

Es ist das vordringliche Anliegen der Autorin, die *Confessiones* im Kontext der Spätantike zu situieren. Entsprechend ist das Buch in zwei Teile gegliedert. Im ersten Teil «Augustine's World» (1–33) wird Augustinus' Lebensweg weitgehend in Anlehnung an die *Confessiones* nacherzählt, was sich bereits in der Gliederung nach den Stationen «Africa» – «Thagaste» – «Carthage» – «Africa to Italy» – «Milan» – «return to Africa» andeutet. Augustinus' Werdegang scheint bisweilen aber nur der Aufhänger für Exkurse zu sein, in welchen die Autorin einen Einblick in die politischen und kulturellen Verhältnisse im Römischen Reich der Spätantike gibt und zentrale Persönlichkeiten vorstellt. Die *Confessiones* sind dann der Gegenstand des zweiten Teils «Describing a life» (35–96). Clark spricht hier grundlegende Fragen zum Charakter der *Confessiones*, der mit dem Werk verfolgten Absicht und der besonderen Problematik der autobiographischen Darstellung an. Auch die stilistische Gestaltung und die literarischen und philosophischen Einflüsse werden behandelt (nur in diesen Kapiteln wird neben der englischen Übersetzung der lateinische Text angeführt). Schliesslich werden als Beispiele für die Augustinus-Rezeption Petrarca, Teresa von Avila und Rousseau genannt, sogar zu Proust wird über die Faszination an den Themen Erinnerung und Zeit eine Brücke geschlagen. Eine Orientierungshilfe bietet der Index am Ende des Buches (102–104).

Insgesamt hat die Autorin eine gut lesbare, informative und zum Nachdenken anregende Einführung vorgelegt. Diese muss angesichts der Fülle der angeschnittenen Themen – der Zielsetzung der Reihe entsprechend – oberflächlich bleiben und ermöglicht so nur bedingt einen Einstieg in die wissenschaftliche Auseinandersetzung mit den *Confessiones*, zu der etwa ein Proseminar hinführen sollte.

Petra Schierl

Andrea Pellizzari: Servio. Storia, cultura e istituzioni nell'opera di un grammatico tardoantico. Firenze: Leo S. Olschki, 2003. XIV. 347 S.

Servio. Commento al libro VII dell' Eneide di Virgilio. Con le aggiunte del cosiddetto Servio Danielino. Introduzione, bibliografia, edizione critica a cura di Giuseppe Ramires. Bologna: Pàtron Editore, 2003. CIX, 143 S.

Servius' Commentary on Book Four of Virgil's Aeneid. An Annotated Translation by Christopher M. McDonough, Richard E. Prior and Mark Stansbury. Wauconda, IL: Bolchazy-Carducci Publishers, 2004. XXIII. 156 S.

Wegweisende Beiträge zur Servius-Forschung stammten in den letzten Jahren zu einem wichtigen Teil aus italienischer Feder. Die beiden ersten hier anzuseigenden Bücher, das eine eine Art Momentaufnahme der spätantiken Welt anhand der Servius-Kommentare, das andere eine Neu-edition des Servius-Kommentars zum siebten *Aeneis*-Buch, stehen in dieser Tradition. Mit dem Buch von Pellizzari (P.) liegt erstmals eine ausführliche Studie zur Zeit des Servius vor, die sich hierfür v.a. an Servius selbst orientiert. P. nutzt souverän die zahllosen Servius-Noten zu Aspekten der Geschichte, der Philosophie und der Religion, um ein klareres Bild des Endes des 4. und frühen 5. Jh. n.Chr. zu erarbeiten. P. geht es nicht so sehr um die Servius-Figur selbst (insofern ist der Titel des Buches etwas irreführend) als um die Zeit, in der Servius als Grammatiker und Lehrer agiert. Das Buch besteht aus fünf Kapiteln: Die beiden ersten, kürzeren Kapitel setzen Servius in den historischen Kontext seiner Zeit und zeichnen, soweit möglich, die Konturen seiner Biographie nach. Kapitel drei geht detailliert Servius' Noten zur römischen Geschichte, von der Königszeit bis zur Spätantike, nach. Das ausführliche vierte Kapitel kommentiert systematisch Servius' Bemerkungen zu den verschiedenen philosophischen Schulen: Seine Neigung zum Neuplatonismus, seine Sympathie für vereinzelte stoische Gedanken und seine z.T. heftige Kritik am Epikureismus werden hier aufgearbeitet. P.s äusserst wertvolle Arbeit schliesst mit einem Kapitel über die «Bibliothek» von Servius. Dieser verweist in seinen Kommentaren auf über hundert lateinische und griechische Schriftsteller. Auf wiederum sehr systematische Art und Weise diskutiert P. Servius' Nutzung dieser Autoren – von Ennius bis Palladius. Vorzuwerfen ist dem Autor dieses im Übrigen auch sehr flüssig und angenehm unpolemisch geschriebenen Buches einzig das Fehlen eines zusammenfassenden Schlusskapitels, das die inhaltlich recht verschiedenen Kapitel hätte näher zusammenbringen können.

Mit der Neuedition des Servius-Kommentars zum 7. *Aeneis*-Buch legt Giuseppe Ramires (R.) nach 1996 (zum 9. Buch) eine weitere überzeugende Teilausgabe des Servius-Kommentars vor. R. setzt so auf eigenem Geleise die ins Stocken geratene Harvard-Edition fort, wobei er nicht zuletzt bei der Edierung des Servius Auctus zu den Harvard-Bänden auf Distanz geht. Auch in dieser Edition fügt R. Servius Auctus fettgedruckt in den Servius-Text ein und druckt ihn nicht separat. Das wirkt aufgrund der geringen Zahl von Noten des Servius Auctus im 7. *Aeneis*-Buch weniger störend als im Falle des 9. Buches. Hintergrund von R.s Entscheid ist seine Überzeugung, dass Servius Auctus nicht auf einen separaten Kommentar (Donat) zurückgeht, sondern auf dasselbe Material, aus dem sich der Servius-Kommentar speist. R. stellt in seiner profunden Einleitung zur Textüberlieferung ausführlicher als im letzten Band die komplexe Geschichte der Servius-Codices vor (allerdings heisst die Berner Burgerbibliothek auch diesmal wieder Bürgerbibliothek). Der Servius-Leser wird weiterhin verschiedene Ausgaben zur Hand haben müssen: die altehrwürdige Ausgabe von Thilo-Hagen, die Harvard-Edition für die ersten fünf Bücher der *Aeneis* und schliesslich – und dankenswerterweise – die Neueditionen von Giuseppe Ramires.

Die von McDonough, Prior und Stansbury wohl in erster Linie für Undergraduates erarbeitete Übersetzung von Servius' Kommentar zum 4. *Aeneis*-Buch wird auf manch dankbaren Leser stossen. Servius' Sprache ist zwar meist simpel, die dem Genre des Kommentars eigene Knappheit erschwert jedoch nicht selten das Verständnis. Die Autoren haben eine solide Übersetzung vorgelegt (die Edition des Servius-Texts entspricht unter Berücksichtigung einiger Änderungsvorschläge von Charles Murgia der Harvard-Edition). Unklarheiten werden in Endnoten, sozusagen als Schulkommentar zu einem Schulkommentar, diskutiert. Dabei ist wie im Falle von Servius auch hier interessant zu beobachten, wo die Autoren für ihre Studierenden Schwierigkeiten erahnen. René Bloch

Les lois religieuses des empereurs romains de Constantin à Théodose II (312–438). Volume I. Code

Théodosien. Livre XVI. Texte latin *Theodor Mommsen*. Traduction *Jean Rougé*. Introduction et notes *R. Delmaire* avec la collaboration de *F. Richard* et d'une équipe du GDR 2135. Sources Chrétiennes 497. Les Éditions du Cerf, Paris 2005. 536 S.

Depuis la Loi des XII Tables, abstraction faite de l'Edit perpétuel rédigé à l'initiative d'Hadrien, les Romains ont dû pratiquement attendre 438 avec l'empereur Théodose II, petit-fils de Théodore le Grand, pour disposer d'un recueil officiel du droit qui les régissait. Le livre XVI qui clôt le Code Théodosien est entièrement consacré à la religion. Les lois sur la religion sont en réalité des constitutions émises sous des formes variées. A l'instar des autres parties du Code Théodosien, adresses et souscriptions des lois religieuses sont entachées d'erreurs que cette édition signale et rectifie. La foi officielle (16,1,2), transmise par l'apôtre Pierre, repose moins sur une définition dogmatique que sur des garants qui en sont les dépositaires: Damase, évêque de Rome et Pierre, évêque d'Alexandrie. Les Eglises et les clercs se taillent des priviléges croissants confirmés par une cinquantaine de constitutions. Deux phases de la politique impériale en matière religieuse aux IV^e et V^e s. se reflètent dans le Code Théodosien: (1) De 312 à 379, la législation religieuse, sous influence constantinienne, tend à donner aux chrétiens des droits identiques à ceux des païens et même des faveurs qui échappent aux autres, sans que l'empereur ne se coupe pour autant des autres religions. Les restrictions imposées au paganisme visent les sacrifices domestiques et privés tout comme les pratiques de consultation hors des cérémonies publiques officielles. (2) L'avènement de Théodose en 379 marque un tournant. L'empereur, qui renonce au titre de grand pontife, rejette le paganisme officiel et, s'estimant investi d'une mission divine, impose à tous ses sujets le christianisme défini par la foi de Nicée. Les lois contre les hérétiques, peu nombreuses avant 380, se multiplient. Le texte latin retenu dans ce volume est celui de l'édition procurée en 1904 par Th. Mommsen – P. Meyer – P. Krüger, à l'exception de quatorze passages qui accordent la préférence à la leçon des manuscrits. Des notes, complétées par un glossaire, expliquent les propriétés et les difficultés du langage administratif et juridique. Tout lecteur fera son miel de cet ouvrage d'une indiscutable qualité et d'une inestimable utilité.

Philippe Brugisser

Sander M. Goldberg: Constructing Literature in the Roman Republic. Poetry and Its Reception. Cambridge University Press, Cambridge 2006. XII, 249 p.

Les approches traditionnelles de la littérature latine se focalisent sur une présentation chronologique des auteurs et de leur production. Goldberg change d'angle d'attaque pour tracer une histoire peu conventionnelle de la littérature archaïque centrée sur ses lecteurs antiques: ce sont les Romains de la fin de la République qui les premiers ont construit leur histoire littéraire et défini ce qui constituait les débuts de leur «littérature» – un filtre qui oriente notre perception de l'héritage culturel primitif de Rome, voire sa transmission. Le sujet de l'ouvrage est clairement défini: il s'agit de cerner l'attitude et les motivations des lecteurs du 1^{er} s. av. J.-C. envers la littérature archaïque, selon l'idée que la création de textes ne suffit pas à elle seule à créer une littérature. Dans cette histoire culturelle de la réception, la «littérature» est définie comme une activité rétrospective, comme une construction culturelle, idéologique, morale, politique et sociale.

Sur une assise méthodologique solide, l'ouvrage se construit par l'analyse des textes qui, dans la perspective choisie, reçoivent un éclairage nouveau. En six chapitres, l'auteur retrace les étapes du développement d'une sensibilité littéraire, marquée en premier lieu par l'intérêt porté à l'épopée (ch. 1) – au point par exemple d'occulter la *fabula praetexta* qui, par manque de statut littéraire reconnu, a été conservée essentiellement par les grammairiens. Le même type de distorsion est mis en lumière pour l'histoire du théâtre (ch. 2–4): l'élite de la fin de la République récupère *a posteriori* des textes initialement conçus dans le cadre d'une performance pour leur donner un statut littéraire, au moment où l'intérêt des Romains les oriente vers l'étude et l'établissement d'un canon de textes. Face aux limites du genre comique à exprimer une critique sociale et un ton personnel émerge alors la création (à la fois rétrospective et contemporaine) du genre de la satire (ch. 5). Enfin, ce processus de «canonisation» de l'héritage littéraire est mis en perspective par rapport au développement des bibliothèques sous Auguste (ch. 6), qui marquent l'entrée des textes dans les collections publiques et consacrent ainsi les «gagnants» de l'histoire littéraire par l'institutionnalisation de l'idée de «littérature» dont nous sommes encore tributaires.

Laure Chappuis Sandoz

Francesco Petrarca: *Invectives*. Edited and translated by David Marsh. The I Tatti Renaissance Library 11. Harvard University Press, Cambridge, Mass./London 2004. 539 S.

Der Band macht dem Konzept der Reihe entsprechend vier Schriften Petrarcas in einer zweisprachigen Edition einem breiten, nicht notwendig lateinkundigen Publikum zugänglich. Einleitung und erläuternde Anmerkungen beschränken sich auf das zum Verständnis Notwendige und den Nachweis von Quellen und Vorlagen; hier wäre allenfalls zu monieren, dass Stellen aus mittelalterlichen und Vätertexten grundsätzlich nach Migne zitiert sind, auch wo heute kritische Ausgaben vorliegen (etwa Hugos von St. Victor *Didascalicon* und Augustins *De trinitate*). Die Übersetzung legt grossen Wert auf Lesbarkeit und trifft den spöttischen bis bissigen Ton von Petrarcas Sprache sehr gut; vor allem im letzten Werk geht das freilich manchmal auf Kosten der Genauigkeit, so bezieht sich in *preterea legum corpus, non Avinionensis, sed Romane iustitie templum dicit* (426) *Avinionensis* auf *iustitie*, nicht auf *legum corpus*; *Timeus platonicus* ist mit Sicherheit nicht “the Platonist Timaeus” (97). Solche Kleinigkeiten schmälern aber nicht den Wert dieser Ausgabe, denn Petrarcas Invektiven sind bei allem Vergnügen, das sie auch dem oberflächlichen Leser verschaffen, mehr als blosse rhetorische Kabinettstückchen. Petrarca hat viel Persönliches und Bekenntnishaftes in ihnen untergebracht. Das gilt schon für die kleineren Werke: Die *Invectiva contra quendam magni status hominem sed nullius scientie aut virtutis* (180–221) entwirft ein im Grunde apolitisches Bild des Humanisten, der sich ohne Rücksicht auf weltliches Fortkommen allein seiner sittlichen Vervollkommnung widmet; die *Invectiva contra eum qui maledixit Italie* (364–474) hat dagegen einen unmittelbaren politischen Ansatz – den nicht verwirklichten Plan Urbans V., den Papstsitz wieder nach Rom zu verlegen. Hier tritt Petrarca vor allem als italienischer Patriot in Erscheinung, der nicht mit antifranzösischen Klischees spart, von denen sich einige bis in unsere Zeit erhalten haben, man lese nur die Sticheleien über die geradezu sakrale Verehrung der Franzosen für ihre Weine. Mit Klischees, diesmal aus dem beliebten Arsenal der Ärzteschelte, arbeiten auch die umfangreichen *Invective contra medicum* (2–179), doch wird in ihnen noch viel mehr vom Selbstbild des Humanisten deutlich: ein Bekenntnis zur *vita solitaria*, die

nicht auf materiellen oder Lustgewinn ausgerichtet ist, sondern allein auf die ewigen Werte. Das zentrale Werk dieser Ausgabe schliesslich ist das berühmte *De sui ipsius et multorum ignorantia* (222–363) mit der Absage an den Aristotelismus und das Streben nach Wissen um seiner selbst willen zugunsten eines christlichen Humanismus, der Erkenntnis nur soweit gelten lässt, als sie den Menschen Gott näherführt. Für dieses letzte Werk wurde vom Herausgeber der Serie, James Hankins, aus den beiden Autographen ein neuer Text erstellt, der sich gegenüber früheren Editionen vor allem dadurch auszeichnet, dass Petrarcas eigenhändige Überarbeitungen im Druckbild kenntlich gemacht sind, und so einen schönen Einblick in seine Arbeitsweise bietet. Wer diese Texte heute liest – sei es im lateinischen Original (das bemerkenswert wenige Druckfehler aufweist – 64, 24 *indices* statt *iudices*; 174, 27 *quo* statt *que*; 224, 11 *notissimus* stat *-is*; 406, 4 *se* statt *sed*; 438, 24 *cum* statt *eum*), sei es in der englischen Übersetzung –, wird wohl nicht umhinkönnen, sich Gedanken darüber zu machen, wie weit wir uns in unseren Anschauungen von diesem frühen Humanismus entfernt haben.

Veronika Lukas

Wolfram Ax (Hg.): Lateinische Lehrer Europas. Fünfzehn Portraits von Varro bis Erasmus von Rotterdam. Böhlau, Köln/Weimar/Wien 2005. XVI, 431 S.

17 namhafte Fachleute porträtieren 15 «Lateinische Lehrer Europas» von Varro (W. Ax) über Vitruv (N. von Hesberg), Plinius d. Älteren (K. Sallmann), Quintilian (T. Schirren), Aelius Donatus (L. Holtz), Martianus Capella (S. Grebe), Boethius (A. Bühler, C. Kann, D. Gutknecht), Cassiodor (G. Jenal), Priscian (M. Baratin), Isidor v. Sevilla (U. Kindermann), Alexander de Villa Dei (F. Glei), Albertus Magnus (M.-A. Aris), Johannes de Garlandia (S. Daub) und Lorenzo Valla (F. Bezner) bis zu Erasmus v. Rotterdam (P. Schenk). Die trivialen Fächer sind also stärker repräsentiert als die quadrivalienten, der Gesamtcharakter der Sieben Freien Künste findet in den Beiträgen zu Varro, zu den Enzyklopädisten M. Capella, Cassiodor und Isidor sowie zu A. Magnus seinen Niederschlag; die Naturwissenschaften repräsentieren Plinius und Vitruv, Köpfe wie Erasmus und Valla entziehen sich ohnedies jeglicher sachsystematischen Einordnung. Die nach «Leben, Werk und Wirkung» einheitlich gebauten Portraits sind allesamt gefällig geschrieben, so gefällig, dass einen bei manchem Lehrer die Lust befällt, im Original weiter zu lesen, was aber an dem beklagenswerten Bestand an leicht zugänglichen kritischen Editionen scheitert: bei so anregend präsentierten Autoren wie Alexander de Villa Dei und Johannes de Garlandia etwa wird dies mancher Leser schmerzlich verspüren. Der Herausgeber W. Ax hat in seiner Einleitung (IX–XVI) alle sich bei einer Auswahl natürlich ergebenden Einwände vorweggenommen, nachvollziehbar die Kriterien für die Aufnahme jener Lehrer erläutert, deren Schriften eine europaweite Wirkung entfaltet haben und in irgendeiner Weise «europäische Wegweiserfunktion» (X) ausüb(t)en. Obgleich man den Eindruck hat, dass mitunter entweder ein Autor «seinen Lehrer» ein wenig apologetisch überhöht oder im Gegenteil dessen Bedeutung nicht überschätzt wissen möchte und nicht recht versteht, warum dieser es in die erlesene Auswahl des Bandes geschafft hat (namentlich bei Isidor hatte der Rez. diesen Eindruck) – das in den Präliminarien ausgesprochene Vorhaben, die ununterbrochene Kontinuität einer lateinischen Lehrtradition von der Antike bis in die Renaissance und darüber hinaus nachzuzeichnen, setzen die Beiträge auf gekonnte und eindrucksvolle Weise um.

Gernot Krapinger

Reinhard Brandt: Arkadien in Kunst, Philosophie und Dichtung. Quellen zur Kunst 25. Rombach, Freiburg i. Br./Berlin 2005. 167 S., 11 Abb.

Im Mittelpunkt dieser Studie stehen die Gemälde von Il Guercino (1591–1666) und (zwei) von Poussin (1594–1665), die die bekannte Inschrift des «et in Arcadia ego» ins kulturelle Gedächtnis eingeschrieben haben. Brandt (B.) zieht eine direkte Verbindungsline von den Hirten auf Poussins Bildern, die auf zerfallenen Denkmälern unverstandene Schriftzeichen mit den Fingern nachfahren, zu den Ruinenlandschaften eines Hubert Robert im 18. Jh., wo Menschen künftiger Jahrhunderte staunend vor den Trümmern zeitgenössischer Grösse wie des Louvre stehen: Hier hat die Kunst sich deutlich selbst zum Thema gemacht; Arkadien, wenn man so will, ist zur Kunst-Welt geworden. Problematisch freilich wird B.s Ansatz, wenn er unter Rückgriff auf das Epitaph des Daphnis in Vergils fünfter Ekloge diese Deutung von Anfang an der Konzeption des Arkadienmythos zugrunde gelegt

sehen will. So hält er die traditionelle Interpretation des «et in Arcadia ego» – der Tod spricht: «auch in Arkadien bin ich» – schlichtweg für falsch; *et* könne nur zu *ego* gehören, Sprecher sei der Tote, dessen Text sich direkt vom vergilischen Daphnisepitaph herleiten lasse: «Daphnis ego in silvis» (ecl. 5,43). Dagegen ist einzuwenden, dass es keineswegs nur der «Sextanergrammatik» (51) entspricht, *et* in traditioneller Weise zu *in Arcadia* zu ziehen, sondern nichts anderem als dem natürlichen Sprachduktus. Natürlich bezieht sich das *ego* in Grabinschriften in der Regel auf denjenigen, der im Grab liegt; aber das hat nur so lang Sinn, wie das Epitaph über die Identität des Verewigten Auskunft gibt. In einer derart anonymisierten Form wie auf den Gemälden ist die Deutung als Rede des Toten zwar vielleicht nicht ganz auszuschliessen, aber keinesfalls der traditionellen Lesart vorzuziehen. B. will weiterhin in den vergilischen *silvae* des Daphnis eine Metapher für die Hirtendichtung selbst sehen (33). Verleitet wird er dazu von ecl. 4,3 – wo *silvae* tatsächlich im Gegensatz zu *myricae* ein etwas gehobenes Dichtungsgenre symbolisiert, aber deswegen noch lange nicht berechtigt, von nun an die metaphorische Verbindung als gegeben anzusehen – und natürlich von Statius' Buchtitel und zahlreichen davon abgeleiteten späteren Silven, deren Titel sich freilich, wie Wolfgang Adam (*Poetische und kritische Wälder. Untersuchungen zu Geschichte und Formen des Schreibens 'bei Gelegenheit'*, Heidelberg 1988, 58f.) gezeigt hat, aus der Rhetorik herleitet und eine Sammlung unterschiedlichsten Materials – *hyle*, Bauholz – bedeutet. Kann auf einer solchen Basis tatsächlich eine neue Deutung der Arkadienbilder errichtet werden, die zudem die bisher üblichen allesamt ins Reich des Irrtums verweist? Ärgerlich ist schliesslich die schlampige Herstellung des Buches: Etwa ab der Mitte stehen die Fussnoten teils um mehrere Seiten von ihrem Bezugstext entfernt, Anm. 223–238 fehlen vollständig; dass Ovid im Literaturverzeichnis zweimal das schöne Cognomen *Nardo* verliehen bekommt, sei nur am Rande vermerkt.

Veronika Lukas

Corinne Bonnet: Le «grand atelier de la science». Franz Cumont et l'Altertumswissenschaft. Héritages et émancipations. Des études universitaires à la fin de la première guerre mondiale (1888–1923). 2 vol. Etudes de Philologie, d'Archéologie et d' Histoire Anciennes XLI. Institut Historique Belge de Rome, Brüssel/Rom 2005. I: 419 S.; II: 295 S.

Sulle grandi personalità del nostro tempo non si potrà scrivere un libro come quello di Corinne Bonnet (B.). La posta elettronica, sostituitasi alle lettere manoscritte, non lascerà una traccia durevole degli scambi d'idee tra intellettuali. Leggendo questo libro ci si rende conto della gravità di questa perdita.

Attraverso lo studio dell'epistolario attivo e passivo di Franz Cumont, B. ha potuto ricostruire uno spaccato della vita intellettuale dell'Altertumswissenschaft durante la sua «età dell'oro»: per esempio quella di Wilamowitz, Husener, Bücheler, Diels, Mommsen. Il giovane Cumont, lasciata l'università belga, completa la propria formazione di ricercatore a Bonn, a Berlino e a Vienna, dove incontra i grandi maestri con cui resterà in contatto per tutta la vita. Con metodo e scrupolo, tali che sarebbero apprezzati anche da quei rigorosi filologi sopra citati, B. sa alternare informazioni storiche sulle università tedesche precedenti alla prima guerra mondiale e racconti di prima mano che illustrano le atmosfere particolari di quest'ambiente, come quella della villa di Mommsen dove il professore riunisce un gruppuccio di studenti fedeli e insegna loro come si fa l'esegesi filologica e critica delle fonti.

«La Germania: una tappa obbligata per l'apprendimento dell'Altertumswissenschaft!». Chi non l'ha sentito predicare dai propri professori? Chi non ha sognato di essere uno di quegli allievi di Mommsen? Unica consolazione che ci resta è quella di gustare quest'ambiente attraverso l'opera di B., ma anche di constatare che allora (come oggi) l'università non era solo la libera patria della cultura, ma anche un luogo dove la politica faceva da re (si vedano le difficoltà che ha incontrato lo stesso Cumont nelle università belga).

E infine, cosa poco rilevante, ma che forse può fare piacere ai distratti: la fedeltà con cui B. ha trascritto le lettere rivela che anche i Grandi fanno errori d'ortografia (*sic!*). Francesca Prescendi

Ingrid Hohenwallner: Antikerezeption in den Gedichten Bertolt Brechts. Arianna 5. Bibliopolis, Möhnesee 2004. 308 S.

Ingrid Hohenwallner (H.) widmet sich in ihrer Untersuchung dem Antikebild in Bertolt Brechts lyrischem Werk. In chronologischer Reihenfolge wertet sie die insgesamt 160 Texte aus, in denen sich Brecht in stilistisch-formaler oder inhaltlicher Hinsicht mit der griechisch-römischen Antike auseinandersetzt. In Detailstudien erhellt H. die einzelnen (oftmals nur aus einem Wort bestehenden) Anspielungen und stellt ihre Beobachtungen zu grösseren Einheiten (Jugendzeit – Exil – Leben in Berlin) zusammen. Obwohl H. in jedem Lebensabschnitt unterschiedliche Präferenzen und Beweggründe für Brechts Beschäftigung mit dem literarischen Erbe des Altertums erkennt, unterstreicht sie die konstante Wirkung, die bestimmte Autoren wie Lukrez, Vergil und vor allem Horaz auf Brecht ausüben. Dass Brechts Auseinandersetzung mit der Antike eine lebenslange, aber durchaus keine kritiklose war, zeigt die Autorin, indem sie einen Bogen vom skandalträchtigen Schulaufsatz des 18-Jährigen über Horaz' *dulce et decorum est pro patria mori* bis hin zur kritischen Abgrenzung des alten Brecht gegen die «Zufriedenheit des Horaz» in den Buckower Elegien schlägt.

Judith Hindermann

Werner Schubert: Die Antike in der neueren Musik. Dialog der Epochen, Künste, Sprachen und Gattungen. Quellen und Studien zur Musikgeschichte von der Antike bis in die Gegenwart 42. Peter Lang, Frankfurt am Main et al. 2005. 507 S.

Mit diesen 14 Studien aus 20 Jahren Forschungstätigkeit bietet Werner Schubert ein gewaltiges Spektrum an *Epochen, Künsten, Sprachen und Gattungen* zum Thema *Antike in der neueren Musik*, wobei die Musik der Neuzeit mit eingeschlossen ist. Zunächst kommt ausführlich die Rolle des antiken Dramas von den Anfängen der Oper bis hin zum Musikschaften des 19. und 20. Jh. zur Sprache, sodann die Funktionen und Möglichkeiten der lateinischen Sprache in der Musik des 20. Jh., sei es als neugeschaffener Text zu Strawinskys *Oedipus Rex* oder als «Chiffre für Geborgenheit, Überzeitlichkeit und Glaube» in Pendereckis *Oratorium Dies irae*. Eine weitere Gruppe von Aufsätzen befasst sich mit direkter oder freier in der Musik umgesetzten antiken Stoffen, so ein interpretierender Überblick über die Rezeption der Orpheus-Sage von Monteverdi über Gluck und Offenbach zu Strawinsky. Ausführungen über die Verwendung antiker Tonarten in Kompositionen des 20. Jh. finden sich ebenso wie Formanalysen (Haydns *Jahreszeiten*) und aufführungspraktische Überlegungen bezüglich der Aussprache des Lateinischen.

Dank des enormen Wissens des Klassischen Philologen Schubert in Musikgeschichte, -theorie und -repertoire bietet sich der Band sowohl als interdisziplinäres Studienbuch für Spezialisten, als Lehrbuch für musikinteressierte Altsprachler (und umgekehrt) sowie als Nachschlagewerk an: Erwähnt seien hier illustrierend die ausführliche Liste von Opern des 20. Jh., die sich auf antike Vorlagen berufen (56–59), der beinahe unübertrefflich konzise Abriss der Geschichte der Modernen Musik (403f.), die Darstellung von Augustins Musiktheorie (362–367), der Überblick über das Welt- und Menschenbild der Spätantike (326–334) und nicht zuletzt das umfangreiche Literaturverzeichnis (453–484).

Mathias Geiser

Elena Fabbro (ed.): Il mito greco nell'opera di Pasolini. Atti del Convegno “Il mito greco nell'opera di Pasolini” (Udine-Casarsa della Delizia, 24-26 ottobre 2002), Forum Editrice Universitaria Udinese, Udine 2004, pp. 207.

A trent'anni dalla morte (novembre 1975) gli studi sulla figura di Pier Paolo Pasolini conoscono una nuova stagione grazie soprattutto alla pubblicazione oramai conclusa dell'opera completa (romanzi, drammi, poesie, saggi, scritti giornalistici, sceneggiature) curata da Walter Siti nella prestigiosa collana dei Meridiani Mondadori. Un aspetto che finora era rimasto abbastanza trascurato e sul quale si è preso ad indagare con risultati interessanti è quello del rapporto tra Pasolini e la cultura greca. Il mito classico in particolare costituisce un vero e proprio «Leitmotiv» della sua produzione, con un instancabile tentativo di rivisitarne i moduli narrativi tradizionali per adeguarli al proprio linguaggio espressivo e al proprio universo ideologico, sovente facendone una chiave d'interpretazione per la realtà contemporanea. Se la si analizza con attenzione, quest'operazione artistica, che in passato i

filologi classici hanno bollato come superficiale o addirittura fuorviante, rivela un retroterra di letture considerevole ed anche una capacità di sondare i valori simbolici del mito niente affatto banale. La novità è che anche gli antichisti di professione, almeno a partire dal libro di Massimo Fusillo (*La Grecia secondo Pasolini. Mito e cinema*, La Nuova Italia, Firenze 1996), hanno preso ad interessarsene. Gli atti del convegno di Udine su *Pasolini e il mito greco*, curati da Elena Fabbro, sono lo specchio di questo nuovo approccio. Il volume, che raccoglie interventi di taglio metodologico diverso, firmati da alcuni tra i più noti studiosi dell'opera pasoliniana ed anche da filologi classici (Guido Paduano, Enrico Medda), è articolato in quattro sezioni. La prima si sofferma in generale sul concetto di tragico («Idea del tragico: ideologia e poetica», 13–39). La seconda è dedicata al teatro pasoliniano, con attenzione in particolare al dramma *Pilade* (43–76). Nella terza (79–162) sono presi in esame i tre film mitologici (*Edipo Re, Medea e Appunti per un'Orestiade africana*) analizzati nel rapporto con i modelli della tragedia attica. Chiude il volume la sezione su «Poesie e romanzi» (165–200). Forse avrebbe meritato un approfondimento maggiore la questione di Pasolini traduttore dal greco.

Gherardo Ugolini

Laurent Bricault: Recueil des Inscriptions concernant les Cultes Isiaques (RICIS). Préface de Jean Leclant. Vol. 1 et 2: Corpus. Vol. 3: Planches. Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres XXXI. De Boccard, Paris 2005. XXX, 842; 143 p., 135 planches.

On ne peut que saluer la parution du *Recueil des inscriptions concernant les cultes isiaques (RICIS)*, ouvrage monumental dû non à un collectif de spécialistes mais à un seul auteur. Reprenant, en la mettant à jour, la *Sylloge Inscriptionum Religionis Isiacae et Sarapiacae (SIRIS)* de Ladislav Vidman parue en 1969, Laurent Bricault a collecté les documents parus depuis cette date tout en élargissant les critères de sélection de son prédécesseur. C'est ainsi que sont rassemblés tous les documents épigraphiques concernant la diffusion des cultes isiaques (hors d'Egypte) dans le monde gréco-romain, à l'exception des inscriptions à caractère magique et de celles dont le seul lien avec la sphère isiaque est onomastique. Le *RICIS* compte 1771 documents (contre 851 pour la *SIRIS*), tous classés géographiquement et ordonnés selon un système référentiel faisant transparaître l'origine géographique du document; il intègre également des *dubia*, signalés par un astérisque, ainsi que des textes non grecs et latins. Des tables de concordance et de nombreux index très détaillés et parfois originaux (comme l'index par formules employées) permettent une orientation rapide ainsi qu'une utilisation aisée du recueil. Le volume de planches comprend en outre la représentation de 491 documents. En traduisant chaque inscription en français, l'auteur ôte une barrière qui aurait pu retenir une partie des historiens de l'antiquité, faisant ainsi de ces volumes un ouvrage de référence donnant accès à tout un chacun aux textes originaux, bases de recherches futures.

Le *RICIS* s'inscrit dans un ensemble de publications récentes consacrées aux «cultes isiaques». Basé sur le même système référentiel que l' *Atlas de la diffusion des cultes isiaques* (paru dans la même collection, tome 23), le recueil épigraphique a été conçu pour faciliter le dialogue entre inscriptions et vestiges archéologiques, que viendra bientôt encore enrichir la *Sylloge Nummorum Religionis Isiacae et Sarapiacae (SNRIS)*, corpus numismatique dont la publication ne saurait tarder. À signaler encore la prochaine parution (dès fin 2007) d'une nouvelle collection, à parution quadriennale, la *Bibliotheca Isiaca*. À quand un recueil des inscriptions et des papyrus (grecs, latins et démotiques) consacré au pendant égyptien de ces cultes? L'édifice documentaire concernant les cultes isiaques se construit donc à grands pas et nous ne pouvons que nous réjouir de la mise à disposition des chercheurs d'ouvrages de référence ouvrant bien larges les portes à de futures recherches et encourageant magnifiquement l'interdisciplinarité, qui s'impose de plus en plus – et fort heureusement – comme une voie féconde pour renouveler notre approche des religions antiques et notre vision de l'antiquité en général.

Anne-Françoise Jaccottet

Matthias A. Fritz: Die trikasuellen Lokalpartikeln bei Homer. Syntax und Semantik. Historische Sprachforschung, Ergänzungsheft 44. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 2005. 372 S.
Die Monographie ist die überarbeitete Fassung der 1997/98 an der Freien Universität Berlin angenommenen Dissertation des von Bamberg über Würzburg (H. Hettrich) nach Berlin (zu M. Meier-

Brügger) gekommenen Indogermanisten. Nach einem allgemeinen Teil, in dem eine Einleitung, die betroffenen Wortarten, die Forschungsgeschichte, die Methode, die lokalen Kasusbedeutungen bei Homer sowie das semantische Verhältnis von Lokalpartikeln (LP), Kasus und Bezugsnomen (BN) besprochen werden, sind im besonderen Teil die LP ἄμφι, ἐπι, μέτα, πάρα, πέρι, πρός und ὅποι jeweils mit Blick auf ihre Kombination mit BN und Verbum, in ihrem Gebrauch mit Dativ, Akkusativ, Genitiv, dem -ὅποι-Kasus, dem Verbum ohne BN sowie im Verbalkompositum besprochen. Eine kurze Zusammenfassung und die üblichen Appendices beschliessen das Werk. – Formal können die drei Wortarten, die eine LP repräsentieren kann, nämlich Adverb, Adposition (d.h. Prä- und Post-) und Präverb im Verbalkompositum (sowie Übergangsstufen), nicht unterschieden werden – auch nicht zuverlässig über die Akzentuierung, die bekanntlich aus weit nachhomerischer Zeit stammt, als die LP bereits ganz anders verwendet wurden. Es müssen syntaktische und semantische Kriterien beigezogen werden: Zuerst werden Präverbien anhand der speziellen Gesamtbedeutung des Kompositums eruiert. Zwischen Adverb und Adposition kann sodann unterschieden werden, indem festgestellt wird, ob das BN von der LP syntaktisch regiert wird (hierfür wird eine sorgfältige, auf semantische und syntaktische Kriterien bauende Unterscheidung von Rektion und Modifikation gegeben). Dazu sind zunächst möglichst genau die Eigenbedeutungen der LP und des Kasus des BN herauszuarbeiten (durch Substitution anderer LP oder Kasus). Im besonderen Teil werden in jedem Kapitel verschiedene Gruppen unterschieden und von diesen zuerst eine Beschreibung (mit ein paar typischen Beispielen) gegeben und dann die übrigen Belege aufgeführt (immer mit Text und Übersetzung). Ein Beispiel: μέτα mit BN im Akk. (208ff.): Gruppe «Richtung» («hin zu» usw.: Verben des Führens, Gehens, Treibens, Ziehens, Gelangens usw.); Gruppe «Ausdehnung», Gruppe «Folgen» («nach»), Gruppe «Reihenfolge», Gruppe «Kollektiv» («in ... hinein»), Gruppe «Feindlichkeit» («gegen»), Gruppe «Holen» («nach», «um [...] zu holen»), Gruppe «Richtung ohne Bewegung». Auf einen Stellenindex ist verzichtet worden; mit kurzem Suchen (LP? Kasus? Typ des Verbums?) findet man jede Stelle ohne grosse Mühe. Das sehr sorgfältig ausgeführte und nützliche Werk beschränkt sich auf *Ilias* und *Odyssee*.

Rudolf Wachter

Colette Bodelot (Hg.): *Anaphore, cataphore et corrélation en latin*. Actes de la journée d'étude de Linguistique Latine Université Blaise Pascal – Clermont-Ferrand II 7 janvier 2003. Collection ERGA 6. Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand 2004. 190 p.

Das Kolloquium hat den Gedanken Jean Haudrys weitergedacht, wonach indoeuropäische komplexe Sätze weitgehend aus weniger hierarchischen, zwischen Hypotaxe und Parataxe angesiedelten Korrelationen entstanden seien. Die Herausgeberin C. Bodelot untersucht Korrelationen wie *id impero ut* anhand der Kommunikationssituation, um ihren Status zwischen Korrelation und Abhängigkeitsverhältnis zu klären. M. Fruyt nuanciert die bestehende These, wonach die zentripetale Variante *is ... qui* im Latein langsam die Herrschaft vor der zentripetalen *qui ... is* übernehme: Die Tendenz geht zu *is, qui*, aber nicht *is ... qui*. Dabei macht Fruyt Platz für eine Art Korrelation in der Abhängigkeit, um der Unsicherheit kataphorischer Pronomen gerecht zu werden, welche auch anaphorische Funktionen haben. E. Dupraz zeigt, dass im Sabellischen die Korrelation noch unabgeleitet herrscht ohne klare Unterscheidung zwischen Indefinit- und Relativpronomen. Die «Diptychen» sind somit flexibler als im Latein. M. Lavency kümmert sich um Situationen, in denen *sic, ita* kataphorisch auf einen Aci verweisen und dann zuweilen ein *hoc* oder *id* ersetzen (Deutschsprachige mögen hier bei der Übersetzung mancher Beispiele anders empfinden). A. Orlandini unterscheidet Korrelationen wie *tamquam si ..., sic* vom Typ *tamquam (si) ..., ...* Je deutlicher die Korrelation ausgedrückt wird, desto näher sind wir an einer neutralen Prädikation (im Sinne der Funktionalen Grammatik Diks), je weniger explizit sie ist, desto stärker wird die pragmatische Seite des Satzes. F. Beville reiht mit sehr genauen Analysen die Eigennamen zwischen exophorischen («deiktischen») und endophorischen (ana- und kataphorischen) Pronomen ein. Besser als die in den anderen Beiträgen zuweilen vorgenommene Trennung von Deixis und Korrelation zeigt der Gegensatz von exophorisch und endophorisch fliessende und in der Literaturwissenschaft anerkanntere Übergänge. M.-D. Joffre weist darauf hin, dass die am ehesten als korrelative Elemente verstandenen *tam, tantus, tot* dann anaphorisch werden, wenn sie ans gemeinsame Wissen von Sprecher und Sprechpartner appellieren.

ren. In einer treffenden Plinius-Interpretation entwickelt J. Dangel vielleicht am eindrücklichsten das rhetorisch-stilistische Potential der scheinbaren Funktion der Genauigkeit von *is ... qui*, die im Neuen Stil gerade zur manipulativen, zweideutigen Verwendung der Korrelation führt. D. Longrée vertritt mit der Abbildung von Korrelationsverhältnissen bei verschiedenen Autoren (Caesar, Sallust, Tacitus) die Statistik. Die zunächst etwas befremdenden Darstellungsschemata werden gut erklärt: vor allem die *Annalen* heben sich im Gebrauch anaphorischer Pronomen von den anderen Werken des Tacitus ab, zeigen aber auch die stilistische Kohärenz Caesars oder Sallusts. Die Lektüre ist für Nichtlinguisten nicht unmöglich, und sie zeigt einen Ausweg aus der eingefahrenen Vorstellung von Hypotaxe und Parataxe. Literaturwissenschaftler würden sich vielleicht weniger normative (Form = Abweichung von einem Normaldiskurs) als kontrastive Stilbegriffe oder zuweilen weniger rigorose Abgrenzungen zwischen Deixis und Korrelation (Anaphorik kann im mündlichen Vortrag deiktisch werden und Deixis in der Lektüre endophorisch) wünschen.

Martin Steinrück

W. V. Harris/Giovanni Ruffini (Hgg.): *Ancient Alexandria between Egypt and Greece*. Columbia Studies in the Classical Tradition 26. Brill, Leiden/Boston 2004. 296 S.

Der hier besprochene Sammelband umfasst 13 im Jahre 2002 an der Columbia University gehaltene Vorträge, die mit Alexandria von der Gründung der Stadt bis zur arabischen Eroberung thematisch verbunden sind. Dabei kommt der Zugang zu den in dieser Stadt nebeneinander existierenden Kulturen genauso zur Sprache wie die Vernetzung Alexandrias mit dem Hinterland und Mittelägypten. Daneben werden soziale, ökonomische und religiöse Aspekte einer kaum sonst in dieser Form anzutreffenden multikulturellen Gesellschaft der Antike intensiv beleuchtet. Obwohl der vorliegende Band Beiträge von recht unterschiedlicher Qualität und Tiefe aufweist, wird teilweise unter Bezugnahme auf die neuere Literatur wie in dem Beitrag von S. Stephens «Posidippus' Poetry Book: Where Macedon Meets Egypt» in gut lesbarer Form ein guter Überblick über die aktuelle Alexandriaforschung erreicht. Unter den Beiträgen, die neue Einsichten liefern, ist «Galen's Alexandria» von H. von Staden hervorzuheben, der zeigt, dass die früher vermutete Verbindung der alexandrinischen Schule der Anatomie mit Galens Lehrern nicht zu belegen ist. Von besonderem Interesse ist der Beitrag von C. Haas «Hellenism and Opposition to Christianity in Alexandria», der die kulturelle Identität der Heiden im spätantiken Alexandria beleuchtet, die insbesondere von der ägyptischen Religiosität geprägt war. M. Haggag stellt erstmals in «Some Unpublished Wax Figurines from Upper Egypt» ein bereits 1978 in Mittelägypten gefundenes Konvolut von Wachsfigürchen vor, das im Schadenszauber verwendet wurde und das Nebeneinander von paganen und christlichen Glaubensvorstellungen abbildet. Besondere Beachtung verdient der Beitrag von J. Baines «Egyptian Elite Self-Presentation in the Context of Ptolemaic Rule», in dem der Autor zeigt, wie griechische Darstellungselemente auf die ägyptische funeräre Kunst eingewirkt haben. Er vermutet eine gegenseitige Annahme von Bestattungsformen innerhalb der Elite. Seine Hypothese einer Symbiose ägyptischer und griechischer Kultur koinzidiert grundsätzlich mit der zur Zeit herrschenden Ansicht einer dezidierten gegenseitigen Ablehnung der jeweils anderen Ethnie bei zeitgleicher Annäherung auf kulturellem Gebiet. Nicht nur die Unterscheidung von Lebenssituationen, wie Baines dies an seinem Fallbeispiel anregt, sondern auch ein methodologischer Zugang, etwa im Sinne der Akkulturationstheorie, könnte zur weiteren Differenzierung dieser jedoch nach wie vor offenen Frage einen Anstoss liefern. Seine wissenschaftsgeschichtliche Argumentation indes, frühere Forscher hätten aufgrund ihrer Selbstbeschränkung zu Unrecht den hohen Grad an Adaption und kultureller Flexibilität einflussreicher Personen der ptolemäischen Epoche nicht wahrhaben wollen, trägt zum Verständnis der Problematik wenig bei. Baines' Erkenntnis, dass für die Elite viel eher von "different ethnic affiliations" (60) auszugehen sei als von unterschiedlichen gegeneinander abgegrenzten Gesellschaften, ist jedoch uneingeschränkt zu akzeptieren; sie kann zudem auch als Tenor dieses grundlegenden Sammelbandes gelten, der eine ausgewogene Einführung in die multikulturelle Gesellschaft des antiken Alexandria darstellt.

Martin Bommas

Robert Rollinger/Christoph Ulf (Hgg.): Griechische Archaik. Interne Entwicklungen – Externe Impulse. Akademie Verlag, Berlin 2004. 520 S.

Der hier anzuseigende Sammelband ist aus einer Tagung hervorgegangen, die im November 2001 in Innsbruck abgehalten wurde. Wie die Herausgeber in der Einleitung erläutern, war es ihre Absicht, die griechische Archaik stärker als bisher geschehen in die Geschichte der Levante einzubetten, um die Auswirkungen kultureller Interaktion differenzierter beschreiben und innergriechische Entwicklungen genauer von externen Einflüssen unterscheiden zu können. Die folgenden 16 Einzelbeiträge verschiedener Autoren, die hier in ihrer Gesamtheit nicht einmal dem Titel nach aufgezählt werden können, bilden drei Gruppen: Unter der Überschrift «Theoretische Aspekte» problematisiert etwa Jonathan M. Hall den Kulturbegriff bei Martin L. West und Walter Burkert, während Christoph Ulf den «Interdependenzen zwischen Epochencharakteristik und politischer Überzeugung bei Ernst Curtius und Jacob Burckhardt» nachgeht und Lukas Thommen begriffs- und forschungsgeschichtliche Überlegungen zum Sparta-Mythos anstellt. Die zweite und umfangreichste Gruppe versammelt Beiträge zum Thema «Entwicklungen in Griechenland». Hervorgehoben seien die methodisch reflektierten Beiträge von Erich Kistler und Walter Scheidel zur Auswertung archäologischer Befunde für Fragen der Mentalitätsgeschichte und Demographie, Reinhold Bichlers souveräner Überblick zum «chronologischen Bild der Archaik» in der griechischen Geschichtsschreibung, Kurt A. Raaflaubs skeptische Überprüfung phönizischer Einflüsse auf die Entstehung der griechischen Polis sowie der von Winfried Schmitz durchgeführte, differenzierte Vergleich zwischen den auf eine bäuerliche Lebenswelt bezogenen Sprüchen Hesiods und der aus einer höfischen Welt stammenden, im Lehrer-Schüler-Verhältnis tradierten Spruchweisheit des Nahen Ostens. Im dritten und letzten Abschnitt schliesslich kommen «Externe Impulse» zur Sprache. Hier sei neben dem kenntnisreichen Überblick von Peter W. Haider zu den Kontakten zwischen Griechen und Ägyptern insbesondere der ebenso profunde wie innovative Beitrag von Robert Rollinger zu den Einflüssen des nahöstlichen Vertragswesens in den homerischen Epen hervorgehoben.

Hans-Ulrich Wiemer

Keith G. Walker: Archaic Eretria. A political and social history from the earliest times to 490 BC.

Routledge, London, New York 2004. XVIII, 348 S.

Walker reconstitue l'histoire de la cité du début du 2^e millénaire à l'invasion perse de 490 de la manière suivante: les Abantes furent les premiers occupants hellénophones (Eoliens) de l'Eubée, succédant aux populations préhelléniques (Dryopes et Ellopes) au XVI^e siècle; ils avaient pour capitale Lefkandi (= l'Ancienne Erétrie); ils ont été dominés par Thèbes aux XIV^e–XIII^e siècles, avant de prendre eux-mêmes le contrôle de cette cité (ch. 2). Très prospère durant les Ages obscurs, Lefkandi a été abandonnée après 825 suite à la défaite des aristocrates face à Chalcis. Les survivants ont fondé la Nouvelle Erétrie, où ils ont formé une oligarchie composée de riches marchands et d'*Hippeis* reconvertis dans le commerce (ch. 3–4). Erétrie a joué un rôle clé dans la colonisation de Pithécuse et transmis son alphabet à l'Italie; elle est aussi intervenue à Corcyre, à Syracuse, en Albanie, en Thrace et en Afrique. La guerre lélantine qui l'a opposée à Chalcis a compris plusieurs phases (fin IX^e, fin VIII^e, début VI^e, 506) (ch. 5–6, 8). La cité, qui a dominé plusieurs îles de l'Égée aux VIII^e–VI^e siècles (ch. 4), a joué un rôle politique international au VI^e siècle, en installant Pisistrate et Lygdamis comme tyrans à Athènes et à Naxos (ch. 6); sous la tyrannie de Diagoras (ca. 538–509), elle a contribué au renversement des *Hippobotai* à Chalcis et des Pisistratides à Athènes (ch. 7). Le régime démocratique instauré vers 509 a servi de modèle à celui d'Athènes (ch. 8). Fort de l'hégémonie maritime acquise après sa victoire contre Chalcis en 506, Erétrie a installé la démocratie à Naxos et affronté Aristagoras de Milet, avant de jouer un rôle plus important que celui d'Athènes lors de la révolte d'Ionie (ch. 9).

Cette synthèse, qui rend sa juste place à Erétrie, est riche en hypothèses stimulantes, mais les arguments de Walker ne sont pas toujours convaincants. Ainsi, son utilisation du *Catalogue des vaisseaux*, de Plutarque et de Pausanias pour interpréter les données archéologiques et reconstituer l'histoire de la conquête de l'Eubée par les Thébains vers 1380 av.J.-C. (52–53) laisse sceptique. De même, on ne le suivra pas lorsque, discutant la convention d'après laquelle l'emploi des armes de

jet étaient interdit lors des conflits entre Chalcis et Erétrie (Strab. 8,33, 10,1; Pol. 13,3), il écrit: “At the time Polybios was writing, the Amphiktyonic council was trying to ameliorate the rigours of contemporary warfare” (122–123, 158–159, 298–299); cf. *Historia* 46 (1997) 158–171.

Pierre Sánchez

Bradley A. Ault/Lisa C. Nevett (Hgg.): Ancient Greek Houses and Households. Chronological, Regional, and Social Diversity. University of Pennsylvania Press, Philadelphia 2005. X 189 S., 53 Abb.

Der von Ault und Nevett herausgegebene Sammelband gibt einen äusserst aufschlussreichen Einblick in das Wohnen der Griechen “beyond the scope of the normative models recently put forward” (6), womit natürlich das *Wohnen in der klassischen Polis* nach W. Hoepfner und E. L. Schwandner gemeint ist (bzw. das Buch ders., *Haus und Stadt im klassischen Griechenland*, München 1994). Dieses zum Programm erhobene “beyond” bezieht sich jedoch nicht nur chronologisch auf die vor- und nachklassischen Perioden oder siedlungstopographisch auf das ländliche Um- und Hinterland (F. Lang, W. Aylward, L. C. Nevett, M. Fiedler). Ebenso umfasst es das Hausen ärmerer oder gar obdachloser Bevölkerungsgruppen inmitten griechischer Städte (M. Trümper, B. A. Ault) oder das Hand- und Kleingewerbe in «Wohnvierteln», wodurch die weitverbreitete Vorstellung einer in Ausenquartiere ausgelagerten Handwerksproduktion am Rande der Polisgesellschaft eine Korrektur erfährt (N. Cahill, B. Tsakirgis). Kurze Bibliographien beschliessen jeweils die einzelnen Beiträge, ein Glossar und Index den Band.

Das hintergründige Ziel dieses Sammelbandes ist ambitioniert: Er soll laut den Herausgebern (3–4, 10, 160–163, 172–173) nicht nur neue Forschungswege aufzeigen, sondern zugleich auch ersichtlich machen, dass das vielzitierte geschlechtergetrennte Wohnen der Griechen in typisierten Häusern letztlich auf einem klassizistischen Wohnideal beruht, das als Ur- und Vorbild gutbürgerlichen Wohnens im 19. und 20. Jh. geschaffen worden war.

Und tatsächlich – Aufklärung schafft bereits eine genauere Durchsicht der behandelten archäologischen Materialbasis in Gestalt der 53 Abbildungen: Es sind fast nur untypische, d.h. nicht typisierbare Hausgrundrisse zu sehen sowie Schemapläne von unregelmässigen Wohnvierteln und Siedlungen, die überhaupt nicht ins mittlerweile gängige Bild vom Wohnen der Griechen in Typenhäusern und Reihenhausiedlungen passen wollen. Noch gravierender ist allerdings die Tatsache, dass der vermeintliche Hauptindex klassisch-demokratischer Wohnkultur, das *andron* bzw. der Männersalon im klassischen Bürgerhaus, auf nahezu sämtlichen Hausplänen (archäologisch) unsichtbar bleibt – selbst im Fall der Grundrisspläne klassischer Wohnbauten in Athen und Attika. Man darf gespannt sein, wie die Wohnbauforschung auf diese Herausforderung reagieren wird.

Erich Kistler

Winfried Schmitz: Nachbarschaft und Dorfgemeinschaft im archaischen und klassischen Griechenland. KLIO 7. Akademie Verlag, Berlin 2004. 558 S.

Die Welt der Bauern im Gefüge von Nachbarschaft und Dorfgemeinschaft, das ist das Thema der Freiburger Habilitationsschrift von Winfried Schmitz (S.) aus dem Jahre 1995, die nun im Druck vorliegt. S. versteht Nachbarschaft als eine soziale Nahbeziehung, die sich nicht nur auf den Kreis der unmittelbaren Anrainer bezieht, sondern die gesamte bäuerliche Gemeinschaft einer Siedlung oder eines Dorfes meint. Insofern sind bei ihm Dorfgemeinschaft und Nachbarschaft synonym. S. knüpft an jüngere Forschungen zum ländlichen *demos* in Attika sowie an rechtshistorische Untersuchungen zum Verhältnis von sozialer Norm und Gesetz an. Vor allem aber hat er sich von Ergebnissen der historischen und sozialanthropologischen Familienforschung aus den 70er und 80er Jahren sowie von der älteren volkskundlichen Forschung von Karl Meuli zu Schandstrafen und Rügebräuchen inspirieren lassen.

Ausgangspunkt der in sechs Kapitel gegliederten Untersuchung bilden Hesiods Lehrgedicht *Werke und Tage* und der hier verwendete Begriff *geiton*, den S. als Begriff für den haushabigen Bauern des Dorfes fasst, den er vom Häusler bzw. Unterbauern abgrenzt (12–13, 51–60, 158–165). Das Schwergewicht der Untersuchung liegt auf der Situierung des bäuerlichen Ordnungsdenkens im

Gefüge der frühen athenischen Gesetzgebung (Kap. III). Es geht S. um den Nachweis einer spezifisch bäuerlichen Wertewelt, die auch Sanktionen gegen abweichendes Verhalten impliziert. Eine zentrale Quelle für die bäuerliche Wertewelt bieten nach S. Sprichwörter wie «Schlechter Nachbar ein Kreuz, so sehr guter ein Segen» oder Tierfabeln, die vor allem in Hesiods Werk (*erg. 346*), aber auch in die Werke der frühgriechischen Lyriker eingeflossen sind. Aus ihnen ermittelt er einen Wertekanon, den er von Arbeitsamkeit, Rechtschaffenheit, nachbarschaftlicher Solidarität und Hilfe sowie von der unabdingbaren Autorität des Hausvaters geprägt sieht. In der archaischen Trauergesetzgebung und in dem Gesetz über Untätigkeit (*nomos argias*) sowie in der Popularklage findet S. ein Weiterleben dieser bäuerlichen Werte in den Gesetzeskodifikationen der Polis belegt (166–202, 233–248). Dem Nachweis sozial disziplinierender Massnahmen in Form von Rügebräuchen und Schandstrafen ist das vierte Kapitel gewidmet, das den Kern der Studie bildet. Hier wertet S. vor allem die Aussagen der attischen Komödie, aber auch der Gerichtsreden aus. Zu den Schandstrafen zählt er das Scheren und Ausrupfen der (Scham-)Haare, das Stehen auf der Agora mit dem Schandkranz oder den Eselsritt; zu diesen entehrenden Strafen kam es nach S. vor allem im Falle sexueller Vergehen (330–354), zum Teil richteten sie sich auch gegen den zahlungsunfähigen Schuldner, Dieb oder Deserteur (382–392). Eher um Massnahmen gegen politische Gegner geht es bei «Rügebräuchen» wie Hauswüstungen (354–380) und Türeinschlägen – im Rahmen von *komoi* (280–312). Stellen Rügebräuche und Schandstrafen nach S. in der bäuerlichen Dorfgemeinschaft ein Instrument der sozialen Kontrolle dar, so weist er dem kodifizierten Recht die Kontrolle der sozialen Kontrollmechanismen zu. Das Buch endet mit einem Ausblick auf die Verhältnisse des 5. und 4. Jh., die S. von einer Abkehr von der traditionellen Ordnung geprägt sieht (Kap. V). Zusammenfassung (Kap. VI), Literaturverzeichnis, Quellenregister sowie Namen- und Sachregister beschliessen den Band.

S. hat ein anregendes Buch geschrieben, das neue Einsichten in die bäuerliche Welt bietet. Seine Argumentation, dass die archaische Gesetzgebung keineswegs nur neue Regelungen festlegte, sondern auch Traditionen festschrieb, die dem bäuerlichen Ordnungsdenken entsprangen, leuchtet unmittelbar ein. Vor allem seine Argumentation mit der bäuerlichen Spruchdichtung als einer Form der Tradierung von Verhaltensnormen überzeugt. In seiner Einschätzung dieser bäuerlichen Wertewelt mag man ihm allerdings nicht immer folgen. Befremdlich wirkt das hermetische Bild von der patriarchalen Familie und der Gewalt des Hausvaters, das S. durchgängig zeichnet, zumal es den Begriff des Hausvaters im Altgriechischen nicht gibt und die Terminologie der häuslichen Autoritätsbezeichnungen entgegen den Annahmen von S. tendenziell geschlechtssymmetrisch ist (so steht z.B. die *despoina* neben dem *despotes*). Dass das eheliche Verhältnis – gerade nach den Befunden der frühgriechischen Dichtung zu urteilen – nicht nur ein Macht-, sondern auch ein Austauschverhältnis war, vermag S. nicht zu denken. Verwunderlich ist, dass S. die für sein Thema einschlägige Studie von Virginia Hunter, *Policing Athens. Social Control in the Attic Lawsuits, 420–320 B.C.* von 1994, die auch ein Kapitel über die Autorität der Witwe enthält, nicht rezipiert hat. Gewichtiger aber ist ein methodischer Einwand. S. nutzt nicht etwa die vergleichend ethnologisch-historische Methode zur Erhellung fragmentarisch vorliegender Befunde, sondern er ist bemüht, aus gut bezeugten frühneuzeitlichen Praktiken eine uralte Sitte zu rekonstruieren, von der er dann Relikte in den Quellen des archaischen und klassischen Griechenland zu finden meint. Das ist methodisch völlig unglaublich. Die Argumentation mit der vermeintlichen Ursprünglichkeit, ein typisches Denkmuster der Evolutionisten des 19. Jh., nutzt der Erhebung der Befunde nicht und führt eher zur Entwertung der Ergebnisse. So vermögen die von S. zusammengestellten Befunde zwar Anregungen zu bieten, seinem Urteil wird man aber mitnichten trauen.

Beate Wagner-Hasel

Günter Fischer/Susanne Moraw (Hgg.): Die andere Seite der Klassik. Gewalt im 5. und 4. Jahrhundert v. Chr. Kulturwissenschaftliches Kolloquium Bonn, Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland, 11.–13. Juli 2002. Franz Steiner, Stuttgart 2005. 328 S, 92 Abb.

Im zweiten interdisziplinären Sammelband der archäologischen Arbeitsgruppe «Bild und Gesellschaft im klassischen Griechenland» setzen sich insgesamt 15 Beiträge zumeist mit den Darstellungsformen von Gewalt auseinander; philologische, historische und rezeptionsgeschichtliche Untersuchungen zum Thema runden den Band ab. Vor allem Vasenbilder werden unter Berücksichtigung

der Ebenen Repräsentation, Diskurs und historische Realität danach befragt, ob Gewalt in der Zeit der griechischen Klassik «unproblematisches Mittel zum Zweck war» oder als «problematisch» angesehen wurde (11). Mit ihrem Ansatz betreten die Teilnehmer des Kolloquiums insofern Neuland, als sie ihren Analysen soziologische Definitionen der Gewalt zu Grunde legen (G. Fischer/S. Moraw, W. Schmitz). Dabei werden die Begrifflichkeiten sehr einheitlich verwendet, z.B. die Unterscheidung von physischer, struktureller und kultureller Gewalt. Die sich daraus ergebenden Beziehungen zwischen den einzelnen Artikeln wiegen so positiv, dass man über den manchmal ausufernd gebrauchten Gewaltbegriff, z.B. auch für Prügeleien beim Symposium, hinwegsieht. Auch nimmt man in Kauf, dass die Folgerung, was nun in der griechischen Antike als Gewalt angesehen wurde, oftmals dem Leser überlassen bleibt.

Die schon dem Buchtitel zu entnehmende These, Gewalt sei die «*andere Seite* der [...] als vorbildhaft geltenden Klassik» gewesen (10), bestätigen die einzelnen Ergebnisse nicht uneingeschränkt. Stattdessen zeichnen die Beiträge die Veränderungen im Umgang mit Gewalt von spätarchaischer bis in fruhellenistische Zeit nach. Einige Autoren konstatieren explizite Gewaltdarstellungen vor allem im 6. Jh. v.Chr. (z.B. C. Kunze, R. von den Hoff), deren Rückgang in klassischer Zeit bringen andere Autoren mit einer Abnahme realer Gewalt in Polis und Oikos, bewirkt durch die demokratischen Veränderungen der Gesellschaft, in Verbindung (W. Schmitz, K. Junker). Besonders vielschichtig scheinen die Wertungen nach Ausweis der klassischen Bilder zur Gewalt im Geschlechterverhältnis gewesen zu sein, wie sich etwa den Szenen, in denen der gerüstete Menelaos gegen Helena und Eros antritt, entnehmen lässt (S. Ritter). Kontext und Funktion der Bildträger konnten ebenfalls eine besondere Grausamkeit der Darstellung bedingen, etwa in der Sepulkralkunst des fortgeschrittenen 4. Jh. v.Chr. (S. Schmidt, D. Steuernagel).

Ausser der kulturwissenschaftlichen Untersuchung von Gewalt bietet der Band mehrere methodisch sehr anspruchsvoll bearbeitete ikonographische Themen und ist schon allein aus diesem Grund als Beitrag zur Klassik-Forschung hoch einzuschätzen.

Natascha Sojc

Ernst Baltrusch: Caesar und Pompeius. Klassische Philologie kompakt. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 2004. X, 198 S.

In der Reihe *Geschichte kompakt – Antike* versucht die WBG mittels leserfreundlicher Darstellungen Studierenden und weiteren Interessierten den Zugang zu zentralen althistorischen Themen zu erleichtern. Der vorliegende Band erfüllt diesen Zweck vollumfänglich: die didaktische Leserführung, die sich auf häufige, in den Text eingestreute Begriffserklärungen und Quellenzitate, zahlreiche Zwischentitel, Zeittafeln zu Beginn jedes Kapitels sowie einen flüssigen, moderne Vergleiche nicht scheuenden Stil stützt, verhilft dem Publikum zu einem angenehmen Einstieg in die Materie. Bei dieser handelt es sich um eine – wie im Titel schon angezeigt – stark personalisierte Einführung in die Geschichte der letzten Phase der römischen Republik. Nach einführenden Bemerkungen zum Staat der Nobilität und dessen Krise werden anhand der Lebensläufe der beiden Protagonisten Pompeius und Caesar die wichtigsten Stationen von deren Untergang betrachtet. Als ausschlaggebender Faktor dafür wird die Diskrepanz zwischen den Möglichkeiten der politischen Ordnung des Stadtstaates und den Anforderungen der Reichsherrschaft angesehen. Pompeius, dessen Charakter und Verhalten dank der expliziten Gegenüberstellung mit seinem Kontrahenten eine gewisse Aufwertung im Vergleich zu früheren Positionen erfahren, und Caesar waren beide Politiker, die die imperiale Dimension der römischen Politik in Rechnung zu stellen wussten und damit in einen Gegensatz zum bewahrenden Teil der römischen Elite gerieten; Caesar trug sie freilich wesentlich konsequenter und unverfrorener in den Gemeindestaat hinein als Pompeius, was ihm denn auch ein unabhängigeres und letztlich erfolgreicheres Handeln als seinem Gegner erlaubte. Der Autor vermeidet in seinen Darlegungen Extrempositionen und argumentiert vielmehr aus der Mitte der Forschung heraus. Originalität ist auf dem viel beackerten Feld nicht angestrebt, Solidität und Zuverlässigkeit aber dank hervorragender Kenntnisse von Quellen und Literatur erreicht.

Leonhard Burckhardt

Josiah Osgood: Caesar's Legacy. Civil War and the Emergence of the Roman Empire. Cambridge University Press, Cambridge 2006. XII, 440 S., 34 Abb.

In der hier anzuzeigenden Darstellung der Triumviratszeit (44–30 v.Chr.) möchte der Verf. neben den Bestrebungen der Hauptakteure wie Octavian, Antonius oder Sextus Pompeius besonders die Perspektiven der vom politischen Handeln Betroffenen zur Geltung kommen lassen. Er wertet zu diesem Zweck in sehr sensiblen, ja suggestiven Einzelinterpretationen Werke zeitgenössischer Autoren wie Cicero, Horaz, Vergil, Sallust oder Properz aus, die in der einen oder anderen Form mit den Ereignissen verknüpft waren und diese in ihren Schriften aus mehr oder weniger intensiver eigener Erfahrung reflektieren. Es verwundert bei diesem Ansatz nicht, dass Leid, Unfrieden und Willkür hervorgehoben werden, die Bürgerkriege, Proskriptionen, Enteignungen, Seeblockaden und Hunger für die Bewohner Italiens mit sich brachten. Mit Hilfe inschriftlicher und historiographischer Quellen erörtert Osgood auch die Sichtweise von Provinzialen primär aus den östlichen Reichsgebieten, die mindestens so sehr unter den Auseinandersetzungen der römischen Elite und der damit verbundenen Unsicherheit zu leiden hatten wie die Apenninhalbinsel selbst. Die bedeutendsten Entwicklungen der Zeit nach Caesars Ermordung wie die weitere Militarisierung des Reiches, die Herausbildung einer neuen Elite, die dynamisierte Ansiedlungs- und Städtepolitik oder die Unifizierung Italiens gewinnen mit der gewählten Methode ein neues Profil, das zur Kenntnis zu nehmen sich auch für denjenigen lohnt, der mit der Zeit schon gut vertraut ist. Osgood verfügt über einen breiten Überblick über Quellen und Forschungsliteratur, weiss sie plausibel auszuwerten und präsentiert seine Ergebnisse in angenehm lesbarem, wenngleich bisweilen ins Pathetische abgleitenden Stil.

Leonhard Burckhardt

Werner Eck/Mathäus Heil (Hgg.): *Senatores populi Romani*. Realität und mediale Präsentation einer Führungsschicht. HABES 40. Franz Steiner, Stuttgart 2005. VIII, 331 S. 30 Abb.

Erfreulicherweise hat es die Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften übernommen, das Jahrhundertunternehmen der zweiten Auflage der *Prosopographia Imperii Romani* (PIR) zu einem erfolgreichen Abschluss zu bringen. Deren überragende Bedeutung für jede Beschäftigung mit der römischen Kaiserzeit bedarf an sich keines besonderen Beweises. Dennoch ist es sehr zu begrüßen, dass ein Kreis erstrangiger Kenner dieser Epoche sich dazu vereint hat, auf der Grundlage der PIR die Darstellung des Senatorenstandes in der Öffentlichkeit zu untersuchen.

Während Eck und Alföldy dies in bewährter Souveränität von den Inschriften her tun, beschäftigen sich andere in sehr nützlicher, wenn auch vom Material her nicht immer gleich ergebnisreicher Weise mit den senatorischen Häusern (von Hesberg), der bildenden Kunst (Boschung; Ruck) und den Gräbern (Feraudi-Gruénais). Besonders farbig stellt Erkelenz dar, dass ein wichtiger Teil der Ehrung durch Statuen bereits in den reichen Modalitäten rund um ihre Errichtung enthalten war: «Die Ehrung als Fest». Raepsaet-Charlier stellt die Frauen des Senatorenstandes vor (wenig Greifbares ausserhalb der religiösen Sphäre), Scheid und Rüpké die Priester. Der rhetorischen Bildung gilt das Augenmerk von Jones und Salomies, dessen Prosopographie speziell bezeugter senatorischer Redner freilich wenig zutage fördern kann, das über die für alle Senatoren anzunehmende Ausbildung und rednerische Tätigkeit hinausgeht. Etwas speziell ist der Beitrag von Nauta zu den senatorischen Gönnern Martials, der entsprechend seinem Schluss auf andere Literaten hätte ausgeweitet werden sollen. Ein wichtiges Thema behandelt Heil im letzten Beitrag des Bandes: den sozialen Abstieg, der naturgemäß nicht so reich dokumentiert ist wie sein Pendant, der Aufstieg. Seinen scharfsinnigen Erwägungen ist noch die Erkenntnis von Hopkins hinzuzufügen, dass bereits aus demographischen Gründen die Zahl von erfolglosen Senatorensöhnen grösser gewesen sein muss, als es die erhaltenen Zeugnisse erkennen lassen.

Insgesamt bietet der Band einen durchaus repräsentativen Querschnitt durch die gegenwärtigen Forschungen zum Senatorenstand der frühen und hohen Kaiserzeit, den alle an dieser Epoche Interessierten mit Vorteil heranziehen werden.

Jürgen v. Ungern-Sternberg

Karl-Joachim Hölkeskamp: *Senatus populusque Romanus*. Die politische Kultur der Republik – Dimensionen und Deutungen. Franz Steiner, Stuttgart 2004. 334 S. 24 Abb.

Hölkeskamp (H.) vereint in diesem Bande neun Aufsätze zur klassischen Epoche der römischen Republik (4.–2. Jh. v.Chr.), die zwischen 1988 und 2001 erstmals veröffentlicht worden sind. Zwei englische Beiträge erscheinen hier in deutscher Sprache; sämtliche sind neu redigiert und durch Ergänzungen aktualisiert. Namen- und Sachregister erschliessen sie zusätzlich in ihrer Gesamtheit.

H. hat schon zuvor die «Entstehung der Nobilität» grundlegend neu untersucht (1987). Diese Ergebnisse werden in den ersten Aufsätzen des Bandes erfreulich komprimiert, aber auch weiterführend vorgestellt, wobei dem Volkstribunat als einer sperrigen Hinterlassenschaft des Ständekampfes besondere Aufmerksamkeit zuteil wird. Die überaus erfolgreiche Expansion in Italien wird zu Recht als ein weiterer entscheidender Faktor gewürdigt; aufschlussreich wäre es freilich die von H. positiv gewürdigte Konkurrenz der Nobiles mit ihren destruktiven Aspekten zu kontrastieren, wie sie B. Bleckmann erst unlängst für den Ersten Punischen Krieg herausgearbeitet hat.

Wie sich bald herausstellt, agiert von den beiden Akteuren des Titels in H.s Ausführungen de facto nur einer: der Senatorenstand, genauer dessen Spitze, die Nobilität. Das Volk bildet die Kulisse für deren Auftritte, eine Einengung, die H. selbst hinsichtlich seiner Ausführungen über die öffentliche Rede gegenüber Morstein-Marx teilweise einräumt (255). Während er somit die These Millars von einer römischen Demokratie mit guten Gründen zurückweist (257–280), kommen die Interessen des Volkes bei ihm wenig in den Blick und wird nicht recht klar, warum das von H. so treffend beschriebene Gefüge der klassischen Republik dann in eine unauflösbarer Krise geriet (zu punktuell: 193–195). Zugegebenermaßen steht diese Perspektive auch sonst eher an der Peripherie der Forschung; die vorhandenen Ansätze werden von H. aber beiseitegeschoben.

Die Selbstdarstellung der Nobilität freilich beschreibt H. ausgezeichnet in wichtigen Aspekten. Hervorgehoben seien die Kapitel zur *Fides* und zu den Monumenten im öffentlichen Raum. Die genealogische Verankerung zahlreicher Familien in der Welt des Mythos sieht H. richtig als ein Phänomen ausserhalb des eigentlich politischen Bereichs. Dies kann durch den Hinweis darauf ergänzt werden, dass kaum eine Familie sich in der römischen Königszeit «anzusiedeln» versucht hat. Sehr lesenswert ist schliesslich das Kapitel zu den Modalitäten der öffentlichen Rede.

Die lebhafte Debatte um die politische Kultur der römischen Republik hat in diesem Band durch einen ihrer profiliertesten Vertreter eine sehr empfehlenswerte Darstellung gefunden.

Jürgen v. Ungern-Sternberg

Alfred Schmid: *Augustus und die Macht der Sterne*. Antike Astrologie und die Etablierung der Monarchie in Rom. Böhlau, Köln 2005. 469 S.

Im Mittelpunkt von S.'s umfangreichen Buch steht die Frage, ob Astrologie und Politik im Fall von Augustus etwas miteinander zu tun haben (393), das nicht nur zufällig ist und eine blosse Konzession an den Zeitgeist darstellt, oder, wie an anderer Stelle formuliert, die nähere Betrachtung des Umgangs «mit kosmischen Bedeutsamkeiten» und der politische Sinn, der damit transportiert oder erst hergestellt werden konnte (13). S. geht dazu von Augustus' Horoskop als kosmischem Formular aus: Er gelangt dann ausgehend von der Frage nach der Monarchie als politischem Problem für Augustus, die etwa die Hälfte des Buches einnimmt, zu dem Ergebnis, dass sich in den Prinzipat als politische Ordnung providentieller *ratio mundi* und in die Politik als Realisierung der wahren Rationalität, d.h. als kosmische Ordnung, die die Welt bewegt, Augustus' Horoskop einfügen lässt und dieser Ordnung Ausdruck gibt (397). S. erklärt somit die Verwendung des Horoskops durch Augustus von einem politischen Problem her, nämlich der Einrichtung der Monarchie im Anschluss an eine republikanische Verfassung. S. greift dabei weit zurück auf die «Kosmifizierung» der Natur durch Platon und seine Schule und ihre Auswirkungen auf die politische Theorie oder Theologie, wie S. es nennt (396). S. gelangt auch zu wichtigen Einzelergebnissen, so etwa zu einer neuen und überzeugenden Erklärung des Gebrauches des Steinbocks durch Augustus. In diesem Tierkreiszeichen befand sich der Glückspunkt in Augustus' Horoskop.

S.s Buch ist durch Register gut erschlossen, die auch unvertraute Begriffe rasch verständlich machen können. Es lässt eine eingehende Beschäftigung mit verschiedenen Gebieten der Alter-

tumswissenschaft erkennen und offenbart eine weite Belesenheit. Die von S. verwendete Sprache ist der Problemstellung angemessen, aber nicht immer einfach und dürfte Lesern, die nicht deutscher Muttersprache sind, einige Schwierigkeiten bereiten.

Joachim Szidat

Anthony R. Birley: The Roman Government of Britain. Oxford University Press, Oxford 2005.
532 S.

Die umfangreiche Arbeit über die Träger der römischen Herrschaft in der Provinz *Britannia*ersetzt Birleys früheres Werk *The Fasti of Roman Britain* (1981), das entsprechend dem aktuellen Kenntnisstand der Forschung einer umfassenden Revision und Ergänzung unterworfen und zudem in Dokumentation und Zielsetzung erweitert wurde. So verbindet die neue Studie Prosopographie und Darlegung der historischen Entwicklung der Provinz, indem die Zusammenstellung aller in Britannien tätigen Funktionsträger der Jahre 43–409 n.Chr. durch Dokumentation und Diskussion von Massnahmen, militärischen Kampagnen oder Besuchen der Kaiser komplettiert ist. Dazu gehören die Unternehmungen des Claudius im Jahr 43 (24f.), des Hadrian 122 (121–124), des Severus 208–211 (195–203), des Constantius 296 (388–393), des Constantin (406–412, 414–416) und des Honorius (461–465), die jedoch nicht systematisch, sondern chronologisch im Rahmen der jeweiligen Statthalterschaft erörtert werden. Dadurch lassen sich Genese, Ausformung und Ende der römischen Provinz als historischer Prozess verfolgen. Eine weitere Neuerung stellen auch die Übersetzungen dar, die allen antiken Texten beigelegt sind; griechische literarische Quellen werden allein in Übersetzung geboten. Insgesamt folgt die Arbeit einer vierteiligen Gliederung, die sich an der Chronologie und der Abfolge der Funktionsträger der jeweiligen Epoche orientiert: So bietet Teil I («High officials of the undivided province», c. 43–213, 3–329) alle Statthalter (*legati Augsti pro praetore*; unterteilt nach kleineren zeitlichen Abschnitten), Begleiter der Kaiser (*comites Augusti*), Legionskommandanten (*legati legionis*), Jurisdiktionsbeauftragte (*iuridici*), senatorische Legionstribunen (*tribuni laticlavi*), Provinzialprokuratoren (*procuratores provinciae*), Flottenpräfekten (*praefecti classis*), Zensusbeauftragte und niedere Prokuratoren. Teil II («From Caracalla to Carausius», c. 213–285, 333–368) legt die Amtsträger nach der Provinzteilung durch Caracalla vor. Teil III (371–393) betrachtet das Sonderreich der Usurpatoren Carausius und Allectus der Jahre 286–296 sowie die Wiederherstellung der römischen Herrschaft. Teil IV (395–465) analysiert Quellen und Amtsträger des letzten Jahrhunderts römischer Herrschaft. Den Band beschliessen ein Anhang zu den britannischen Klientelkönigen (466–468) sowie eine Auswahlbibliographie (469–472), ein Glossar, (473–479) und mehrere Register (481–532: Personen, Geographica, Quellen, Sachen). Die detail- und materialreiche Arbeit wird künftig als Handbuch zu Herrschaft und Verwaltung des römischen Britannien dienen.

Anne Kolb

Konrad Stauner: Das offizielle Schriftwesen des römischen Heeres von Augustus bis Gallienus (27 v. Chr.–268 n. Chr.). Eine Untersuchung zu Struktur, Funktion und Bedeutung der offiziellen militärischen Verwaltungsdokumentation und zu deren Schreibern. Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn 2004. 500 S.

In seiner – geringfügig überarbeiteten – Dissertation setzt sich Stauner (S.) das Ziel, ein einheitliches offizielles Schriftwesen auf unterschiedlichen Ebenen der römischen Militärverwaltung der Kaiserzeit (von Augustus bis Gallienus) nachzuweisen. Während die Forschung bislang zwar von dieser sinnvollen Annahme ausgeht, ohne sie im Detail zu belegen oder in Frage zu stellen, kann S. durch seine Untersuchung der antiken Dokumente zu Schriftverkehr und Schreibern des römischen Heeres die Plausibilität der These untermauern.

In Teil I der Arbeit (18–112: «Die Verwaltungsdokumentation des römischen Heeres») erfolgt die Analyse mittels einer Synopse stichprobenartig ausgewählter militärischer Dokumente, deren übereinstimmende Struktur und Charakteristika sie als Produkte eines gemeinsamen Administrationsverbundes erweisen. Da dieses militärische Schriftgut räumlich und zeitlich unterschiedliche Epochen und Regionen des Reiches abdeckt, erscheint es als Untersuchungsbasis geeignet. Teil II (113–204) befasst sich mit den Schreisoldaten, deren Zeugnisse eine homogene, präzise und kontinuierliche Arbeitsweise auf den unterschiedlichen hierarchischen Ebenen belegen. Gemeinsam-

keiten, Struktur, Funktion und Bedeutung der militärischen Dokumentation resümiert der folgende Abschnitt (205–218). Nach dem Abkürzungsverzeichnis und der Bibliographie (219–230) bietet die Arbeit einen umfangreichen Quellenanhang (231–485), der – nach Provinzen gegliedert – Dokumente des Schriftverkehrs sowie der Schreiber entweder vollständig oder in Auszügen wiedergibt. Den Abschluss bildet ein Register zu Quellen, Schreibsoldaten und Sachen bzw. Orten. Anne Kolb

Hartmut Leppin: Einführung in die Alte Geschichte. C. H. Beck, München 2005. 195 S., 10 Abb., 5 Karten.

Das vorliegende Buch soll die in der gleichen Reihe erschienene Einführung von M. Clauss ersetzen. Es richtet sich an Studierende aller Semester sowie an das breite Publikum. Zunächst erörtert der Autor den Gegenstand der Alten Geschichte und umreisst die Entwicklung dieser Wissenschaft in Deutschland seit Winckelmann (9–17). Daraufhin werden die Quellengattungen und die dazu gehörenden Grundwissenschaften des Faches erläutert. Dabei finden auch die chronologischen Systeme und der geographische Raum der Antike Berücksichtigung (18–40).

Bei der Darstellung der Griechisch-Römischen Geschichte werden die Ausführungen zu jeder der sechs Epochen mit einer Zeittafel und einer Besprechung der wichtigsten Quellen ergänzt. Am Schluss eines jeden Kapitels folgt eine gute, wenngleich persönlich gefärbte Auswahlbibliographie. In den Abschnitten zur Griechischen Geschichte bis in die Klassische Zeit (41–84) betont der Autor einleitend die Bedeutung des Alten Orients für Griechenland. Die Entwicklung hin zur Polis und die Ausbildung ihrer Strukturen, insbesondere in Athen, stehen anschliessend im Vordergrund. In dem sehr kurzen Kapitel zur hellenistischen Epoche (84–92) wird auf zentrale Strukturen jener Staaten hingewiesen. Die Ausführungen zur Geschichte Roms von den Anfängen bis zur Krise des 3. Jh. (93–131) haben die Entwicklung der inneren Verhältnisse des republikanischen und kaiserzeitlichen Staates und die Analyse der römischen Gesellschaft als Schwerpunkt. Die wichtigste Erscheinung der Spätantike (131–151) sieht der Autor in der Christianisierung des Reiches. In dieser Darstellung steht die politisch-soziale Geschichte im Vordergrund. Besondere Aufmerksamkeit gilt zudem der Entwicklung des auf dem Judentum fussenden Christentums. Die Arbeit mit den Quellen wird innerhalb der Kapitel anhand von erläuternden Beispielen gut veranschaulicht. Im letzten Abschnitt des Buches (152–164) erhält der Studienanfänger allgemeine Hinweise für die Planung seiner Ausbildung im deutschsprachigen Raum. Den Schluss bildet ein Register, dessen Stichwörter kurz erklärt werden (165–194). Insgesamt liegt eine gelungene, wenn auch knappe Einführung in die Alte Geschichte vor.

Lorenzo Sguaitamatti

René S. Bloch: Antike Vorstellungen vom Judentum. Der Judenexkurs des Tacitus im Rahmen der griechisch-römischen Ethnographie. Historia-Einzelschriften 160. Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2002. 260 p.

Cet ouvrage est une thèse de doctorat en philologie latine faite à Bâle sous la direction de Fritz Graf. Après un 1^{er} chapitre sur l'état de la recherche, l'auteur analyse les digressions sur les Juifs d'Hécatée d'Abdère, de Posidonios et de Trogue Pompée (chap. 2), puis la digression de Tacite au début du livre V des *Histoires*, qu'il compare logiquement avec l'*Agricola* et la *Germania* (chap. 3 et 4). Enfin, dans un 5^e chap., l'auteur donne un aperçu de la réception de cette fameuse digression depuis l'Antiquité jusqu'au 20^e siècle.

Comme il s'agit d'une thèse en philologie latine, l'approche de B. est d'abord stylistique et littéraire. C'est ainsi qu'à la p. 166 il qualifie la digression sur les Juifs d'artifice littéraire destiné à distraire le lecteur en renvoyant à ce que dit Tacite lui-même des digressions en général (ann. 4,33,3). Mais il s'intéresse aussi à ses intentions politiques et historiques (167–169): il refuse, à mon avis avec raison, de l'interpréter dans le contexte du règne de Trajan («aktuell-politische Absicht») et ne croit pas non plus, à mon avis avec raison également, que Tacite ait voulu mettre les Romains en garde contre les dangers que pouvait représenter la religion juive. Il dit en fait ce qui me paraît l'essentiel à la p. 169: l'originalité de Tacite par rapport aux digressions de ses prédécesseurs, c'est qu'il met en évidence les qualités qui faisaient des Juifs des adversaires particulièrement redoutables, relevant ainsi l'exploit réalisé par Titus. Pour bien comprendre cette digression, il

faut la situer dans le contexte des triomphes, ce que B. n'a pas fait: pour mériter le triomphe, le général vainqueur magnifie ses exploits en mettant en évidence et souvent en exagérant la valeur de l'ennemi vaincu (c'est ce que fait par exemple Cicéron dans ses rapports au Sénat, fam. 15,1 et 15,2); lors du triomphe lui-même, il fait défiler des prisonniers de guerre avec des panneaux donnant le nom des peuples vaincus, spectacle dont la plèbe raffolait. La digression sur le peuple juif est en définitive un éloge du général qui a réussi à prendre une ville en apparence inexpugnable (il ne faut pas oublier non plus que Tacite vouait une grande admiration aux conquérants tels Germanicus, Corbulon et bien entendu Trajan).

Il reste toutefois la question fondamentale, qui est celle des origines et des causes de l'antijudaïsme antique. B. conteste à la suite d'autres savants (130sq.) que cette hostilité au peuple juive ait été la conséquence de l'isolement volontaire des Juifs eux-mêmes (contre J. N. Sevenster, *The Roots of Pagan Anti-Semitism in the Ancient World*, Leiden 1975). Mais ce n'est pas ce que dit Sevenster: Selon lui, les exigences de leur religion les ont *contraints* à vivre différemment des non-juifs et ont déclenché chez ceux-ci une hostilité virulente (cf. surtout 145). Il suffit de lire un peu attentivement les documents réunis par Flavius Josèphe (Ant. 14,190sqq. et 16,162sqq.), ainsi que l'édit de Claude aux Alexandrins (Sel. Pap. 212) pour se convaincre qu'il avait raison: la source des conflits entre Grecs et Juifs était essentiellement le privilège accordé par César aux Juifs de vivre selon leurs coutumes, et il a dû en aller de même dans le monde romain (cf. mon article «Les origines de l'antijudaïsme dans le monde grec», *Cahiers Glotz* 6,1995, 41–60).

Adalberto Giovannini

Otto Wermelinger/Philippe Bruggisser/Beat Näf/Jean-Michel Roessli (éds.): *Mauritius und die thébäische Legion. Saint Maurice et la légion thébaine*. Actes du colloque, 17–20 sept. 2003, Fribourg, Saint-Maurice, Martigny. Paradosis 49. Academic Press, Fribourg 2005. 484 p.

Réunissant les contributions d'un colloque tenu en 2003, ce volume offre un riche panorama des origines, du développement et de la réception du culte de saint Maurice et de la Légion Thébaine. Au centre de cet ouvrage se trouvent tout particulièrement deux récits de leur martyre, l'un par un auteur anonyme – dont la datation tardive est remise en question par l'article de E. Chevalley/J. Favrod/L. Ripard – et l'autre par Eucher de Lyon, texte étudié dans ce livre sous différents aspects: problèmes de traduction liés à l'établissement et à l'exégèse du texte (Ph. Bruggisser), langue et style de l'auteur (W. Steinmann), sources et allusions dans les discours des martyrs (J.-L. Feiertag), portée du texte en tant qu'*exemplum* (M.-A. Vannier). La question de l'historicité de cette passion occupe également une place importante dans ce volume. J.-M. Roessli résume l'historique de ce débat depuis la Réforme et J.-M. Carrié développe avec clarté les hypothèses avancées pour expliquer la présence d'une légion d'origine égyptienne en Valais, alors que M. A. Speidel et J. Szidat mettent en évidence les divergences entre ces textes et nos connaissances historiques. En insistant sur l'importance du contexte dans lequel s'inscrit la rédaction de la passion et du public auquel elle s'adresse, B. Näf montre que l'historicité du texte est avant tout au service de l'édification de la foi. L'étude de paraphrases poétiques (K. Pollmann) et de textes liturgiques (M. Klöckener) ainsi que l'édition de trois sermons (F. Dolbeau), tous relatifs à saint Maurice, témoignent de l'importance de la transmission et de la réception du récit de son martyre (voir aussi M. Zelzer). L'essor du culte de ce saint et de celui de la Légion Thébaine est présenté de façon générale par H. R. Seeliger, pour l'Italie du Nord Ouest par R. L. Testa, tandis que C. Jäggi discute l'apport des vestiges archéologiques. H.-R. Meier et U. Habegger exposent quant à eux des aspects plus tardifs de cette réception, l'un en évoquant la découverte de corps de martyrs thébains vers 1500 et l'autre en retraçant l'histoire des peintures représentant la vie de Maurice sur le pont de la Chapelle à Lucerne. Le site de St-Maurice et sa région font également l'objet de plusieurs études: F. Wiblé résume l'histoire du Valais sous le Bas-Empire et évoque une inscription témoignant d'un combat à St-Maurice, A. Antonini relate les différentes étapes de fouilles à St-Maurice, G. Descœudres l'histoire de la chapelle de Vérolliez et G. Faccani celle de l'église Notre-Dame de Martigny. L'ouvrage propose en outre des travaux sur Eucher de Lyon (recherches prosopographiques par F. Prévot et remarquable présentation de ses *Formulae* par M. Dulaey), la notion de patrie chez les poètes latins de la fin du IV^e s. (P.-Y. Fux), l'indifférence de la négritude de Maurice durant l'Antiquité (J.-J. Aubert), les liens entre les monastères de Lérins,

d’Agaune et de St-Claude (K. Zelzer) ou encore *l’inventio martyrum* par Ambroise et Théodore (O. Wermelinger). Dans cette foule d’approches si différentes, le lecteur trouvera de précieuses informations permettant à la fois de faire le point sur les recherches récentes autour de saint Maurice et d’observer comment l’analyse d’un seul événement met finalement en lumière toute une époque. Ces actes de colloque constituent dès lors un ouvrage de référence fort utile pour l’étude de ce saint et de l’hagiographie.

Alexandre Burnier

Jürgen Dummer/Meinolf Vielberg (Hgg.): *Zwischen Historiographie und Hagiographie*. Ausgewählte Beiträge zur Erforschung der Spätantike. Altertumswissenschaftliches Kolloquium 13. Franz Steiner, Stuttgart 2005. 107 S., 2 Abb.

Ce recueil rassemble cinq études. 1. J. M. Alonso-Núñez, «Die Universalgeschichtsschreibung in der Spätantike und die westgotische Historiographie» (9–25). Présentation très succincte, élémentaire, et sans aucune originalité d’une série d’œuvres historiographiques, surtout de l’antiquité tardive, dont seule une minorité sont des histoires universelles: diverses chroniques, Orose, Zosime, Jordanes, Malalas, Isidore de Séville, d’autres encore. 2. Chr. Gnilka, «Das gute Alter. Ein Leitbild des frühen Christentums» (27–46). Analyse des deux premiers paragraphes de la *Lettre 10* de Jérôme décrivant le centenaire Paul de Concordia. Gn. y montre comment les notions de péché, de grâce et de résurrection des corps renouvelle la topique sur le grand âge qui a une longue tradition dans la littérature gréco-latine profane. Cet intéressant mémoire frappe par un ton de dévotion apologétique qui fait penser davantage à un exposé pour séminaristes qu’à une communication scientifique. 3. D. J. O’Meara, «Die Geometrie und das Göttliche in der Spätantike» (47–60). Il est montré comment les doctrines mathématiques, géométriques et philosophiques de Proclo se trouvent concrétisées dans l’architecture de Sainte-Sophie de Constantinople. L’intelligence de cet exposé suggestif n’est pas facilitée par une citation de Procope (extraits de *aedific.* 1,1,37–61) ainsi qu’un plan et une photographie de Sainte-Sophie insuffisamment commentés. 4. Ph. Régerat, «*Vir Dei* in der Spätantike: das Beispiel der *Vita Severini* des Eugippius» (61–78). Bâtie sur le modèle de la *Vie de saint Antoine* d’Athanaïs, la petite œuvre d’Eugippe propose pour l’édification de ses lecteurs le modèle d’un «homme de Dieu», dont les vertus et l’action se manifestent essentiellement par des dons prophétiques, des macérations ascétiques et des exploits thaumaturgiques. Elle témoigne d’une préoccupation envers le milieu socio-historique nettement plus marquée que la *vita Antonii*, et reflète ainsi les graves troubles qui accablent dans la seconde moitié du 5^e s. les habitants du Norique Ripuaire. 5. Fr. Winkelmann, «Die Historiographie in der Epoche des Kaisers Konstantin des Grossen» (79–99). Reprise sous une forme condensée et moins technique de la contribution intitulée «Historiography in the Age of Constantine», dans *Greek & Roman Historiography in Late Antiquity. Fourth to Sixth Century A. D.* edited by Gabriele Marasco, Leiden/Boston 2003, 3–41; cf. mon compte rendu dans *AntTard* 13, 2005, 364. Tout pourvu de plusieurs *indices* qu’il est, ce recueil est disparate: le texte 3, et en partie le texte 2, sont hors de la sphère décrite par le titre général, qui n’est traitée que très partiellement par les trois autres, dont deux n’auraient pas dû être repris: le texte 1 à cause de son insignifiance, le texte 5 parce que ce n’est qu’un vieux vin dans une autre nouvelle. François Paschoud

Gerhard Binder/Bernd Effe/Reinhold F. Glei (Hgg.): *Gottmenschen*. Konzepte existenzieller Grenzüberschreitungen im Altertum. Bochumer Altertumswissenschaftliches Colloquium 55. Wissenschaftlicher Verlag Trier, Trier 2003. 225 S.

Das Thema des Bandes (mit Beiträgen, die auf einer Ringvorlesung beruhen) macht Sinn: die Gottheit als Mensch ist eine eminente Erscheinungsform der Antike. Sie systematisch einzuordnen ist nun offenbar nicht die Aufgabe, die ein solcher Sammelband erfüllen kann: die Beiträge von Philologen haben das Übergewicht, und so erfährt man manches Treffende zum Umgang von Dichtern etwa mit der realexistierenden Polit-Gottheit Augustus, mit der mythischen Herakles-Apotheose oder mit vergleichsweise unpolitischen göttlichen Menschen (wie Apollonios v. Tyana oder Alexander v. Abunoteichos). Auch die Darstellung Christi in der lateinischen Bibelepik, das Thema des Dichters selbst als eines inspirierten *Deus alter*, sowie Hölderlins Rezeption des horazischen Friedensfürsten

nach *carm. 1,2* (dem schon ein Beitrag von G. Binder gilt) sind in diesem Rahmen nicht fehl am Platz. Dazu kommt ein theologischer Beitrag zur Auswirkung des Konzils von Nicäa auf das Verständnis Christi als *theios aner* und ein philosophischer zu Meister Eckhardts Lehre vom ungeschaffenen Grund der Seele. Ein einziger strikt historischer Beitrag (von L.-M. Günther zu den Gottkönigen am Beispiel der Ptolemäer), steht am Anfang der Sammlung und enthält unverständlichlicherweise auch als einziger keine Anmerkungen und Belege.

Die Einsichten in das durchaus nicht simple – bei Ovid offensichtlich ironisch gebrochene – Verstehen der Herrschergottheit bei den Dichtern (wozu G. Binder und H. Heckel) belegen, wie wenig gerade diese Konzeption – oder Erfahrung? – des göttlichen oder vergotteten Menschen poetischen Ursprungs war. Das schliesst nicht aus, dass gerade poetisches Wahrnehmen ein Auffassen des erzählbar gewordenen Menschengotts aus einer «zielgruppenorientierten» Autorintention heraus gestalten wird (so der mit Witz geschriebene Beitrag zur Bibelepik von R. F. Glei, dem anhand der Episode des Weinwunders zu Kanaa bei Juvencus, Sedulius und dem Neulateiner Vida gerade im Vergleich zum Johannes-Evangelium treffende Ansichten gelingen).

Wünschenswert wäre vielleicht ein grundlegender historischer Beitrag zum Phänomenalwerden des Göttlichen in Menschengestalt in der antiken Poliswelt gewesen, der als Klammer hätte dienen können (so vermisst man auch im philosophischen Beitrag von B. Mojsisch etwas die ausführlichere Behandlung des Verbindungswegs, der vom göttlichen Seelengrund Eckhardts zurück in die Antike wiese). Wie meistens, wenn ein gemeinsames Thema aus der Diversität von Forschungsschwerpunkten heraus beleuchtet werden soll, muss der Leser selbst nach dem Zusammenhang suchen – das Verdienst der Herausgeber liegt im Zusammenbringen von Perspektiven verschiedener Disziplinen. Das Buch ist zweifellos ein Gewinn und wird hoffentlich weitere Studien nach sich ziehen.

Alfred Schmid

Beat Näf: Traum und Traumdeutung im Altertum. Wissenschaftliche Buchgesellschaft Darmstadt, Darmstadt 2004. 244 S., 30 Abb.

Der Zürcher Althistoriker Beat Näf (N.) hat sich im vorliegenden Band ein ehrgeiziges Ziel gesetzt. Er will sich von der erklecklichen Zahl gewichtiger altertumskundlicher Traumbücher aus neuester Zeit (vgl. 12f.) offenkundig durch die nachgerade enzyklopädische Weite seines Zugriffs abheben. Ihm genügt es nicht, eine auch für interessierte Laien verständliche Synthese der neueren Forschungen zur antiken Traumdeutung mit speziellem Fokus auf den Eliten der Traumdeutung in ihrem jeweiligen historischen Umfeld vorzulegen (12f.). Er verspricht zudem Detailklärung wichtiger Fragen, die in bisherigen Studien «offen geblieben» seien (13). Dass N. seinen hehren Anspruch in einer Darstellung, die nach Umfang und Zuschnitt nur als kleine Kulturgeschichte der Oneirokritik(er) vom alten Orient bis zur Rezeption der antiken Traumdeutung in der modernen Traumforschung angelegt ist, schwerlich einlösen kann, darf kaum verwundern.

Nach einer knappen Einleitung, die forschungsgeschichtlichen und methodischen Fragen gewidmet ist und in deren Rahmen N. eine – etwas unübersichtlich geratene – «Typologie der Deutungen» (14–17) entwickelt, stellt der Autor in 16 konzisen Kapiteln sein Material vor (19–192). In einem skizzenhaften Abriss der massgeblichen Quellen verfolgt er – unter erfreulich häufiger Einbeziehung ikonographischer Zeugnisse – die Spur der Traumexegese. Wir hören von inschriftlich überlieferten Träumen ägyptischer Pharaonen, den nächtlichen Gesichten der alttestamentarischen Erzväter und gelangen über die «Tore der Traumwelt» des frühgriechischen Epos in den öffentlichen Raum der griechischen Polis, in der literarische wie reale Träume instrumentalisiert und problematisiert worden seien. Die Reflexion der Oneirokritik seit den vorsokratischen Denkern und ihren «Erben» Platon und Aristoteles führt dann über Philosophenschulen und Lebenswelt im Hellenismus, als Tempelschlaf und Inkubationspraktiken eine immer wichti-gere therapeutische Rolle zu spielen begannen, zur Übertragung der griechischen «Traumkomplexe» auf die römische Literatur, Philosophie, Politik und Religion in Republik und Prinzipat. Ein stark medizinisch ausgerichtetes Kapitel zur Traumtherapie in der römischen Kaiserzeit und eine hastige *tour d'horizon* über die Schlüsselfigur der antiken Traumdeutung, Artemidor von Daldis, dem N. nur fünf Seiten gönnt (124–128), obwohl er heutzutage als «Inbegriff des Traum-

deuters» gilt (124), bereiten den Boden für die «christliche Umorientierung». Die Spätantike zeichne sich durch die Koexistenz verschiedener älterer Traumdiskurse (naiv, rhetorisch, therapeutisch, philosophisch, theoretisch) aus, die aber durch das Christentum theologisch dominiert worden seien. Den Band beschliessen ein informativer Leitfaden zu den Renaissances der antiken Oneirologie in der Neuzeit, insbes. in den psychoanalytischen Schulen des 20. Jh. bis hin zur restriktiven Traumdeutung in der neuesten Schlafforschung (173–192), ein stattlicher Block von 665 Endnoten (193–224), eine klar strukturierte und gehaltvolle Bibliographie (225–234), Abbildungsnachweise (235f.) sowie ein Register, das sich weitgehend auf Namen beschränkt (237–244).

Der Band hinterlässt beim Leser insgesamt einen zwiespältigen Eindruck. So warm er ihn als Fundgrube der relevanten Quellentexte und als Thesaurus der sorgfältig gesammelten Sekundärliteratur begrüßt, so sehr bedauert er, dass das Streben nach Vollständigkeit N. vielfach zu sprunghafter Kurzatmigkeit («name-dropping») verleitet hat. Leider bleibt zu wenig Raum für die wünschenswerte analytische Vertiefung anhand geeigneter Exempla und für thesenhafte Systematisierung. Wollte man aus der ganzen inventarisierten *moles* eine These N.s destillieren, so wäre etwa folgendes festzuhalten: Jede Kundgabe von Traumerleben enthält bereits ein mehr oder minder grosses Element an Traumdeutung (129). Freilich gibt es Stufen der Professionalisierung und Skalen der Instrumentalisierung von Oneirokritik, die jeweils nach ihren historischen, biographischen, sozialen, religiösen, philosophischen und/oder literarischen Kontexten zu befragen sind und nur vor diesem Hintergrund verständlich werden. Die sprachliche Ausarbeitung von N.s Buch befremdet den Rez. durch eine Reihe von Verstössen gegen die deutsche Syntax, etwa 21 «Ein Sonderfall bildet ...» statt «Einen Sonderfall bildet ...»; 50 «deren Verzicht» statt richtig «den Verzicht darauf». Ärgerlicher sind inhaltliche Irrtümer und sinnentstellende Verschreibungen: Nicht «der 24. Gesang (scil. der *Odyssee*) führt ... vor, wie diese (scil. die Freier) umgebracht werden» (39), sondern der 22. Gesang schildert die Freiertötung (Hom. *Od.* 22,1–380). Das berühmte Wort Pindars σκιάς ὄντα / ἄνθρωπος (Pind. *P.* 8,95f.), in Dieter Bremers Übersetzung «Schattens Traum / der Mensch», wird gar an zwei Stellen verkehrt wiedergegeben mit «der Mensch sei der Schatten eines Traumes» (53, wieder 179). Den Titel eines Sammelbandes zum Argonautenpos des Valerius Flaccus, *Ratis omnia vincet* (München 1998), hat N. kurioserweise in «*Ratio omnia vincet*» (206, Anm. 272) abgewandelt. Schön wär's.

Markus Janka

Sarah Iles Johnston/Peter T. Struck (Hgg.): Mantikê. Studies in Ancient Divination. Religions in the Graeco-Roman World 155. Brill, Leiden/Boston 2005. 322 S.

Der vorliegende Band versammelt neun Studien, die auf eine Tagung an der University of Pennsylvania (2001) zurückgehen. In ihrer anregenden Einleitung erklärt S. I. Johnston das relative Desinteresse der althistorischen Forschung an der Divination durch die Schwierigkeit, ihren Ort innerhalb eines Kontinuums, als dessen zwei Pole man Rationalität und Magie ansetzte, zu bestimmen. Johnston nimmt in dieser Frage klar Stellung. Selbstverständlich hat die Divination mit Bereichen zu tun, die sich menschlicher Alltagsvernunft entziehen, sei es in Form von veränderten Bewusstseinszuständen der *manteis* oder wenn der Kontakt mit den Toten oder Wissen um die Zukunft gesucht wird. Auch in ihren Verfahren weist die Divination unkontrollierbare, nicht rationalisierbare Elemente auf («randomization»); diese bieten gleichsam den Raum für göttliche Intervention. Hingegen besteht die – soziale wie intellektuelle – Funktion der Divination darin, Probleme zu «rationalisieren», d.h. menschlicher Vernunft zugänglich zu machen (indem die Zahl möglicher Antworten eingeschränkt wird oder eine Antwort einen diskursiven Interpretationsprozess in Gang setzt). Die einzelnen Beiträge deuten allerdings an, dass dieses (eher normative als deskriptive) Modell weitere Funktionen der Divination nicht ausschliesst: Graf stößt auf Formen der Divination als Zeitvertreib (76f.); Burkert weist auf die Sanktionierung schon gefällter Entscheidungen durch Orakelbefragung hin (39). Sollte die Divination tatsächlich stets dem Zweck dienen, den menschlichen Handlungsspielraum auszuweiten, so tut sie das im Hinblick auf eine Vielfalt unterschiedlicher Beschränkungen. Einzelne Themenkomplexe des Bandes sind Losorakel und ihr sozialer Kontext (Graf, Klingshirn, Grottanelli), Nekromantie (Faraone, Johnston), mantische und literarische Hermeneutik (Struck), unabhängige Seher (Dillerey), divinatorische Kommunikationsmittel (Frankfurter), Spannungen

zwischen Rationalität und Irrationalität der Divination (Burkert). Das Buch ist eine unverzichtbare Lektüre für alle, die sich mit antiker Divination beschäftigen.

Karin Schlapbach

Maria Cristina Martini: Le vestali. Un sacerdozio funzionale al «cosmo» romano. Collection Latomus 282. Latomus, Brüssel 2004. 263 p.

M. C. Martini, autrice di precedenti lavori dedicati al sacerdozio di Vesta, affronta in questo studio il tema del valore assegnato al *crimen incesti* delle Vestali nell'annalistica di età repubblicana. Secondo l'autrice gli annalisti nella loro opera di riscrittura utilizzano questi episodi per segnalare importanti trasformazioni del «cosmo» romano, ovvero passaggi sociali e istituzionali di grande rilievo nella storia di Roma – dall'istituzione della monarchia ereditaria alla separazione tra augurato e potere supremo, dal superamento del privilegio patrizio ai cambiamenti nella monetazione e all'espansione delle colonie fuori dell'Italia. La tesi, argomentata attraverso una minuziosa analisi sia della tradizione storiografica che del contesto storico a cui essa di volta in volta si riferisce, appare suggestiva soprattutto per quanto riguarda il primo *incestum* ricordato dalla tradizione, per il quale il legame tra colpa sessuale e mutamento dell'ordine è senz'altro più immediato: il caso di Ilia, da cui scaturisce la «fondazione» della monarchia romana come forma di potere diversa e contrapposta al regno albanico.

Più in generale, lo studio offre stimolanti spunti di riflessione sulla figura della Vestale e sul problema dei modelli che stanno dietro all'istituzione di questo sacerdozio. Sottolineando il legame tra il comportamento sessuale delle sacerdotesse e mutamenti fondamentali per la comunità, la lettura che la M. attribuisce agli annalisti avvalorà l'immagine della Vestale come figura pubblica, che sembra svolgere nei confronti della città una funzione per molti aspetti vicina a quella rivestita dalla donna romana all'interno della stirpe. Anche per lei infatti la castità coincide, almeno sul piano simbolico, con la conservazione dell'identità del gruppo – solo che nel suo caso non si tratta più di una linea familiare ma di Roma stessa.

Francesca Mencacci

Michel Malaise: Pour une terminologie et une analyse des cultes isiaques. Mémoire de la Classe des Lettres 35. Académie royale de Belgique, Brüssel 2005. 282 S.

La question du culte de divinités égyptiennes hors de leur territoire d'origine a donné lieu à de très nombreuses études (plus de 8000 actuellement). Mais la terminologie moderne pour cerner ces réalités antiques est loin d'être unifiée, semant la confusion, et pouvant conduire à des erreurs d'interprétation. C'est sur ce constat que s'ancre l'étude de Michel Malaise, qui vise en fin de compte à différencier, dans les termes comme dans l'interprétation, le cultuel du culturel. A travers une analyse tout en nuances, l'auteur force à la réflexion sur l'emploi souvent automatique des termes «isiaque», «égyptisant», «aléxandrin» et autres «aegyptica» ou «nilotica». Refusant de céder à la simplification anglo-saxonne qui fait de tout témoignage de type égyptien hors d'Egypte des «aegyptica», l'auteur propose de réserver le terme de culte isiaque au «culte hors d'Egypte, entre la fin du IV^e s. av. J.-C. et la fin du IV^e s. ap. J.-C. d'une douzaine de divinités appartenant à un même cercle mythique, cultuel et liturgique» (29) soit la «gens isiaque». Les documents ne pouvant être sûrement liés à une activité cultuelle seraient alors des «témoignages de type isiaque». La «religion égyptienne d'Egypte» concerterait le panthéon isiaque sur sol égyptien durant la période gréco-romaine, bien distincte des «objets égyptiens à sujet ou thème isiaque», sans rapport direct avec le culte. Quant aux «cultes alexandrins», ils ne concerneraient que «les divinités gréco-égyptiennes qui seraient non seulement le résultat d'une *interpretatio graeca* d'anciennes déités égyptiennes, mais qui, en outre, offriraient des traits spécifiques à la grande ville portuaire» (128).

Ces louables et nécessaires efforts méthodologiques auront peut-être, et malheureusement, du mal à s'imposer auprès des archéologues et historiens qui regardent l'antiquité par le seul biais de la culture gréco-romaine. Ces précisions sont toutefois essentielles à une compréhension en nuances de la diffusion, de l'implantation et de l'adaptation des cultes d'origine égyptienne dans la sphère culturelle hellénisée et romanisée. Cette étude, dont la lecture est loin d'être réservée au cercle des «égyptisants», ne peut que nourrir une réflexion de type méthodologique essentielle à tout historien de l'antiquité ou archéologue. Elle participe d'un mouvement encore timide mais salutaire qui

analyse, dans plusieurs domaines, les termes modernes de la recherche sur l'antiquité, mettant en lumière les automatismes langagiers et conceptuels qui dictent encore trop souvent notre façon de penser le monde antique.

Anne-Françoise Jaccottet

Andrea Biernath: Missverstandene Gleichheit. Die Frau in der frühen Kirche zwischen Charisma und Amt. Franz Steiner, Stuttgart 2005. 179 S.

Die Dissertation der Altertumswissenschaftlerin Andrea Biernath (B.) geht von einer bestimmten Lesart neutestamentlicher Texte aus, gemäss der die Frau im Urchristentum eine bessere Stellung besass als dies in den umgebenden Gesellschaften der Fall war. Unter Abgrenzung von manchen fragwürdigen Exegesen und Aktualisierungen neutestamentlicher Texte, die sie etwas pauschal feministischer Theologie anlastet, rekonstruiert die Historikerin anhand der erhaltenen Textquellen die Situation, die Funktionen und die Dienste von Frauen in den frühen christlichen Gemeinschaften von der Zeit Jesu bis zu der Tertullians.

Der entscheidende Interpretationszugang zum frühen Christentum ist für B. die Eschatologie. Jesus wie Paulus waren von der unmittelbaren Erwartung des kommenden Endes durchdrungen. Dies bestimmte auch ihre Sicht auf die Frau, die als «eschatologische Kreatur» (28) gesehen wird. Die deuteropaulinischen Briefe bezeugen nach B. dann eine Tendenz, sich aufgrund der ausbleibenden Parusie in der Welt einzurichten. Die beginnende Organisation und Hierarchisierung der christlichen Gemeinde zog die Verdrängung charismatischer Funktionen nach sich. Während solche Funktionen und Dienste von Frauen gleichermassen ausgeübt wurden, stand ihre Einbeziehung in die Amtsentwicklung der frühen Kirche nach B. nie zur Diskussion (109). Von einem Bruch sei aber insofern nicht zu reden, als eschatologische Momente neben der Institutionalisierung weiterhin lebendig blieben und erst am Ende des 3. Jh. zurückgedrängt werden konnten.

Leuchtet die Grundthese ein, wonach die Statusgleichheit von Frauen in der Jesusbewegung und den frühen christlichen Gemeinden eine charismatische war und also nicht die soziale Stellung der Frau innerhalb der Gesellschaft generell oder gar als sozialemanzipatorisches Konzept betraf, so werden sich verschiedene Einzelexegesen in dieser Arbeit der kritischen Anfrage von theologischer Seite stellen müssen. Etwa die Interpretation zentraler Texte wie Gal 3,28, Lk 10,38–42 oder 1 Kor 14,33b–36. Bedauerlich ist, dass eine religionshistorische Einordnung christlicher Eschatologie, ebenso wie die genauere Definition des hier verwendeten Eschatologiebegriffs unterbleibt. Die manchmal fast erzwungene Abgrenzung von jüdischer Apokalyptik und Religion (22–23) schuldet sich einem veralteten Konzept und ignoriert neuere theologische Forschungsmeinungen. Auch werden m.E. sozialhistorische Aspekte zu wenig gewichtet. Dass z.B. Jesus wie Paulus die Zustände in dieser Welt nicht interessierten (35), scheint mit Blick auf die Textquellen fraglich. Gerade die Nachfolge von Frauen (auch von solchen mit gesellschaftlich zweifelhaftem Ruf) oder die Auseinandersetzung mit Gemeindekonflikten zeigt, dass Jesus und Paulus konkrete soziale Realitäten durch ihre Erwartungen auf eine grundlegende Veränderung ausserhalb (!) dieser Welt beeinflussten. Christina Tuor-Kurth

Giancarlo Reggi (ed.): Letteratura e riflessione filosofica nel mondo greco-romano. Atti del corso d'aggiornamento per docenti di latino e greco del Canton Ticino, Lugano, 21-23. 10. 99. CFS-Casagrande Fidia Sapiens, Lugano-Milano, 2005. 199 p.

Le recueil s'ouvre sur une étude de l'éditeur G. Reggi consacrée à l'histoire de l'enseignement du latin, du grec et de la philosophie dans les lycées et gymnases cantonaux tessinois de 1852 à aujourd'hui. Les six autres contributions concernent le champ défini par le titre du recueil: F. Trabattoni, «Dialettica e persuasione nei dialoghi di Platone»; D. Lanza, «La città e i racconti. Per una rilettura della Poetica [d'Aristote]»; A. Grilli, «Cultura e filosofia dopo Alessandro Magno»; G. Reggi, «Cicerone di fronte a Platone nei dialoghi politici *De oratore*, *De re publica*, *De legibus* (proposta didattica)»; G. Mazzoli, «Stoicismo e letteratura»; E. Marinoni, «Motivi d'interesse dello scritto senecano *Ad Helviam matrem de consolatione*. Una proposta didattica»; M. Geymonat, «Poesia e scienza in Virgilio: dalla III ecloga al VI libro dell'*Eneide*». Le volume a été édité par G. Reggi qui, infatigablement, tous les trois ans depuis 1987, organise au Tessin de très sympathiques rencontres, revêtant un double caractère scientifique et pédagogique au bénéfice de ceux qui enseignent le latin et

le grec en Suisse italienne. On ne peut qu'admirer cet engagement ingénieux en défense de la survie dans l'enseignement secondaire des langues anciennes dans un environnement qui, comme ailleurs en Suisse, ne peut guère être qualifié de très favorable.

François Paschoud

Aldo Brancacci (Hg.): *Philosophy and Doxography in the Imperial Age*. Accademia toscana di scienze e lettere «La Colombaria» 228. Olschki, Florenz 2005. VIII, 186 S.

Der Band enthält die gedruckten Beiträge zum dritten internationalen Kolloquium über die Philosophie der Kaiserzeit, welches vom 20.–22. Juni 2002 im Consiglio Nazionale delle Ricerche in Rom stattfand. Angesichts der Bedeutung, welche die doxographischen Handbücher für die philosophische Wissensvermittlung in Kaiserzeit und Spätantike hatten, und vor dem Hintergrund der in den letzten Jahrzehnten intensivierten Erforschung dieses Phänomens überrascht es kaum, dass der Organisator der seit 1999 stattfindenden Römer Kolloquien, Aldo Brancacci (Ordinarius für antike Philosophiegeschichte an der Università Roma Tor Vergata), nach *Le scuole e le tradizioni filosofiche* (Napoli 2000) und *Antichi e moderni nella filosofia di età imperiale* (Napoli 2002) das Verhältnis zwischen Philosophie und Doxographie als Thema der dritten Tagung ausgewählt hat.

Die sorgfältig redigierten Akten werden eröffnet durch gehaltvolle Beiträge der Pioniere der neueren Aëtios-Forschung, David T. Runia («A difficult chapter in Aëtius Book II on cosmology») und Jaap Mansfeld («From Milky Way to Halo. Aristotle's *Meteorologica*, Aëtius, and passages in Seneca and the *Scholia on Aratus*»). Der Herausgeber selbst legt eine sorgfältige Studie zu Kapitel 24 des 3. Buches von Stobaios' Anthologion vor, welches griechische Texte zum Thema Περὶ συνειδότος versammelt. Besondere Aufmerksamkeit wird dabei einem Sokrates zugeschriebenen Ausspruch geschenkt, der nach Brancaccis Vermutung auf einen λόγος Σωκρατικός des Antisthenes zurückgehen bzw. im Umfeld der mit Antisthenes und den Kynikern assoziierten sokratischen Tradition entstanden sein könnte. Carlos Lévy arbeitet in einem umfangreichen Artikel die z.T. unterschätzte Bedeutung Philons von Alexandrien für die Doxographie heraus, und Dominic J. O'Meara betont, dass bei Plotin als «historien» de la philosophie» in *Enn.* 4,8 und 5,1 Platon stets eine Sonderstellung einnehme und im Unterschied zu Numenios und Iamblich die «transformation de l'histoire de la philosophie en propagande pythagorisante» kaum eine Rolle spielt. Hansueli Flückigers wichtige Untersuchung zu den ΕΦΕΚΤΙΚΟΙ in den Platonkommentaren gelangt u.a. zum Ergebnis, dass einige der skeptischen Argumente in den Kommentaren älter als die Blütezeit des pyrrhoneischen Skeptizismus (80 v. bis 3. Jh. n.Chr.) sein dürften und dass die Autoren ihre Informationen aus einer von Sextos unabhängigen Tradition schöpften. Den Abschluss des Bandes bildet eine minuziöse Untersuchung der möglichen Quellen von Augustins Doxographie der platonischen Ideen durch Jean Pépin. Dem Andenken dieses grossen, im September 2005 verstorbenen französischen Gelehrten, der mit seinen zahlreichen Arbeiten entscheidend zum besseren Verständnis der «histoire intellectuelle» des hellenistischen Judentums und des Frühchristentums beigetragen hat, ist das Buch auch gewidmet.

Christoph Riedweg

Vincenza Celluprica/Christina d'Ancona (Hgg.): *Aristotele e i suoi esegeti neoplatonici*. Logica e ontologia nelle interpretazioni greche e arabe. Atti del convegno internazionale. Roma, 19–20 Ottobre 2001. Elenchos 40. Bibliopolis, Napoli 2004. 282 S.

Der viersprachige Tagungsband enthält vorwiegend Texte zur neuplatonischen Metaphysik in der griechischen und arabischen spätantiken Tradition. Untersucht werden Kommentare zu Aristoteles' *Kategorien* und *Metaphysik*, Buch Γ und Λ, Plotins *Enneade* VI sowie Avicenna. Daneben findet sich ein interessanter Beitrag zu den Eigenheiten syrischer Logik. Die Titel: R. Chiaradonna, «Plotino e la teoria degli universali. *Enn.* VI 3 [44], 9»; F. A. J. de Haas, «Context and strategy of Plotinus' treatise *On the Genera of Being*. *Enn.* VI 1–3 [42–44]»; H. Hugonnard-Roche, «La constitution de la logique tardo-antique et l'élaboration d'une logique «matérielle» en syriaque»; C. Ferrari, «Der Duft des Apfels. Abû l-Farag 'Abdallâh Ibn at-Tayyib und sein Kommentar zu den *Kategorien* des Aristoteles»; M. Rashed, «Ibn 'Adî et Avicenne: sur les types d'existant»; A. Bertolacci, «La ricezione del libro Γ della *Metaphysica* nell'*Ilâhiyyât del Kitâb al-Sifâ*' di Avicenna»; C. Martini Bonadeo, «*Hôs erômenon*: alcune interpretazioni di *Metaph.* Λ 7».

Auch die Bibliographie verrät die metaphysische Schwerpunktsetzung. Von den arabischen Autoren überwiegt deutlich Avicenna. Der Band schliesst mit einem dreifachen Index (Manuskripte, antike und moderne Namen). Im Vorwort (ital.) betont Vicenza Celluprica die italienische und europäische Einbindung der Tagung und die Wichtigkeit, Spezialisten zu den diversen Gebieten zusammenzubringen, um die Transformationen der griechischen Philosophie auf dem Weg ins europäische Mittelalter herauszuarbeiten. Cristina d'Ancona zielt in der Einleitung (ital.) in dieselbe Richtung und unterstreicht die Eigenleistung der spätantiken Autoren gegenüber der blossen Transmission der Griechen.

Michael Groneberg

Karl-Heinz Leven (Hg.): Antike Medizin. Ein Lexikon. C. H. Beck, München 2005. XLIV, 967 S. Présenté en quatrième de couverture comme le premier dictionnaire sur la médecine antique, cet ouvrage compte un millier d'entrées. La plupart d'entre elles concernent des auteurs médicaux, des traités spécifiques ou des médecins, des spécialités médicales, des personnages antiques. Elles expliquent également des notions ou des concepts, des orientations doctrinales, ainsi que des termes nosologiques et des thérapeutiques, ou encore des éléments qui entretiennent des liens plus lointains avec la médecine. Ces notices ont été rédigées par 91 auteurs reconnus internationalement pour leur érudition et la qualité de leurs travaux dans les domaines de la philologie et de l'histoire de la médecine antiques. Les notices sont en règle générale plutôt brèves. Elles sont rédigées dans un style synthétique tout à fait adapté à l'occasion. Elles contiennent le plus souvent des renvois internes, judicieusement choisis, qui permettent au lecteur de tracer son propre chemin au fil de ses intérêts ou de ses besoins. Ces mêmes renvois confèrent également à l'ouvrage une unité et une cohérence forte. Chaque notice se clôt par des indications bibliographiques qui offrent au lecteur autant de possibilités de poursuivre ses investigations. La bibliographie est généralement à jour, même si l'on constate ici ou là l'absence de quelques éditions ou études récentes. L'ouvrage est de très belle facture, et la mise en pages allie élégance et sobriété. Tout au plus peut-on regretter que les mots grecs n'apparaissent que sous leur forme translittérée. Les abréviations utilisées sont indiquées et explicitées au début de l'ouvrage (1. abréviations courantes; 2. auteurs et œuvres antiques [avec parfois l'indication de l'édition de référence]; 3. revues citées dans les références bibliographiques; 4. littérature secondaire). Les trois dernières sections des abréviations peuvent avantageusement faire également office de bibliographie spécialisée. L'ouvrage se termine par une liste alphabétique des entrées qui permet une vue d'ensemble du volume et garantit de ce fait un confort de consultation appréciable.

Brigitte Maire

Ivan Garofalo/Amneris Roseilli (edd.): Galenismo e medicina tardoantica. Fonti greche, latine e arabe. Atti del Seminario internazionale di Siena. A.I.O.N., Istituto universitario orientale, Napoli 2003. 354 p.

Dans la première contribution à ce volume érudit qui en compte huit autres, A. M. Ieraci Bio dresse un portrait de l'école iatrosophiste alexandrine qui a joué un rôle central dans la transmission de la médecine grecque. Elle présente les avantages du commentaire scientifique lemmatisé, jusqu'ici réservé à la philosophie et à la rhétorique, qui permet d'aborder la matière médicale d'une manière plus distanciée, critique et didactique. M. Lamagna s'intéresse à l'uroscopie, une spécialité byzantine, à travers le *De urinis* de Stéphane d'Athènes. Il étudie ce traité à la lumière des diverses sources qui font état de cette science particulière, fait le point sur l'uroscopie ainsi que sur les travaux de W. Wolska-Conus, et se penche sur la constitution du texte ainsi que sur sa place dans le cadre plus général de la médecine alexandrine. Il met en évidence la méthode et les doctrines de Stéphane d'Athènes en prenant appui sur les commentaires de l'auteur ancien sur diverses questions d'uroscopie et leur traitement par Hippocrate. C. Schiano (S.) présente la première étude sur un traité jusque-là inédit, *Sur les fièvres*, attribué au iatrosophiste Jean Philopon. Ce texte était certes connu de Diels, mais S. est le premier à s'intéresser à son contenu, ses modèles et sa structure. Il décrit le manuscrit (Mosq., G.I.M., Synod. Gr. 466 Vladimir) qui nous transmet ce texte, s'intéresse aux sources du traité ainsi qu'à l'établissement du texte. S. ouvre une discussion autour des fièvres, de leur manifestation, de leur signification. Il conclut en soulignant l'intérêt philosophique de ce traité ainsi que le caractère

plutôt rare de la doctrine qu'il véhicule et qu'il analyse comme un produit du milieu alexandrin. K.-D. Fischer présente une contribution descriptive et factuelle (titre, transmission, interactions avec d'autres traités, contenu, structure), mais aussi érudite du *Galeni Liber tertius*. Il relate l'étiologie de quatre maladies (*scotoma*, épilepsie, *mania* et *paralysis*), avant de proposer en guise de conclusion une brève analyse sur la place et la signification du *Liber tertius*. La contribution de N. Palmieri apporte beaucoup à la compréhension de divers mécanismes intervenant dans la réception de l'œuvre monumentale de Galien. Elle met en évidence que les sources indiquées par Agnellus peuvent donner lieu à diverses interprétations. Celui-ci recourt à deux sources principales: les traités galéniques et un modèle alexandrin qui s'est constitué sur la base de lectures de Galien plus anciennes. L'article se clôt sur un recueil d'extraits thématiquement ciblés. A. M. Urso livre une étude des *Gynaecia* centrée sur la réception de Soranos d'Éphèse chez Célius Aurélien, ainsi que sur les divers procédés de réécriture mis en œuvre lors de la traduction/adaptation du modèle. I. Garofalo démontre le rôle capital de la tradition arabe dans la transmission du *Canon* des œuvres de Galien (sommaires, commentaires et diagrammes établis à Alexandrie à partir de seize groupes d'œuvres de Galien formés de vingt-quatre écrits galéniques tous mentionnés dans la *Synopsis* de Jean le Grammairien), avec une attention particulière portée aux sommaires alexandrins. L'article se termine sur une bibliographie utile. P. E. Poormann (P.) s'intéresse à un abrégé (*Synopsis*) du *De sectis* de Galien rédigé en arabe par un certain Jean le Grammairien. Il commence par dresser brièvement le contexte alexandrin de sa rédaction et poursuit en détaillant le contenu de cette *Synopsis*. Il situe aussi le traité par rapport aux débats entre les diverses écoles médicales. P. examine ensuite la question de l'auteur en se demandant si cette *Synopsis* a d'abord été rédigée en grec ou s'il s'agit d'un texte apocryphe. Vient ensuite en appendice le texte et la traduction de l'abrégé du *De sectis* de Jean le Grammairien. D. Jacquart (J.) s'intéresse à situer Avicenne par rapport à la tradition du galénisme arabo-alexandrin. Elle débute son article par quelques remarques liminaires qui rappellent les jugements contrastés qui ont été portés sur la partie médicale de l'œuvre d'Avicenne. Cette ambivalence se retrouve aussi dans l'évaluation du traitement des sources. Les qualités scientifiques de J. garantissent un jugement pondéré sur le *Canon* d'Avicenne, une œuvre majeure et un accès direct tant à l'original arabe qu'à sa version latine du 12^e s. due à Gérard de Crémone. K.-D. Fischer propose l'édition du *Liber tertius* de Galien établie à partir d'un ms. de base inédit [Vendôme 109 (11^e s.)]. Un index des manuscrits vient clore le volume.

Brigitte Maire

Jochen Althoff/Bernhard Herzhoff/Georg Wöhrle (Hgg.): *Antike Naturwissenschaft und ihre Rezeption*. Band XV. Unter Mitarbeit von Sabine Föllinger. Wissenschaftlicher Verlag Trier, Trier 2005. 157 S., 2 Abb.

Der Arbeitskreis *Antike Naturwissenschaft und ihre Rezeption* (AKAN) wurde im Jahre 1988 in Bamberg begründet. Seither wird alljährlich im Juni ein mittlerweile in Mainz stattfindendes Symposium veranstaltet. Die dabei gehaltenen Referate werden seit 1992 in Sammelbänden der vorliegenden Reihe veröffentlicht.

Den Schwerpunkt des diesjährigen Tagungsbandes bildet die Aristotelesforschung, die mit vier Beiträgen vertreten ist: Franz M. Wuketits zeichnet in seinem Aufsatz «Aristoteles und die Affen. Das Verhältnis des Menschen zu Affen von der Antike bis heute» (13–24) ein anschauliches Bild von der Wahrnehmung unseres nächsten Verwandten aus der Perspektive der jeweiligen Zeit. Im Beitrag von Uwe Voigt «Wahrnehmung auf den Punkt gebracht. Die aristotelische Wahrnehmungslehre im Lichte eines geometrischen Modells» (25–41) wird am Beispiel von *De anima* III 2,427 a 9–14 dargelegt, dass Aristoteles in diesem Bereich eine Position einnimmt, die dem aktuellen Ansatz der modernen Systemtheorie recht nahe kommt. In seiner mit zwei illustrativen Abbildungen von Schweineherzen versehenen Untersuchung kommt Stephan Zierlein anhand von unerklärbaren Widersprüchen zum berechtigten, aber wenig befriedigenden Schluss, dass sich «Aristoteles' anatomische Vorstellung vom menschlichen Herzen» (43–71) letztlich nicht erklären lässt. Im letzten Beitrag «Lavoisier – das Ende der aristotelischen Lehre von den vier Elementen?» (115–157) weist Sven Müller nach, dass sich Lavoisiers Kritik gar nicht gegen die aristotelische, sondern gegen die von seinen Zeitgenossen vertretene Vier-Elementenlehre richtete.

Auch zwei weitere Beiträge nehmen z.T. auf Aristoteles Bezug: «Empedokles' Naturdichtung aus chemischer Perspektive» (Klaus Ruthenberg, 7–12) sowie «Vom Nutzen der Pflanzen für den Menschen. Anthropozentrische Perspektiven in Theophrasts botanischen Schriften» (Georg Wöhrle, 73–89). In letzterem wird Theophrasts Ansicht anschaulich dargelegt, dass Pflanzen zwar auch für den Menschen geschaffen seien, ihr eigentliches Telos aber in der eigenen Reproduktion liege. Abgerundet wird der Band mit einem aufschlussreichen Aufsatz von Thorsten Fögen «The Transformation of Greek Scientific Knowledge by Roman Technical Writers: On the Translating of Technical Texts» (91–114). Florian Mittenhuber

SYNAGOGE. ΣΥΝΑΓΩΓΗ ΛΕΞΕΩΝ ΧΡΗΣΙΜΩΝ. Texts of the Original Version and of MS. B. Edited by Ian C. Cunningham. Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 10. De Gruyter, Berlin/New York 2003. 760 S.

Ende des 8. oder Anfang des 9. Jh. diente das sogenannte Kyrill-Lexikon als Grundlage für die erste Fassung der «Sammlung nützlicher Wörter»; diese wurde dann in den folgenden Jahren durch Zusätze ergänzt. Den Text der erweiterten Version (Hs. B) publizierte L. Bachmann 1828 zwar vollständig, doch war die Ausgabe nicht sorgfältig gemacht. Es ist das Verdienst von Cunningham (C.), dem erfahrenen Herausgeber des Herodas, dass wir jetzt die vollständige, ursprüngliche Fassung des Werks sowie die Version von B für den umfangreichen Buchstaben Alpha in einer zuverlässigen Edition konsultieren können. Die Einleitung (13–61) orientiert fachkundig über die Hss., die anderen Textzeugen und ihr Verhältnis zueinander, die Quellen, die Erweiterungen in und nach dem Buchstaben Alpha und gibt einen Leitfaden zur vorliegenden Ausgabe an die Hand. Besonders willkommen sind die Indices, welche das Werk erst richtig erschliessen. Wer sich mit dem spröden Inhalt des Lexikons beschäftigen muss, wird C. dankbar sein, dass er die mühsame Editionsarbeit auf sich genommen und sie nach Jahren auch so sorgfältig zu Ende gebracht hat. Gelegentlich vermisst man eine etwas genauere Angabe, so z.B. auf S. 592 zu α 931, wo Didymos, Fr. 9 zitiert wird. Da M. Schmidt in seiner Ausgabe die Fragmente nicht durchgehend nummerierte, muss der Leser der *Synagoge* drei Fr. 9 (35, 89, 181) in der Didymos-Ausgabe durchsuchen, bis er endlich auf S. 185 den entsprechenden Text findet. Für einen solch kleinen Mehraufwand wird der Benutzer jedoch durch die hervorragende Leistung des Herausgebers vielfach entschädigt. Bruce Karl Braswell

Ammonius Hermeae: Commentaria in Peri hermeneias Aristotelis. Übersetzt von Bartholomaeus Sylvanus. Neudruck der Ausgabe Venedig 1549 mit einer Einleitung von Rainer Thiel, Gyburg Radke und Charles Lohr. CAGL 12. Frommann-Holzboog, Stuttgart 2005. XXVI, 110 S.

In der Renaissance wurden die griechischen Kommentare von Aristoteles systematisch ediert, dann übersetzt. Der Kommentar des Ammonios zu *Peri Hermeneias* erschien 1503, die Übersetzung durch Sylvanus zuerst 1546. Der vorliegende Neudruck der dritten Auflage von 1549 (nach dem Exemplar der Universitätsbibliothek Freiburg/Br.) kommt in Form eines schmalen hochformatigen Buchs (30 × 20 cm), das gänzlich schwarz-weiss gedruckt ist. Die Kopie des zweispaltigen Textes ist an vielen Stellen schlecht leserlich. Dem Kommentar selbst geht ein 20-seitiger Index der lateinischen Stellen voraus. Laut Verlagstext ist Band 12 der CAGL vorwiegend für die Untersuchung der Wirkung von Ammonios «auf die lateinische Renaissance» interessant, welche noch ausstehe. Die Renaissanceübersetzungen können darüber hinaus Hinweise liefern auf moderne Deutungsentscheidungen zu Aristoteles.

Dem Nachdruck gehen eine Einleitung, eine Bibliographie (zu Ammonios in der lateinischen Tradition gibt es seit Verbeke 1961 anscheinend nichts Neues) und ein Verzeichnis der lateinischen Abkürzungen voraus. Rainer Thiel stellt knapp Ammonios' Leben, Lehre und Werk vor, Charles Lohr rundet mit einer Übersicht zu «Ammonios in der lateinischen Tradition» ab. Ein Vergleich der diversen lateinischen Übertragungen ist nicht enthalten.

Der Hauptteil der Einleitung, von Gyburg Radke verfasst, bespricht Ammonios' Kommentar und geht davon aus, dass Ammonios über Boëthius an das lateinische Mittelalter überliefert wurde. Die Annahme, dass Boëthius Ammonios rezipierte, wird jedoch von Autoren wie David Blank (1996) oder Richard Sorabji (1998) verworfen. Leider findet sich diese divergente Auffassung nirgends erwähnt. Michael Groneberg

Luigi Munzi (éd.): **Multiplex Latinitas.** Testi grammaticali latini dell'Alto Medioevo. AION 9. Istituto Universitario Orientale, Napoli 2004. 105 S.

Au cours des âges réputés obscurs qui séparent les grandes invasions des V^e–VI^e s. de la restauration carolingienne, l'une des rares sciences qui continue d'être assidûment cultivée est la grammaire, parce qu'elle donne accès au déchiffrement du texte sacré de la Bible. Les manuels porteurs de ces enseignements ont longtemps été méprisés par les philologues modernes comme plats, médiocres et puérils. Il faut attendre les années 1970 pour que les méthodiques travaux d'édition et de commentaire conduits par B. Löfstedt, V. Law et surtout L. Holtz permettent de mesurer l'importance, du point de vue de la réception et de la transmission des valeurs culturelles héritées de l'Antiquité, de la réflexion théorique et de l'effort pédagogique des grammairiens surtout irlandais du très haut moyen âge. A son tour, L. Munzi apporte sa contribution à cette entreprise de dévoilement et de réhabilitation en publiant deux brefs compendiums grammaticaux désignés selon leur *incipit* des noms de *Traité Quae sunt quae* et de *Traité Aggressus* et en les équipant de commentaires méticuleux. Il en ressort que tous deux, transmis notamment par le célèbre florilège grammatical conservé à la Burgerbibliothek de Berne sous la cote 522, dont H. Hagen avait dès 1870 entrevu l'intérêt, ont été composés à la charnière des VII^e et VIII^e s. par des maîtres irlandais venus diffuser, comme il était fréquent à l'époque, leur savoir sur le continent (dans le Nord de la France, peut-être l'abbaye de Corbie, pour le traité *Quae sunt quae*, la France ou l'Italie du Nord pour *Aggressus*). Les deux traités sont d'intérêt inégal: *Aggressus*, très bref (100 lignes), déjà édité par Hagen, mais sur la base du seul *Bernensis* 522, se borne à reprendre l'enseignement de Donat sur le nom, en l'agrémentant d'exemples bibliques; il fournit ainsi un bon modèle de la christianisation, voire de la «monasticizzazione» (71) de l'*ars grammatica*. Les liens avec l'exégèse du traité *Quae sunt quae*, dont Munzi procure l'*editio princeps*, sont encore plus étroits. Plus ample que l'autre ouvrage (22 p. imprimées), il s'ingénie à mettre en relation les catégories grammaticales et les vérités doctrinales: c'est ainsi, par exemple, que les trois personnes verbales sont rapprochées de celles de la Trinité. Dans cette perspective, Donat «réconcilié avec la Bible», selon l'expression de V. Law, fait l'objet d'un savoir ésotérique, presque sacré, ce qui se traduit dans les méthodes mêmes du maître médiéval – comme celle de l'«épimérisme» qui consiste à décomposer une phrase comme *I(ncipiunt) | feliciter | primae | partes | artium | (Donati) grammatici | urbis | Romae* et à analyser séparément et successivement en très grand détail chacun des segments ainsi déterminés. On n'est pas très loin des spéculations loufoques de l'étrange Vergilius Maro Grammaticus, autre Irlandais contemporain exilé sur le continent. Les deux éditions fournies par Munzi sont parfaites du point de vue philologique, ses commentaires, riches et pertinents, ne se limitent pas à identifier sources, influences et parallèles textuels, mais parviennent, sur cette base érudite, à faire revivre le milieu et le moment culturels où les deux traités ont fleuri.

Jean-Yves Tilliette

Mittellateinisches Wörterbuch bis zum ausgehenden 13. Jahrhundert, III. Band, Lieferung 5: *digressus – dissertatio*. Herausgegeben von der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. C. H. Beck, München 2003. Sp. 641-800.

Parmi les divers dictionnaires régionaux du latin médiéval, le *Mittellateinisches Wörterbuch (MLW)* est l'un des plus précieux, en raison de l'arc chronologique (des origines à la fin du XIII^e s.) et de l'espace géographique (les actuels pays de langue germanique) qu'il ambitionne de couvrir. Aussi l'entreprise, patronnée, comme celle du *Thesaurus linguae latinae (ThLL)* auquel le *MLW* emprunte son format et sa présentation, par l'Académie bavaroise des sciences, progresse-t-elle avec une sage lenteur: avec le vingt-neuvième fascicule, publié en 2003 (le premier était paru en 1959), on parvient à peu près aux deux tiers de la lettre *D*. Ce souci de travailler pour l'éternité est aussi une garantie d'extrême qualité. Tous les articles, de ceux qui n'occupent que deux lignes à *dispono*, le plus long, qui couvre sept colonnes de 72 lignes, sont également soignés. Les définitions, en latin et en allemand, sont simples et précises, les exemples pertinents et éclairants. Les rédacteurs ont enrichi leur corpus du dépouillement de quelques nouvelles éditions, celles du recueil épistolaire de Tegernsee pour le XII^e s. par H. Plechl, du plan de Saint-Gall par W. Berschin, du commentaire au ps. 64 de Gerhoh

de Reichersberg par P. Licciardello et du poème satirique *Unibos* par F. Bertini. Un dictionnaire ne se lit certes pas comme un roman, ni même comme un essai, mais, à feuilleter les pages, on constate encore une fois le dynamisme de l'invention lexicale au moyen âge: les mots marqués d'un astérisque, c'est-à-dire absents du *ThLL*, représentent plus du tiers du total des entrées. Le préfixe privatif *di(s)-* sert de point d'appui à de nombreuses dérivations (*dilucubro*, dissiper les ténèbres; *discarmino*, démêler [la laine]; *discarno*, écorcher; *discarrico*, décharger ...). On remarquera aussi l'abondance de ces dérivés par suffixation dont la doctrine grammaticale du moyen âge encourage la création, les adjectifs composés en *-ivus* (*diividicativus*, discriminant; *dimensivus*, relatif à la dimension; *directivus*, dirigeant ...), en *-bilis* (*dilatabilis*, *dimensibilis*, susceptible d'être élargi, mesuré ...), en *-alis* (*dimidialis*, qui équivaut à la moitié du cens), les noms d'agent en *-tor* et *-trix*. C'est ainsi par exemple que la famille du substantif *dilectio*, dont le sémantisme typiquement chrétien (amour spirituel, charité) est bien mis en évidence, s'enrichit de dérivés comme *dilector*, *dilectrix*, *diligibilis*, rares, mais attestés dans l'Antiquité chrétienne, et aussi *diligibilitas*, *diligibiliter*, *dilecte* adverbe, nés sous la plume de poètes comme Agius de Corvey ou de philosophes comme Albert le Grand. Ne manquent pas non plus des mots importés d'autres langues, comme *dincgravius*, venu du germanique, qui désigne une fonction juridico-administrative, ou *dirps*, le chêne, dont on ne sait s'il est calqué sur un modèle arabe ou grec. La localisation dans la série alphabétique de ces mots venus d'ailleurs soulève cependant un petit problème théorique: est-il légitime, par exemple, de reconstituer d'après le modèle grec le mot *dipyrenum* (col. 686), qui désigne une sonde médicale, alors que le mot n'est attesté dans la réalité des textes que sous les formes aberrantes *diripinum*, *bipernum*, *deperinum*? La précision des renvois internes apporte une réponse pragmatique à cette question largement factice. On aura compris que, pour nous, l'exactitude scientifique qui préside à la rédaction du *MLW* est aussi une invite à goûter la saveur des vocables.

Jean-Yves Tilliette

Peter Stotz: Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters. Fünfter Band. Bibliographie, Quellenübersicht und Register. Handbuch der Altertumswissenschaft II.5.5. C. H. Beck, München 2004. 1059 S.

Martin H. Graf/Christian Moser (Hgg.): Strenarum lanx. Beiträge zur Philologie und Geschichte des Mittelalters und der Frühen Neuzeit. Festgabe für Peter Stotz zum 40-jährigen Jubiläum des Mittellateinischen Seminars der Universität Zürich. Achius Verlag, Zug 2003. 374 S.

Die beiden verschiedenartigen Publikationen verbindet das gemeinsame Interesse und die profunde Kenntnis der mittellateinischen Sprache und Literatur sowie die Verbundenheit mit dem Zürcher Institut. Als Abschluss des umfassenden lexikologisch-grammatischen Handbuchs der lateinischen Sprache des Mittelalters, das der Zürcher Mediävist Stotz in vier Bänden vorgelegt hat, liegt der sorgfältig redigierte Registerband vor, der mit Bibliographie (diese ihrerseits mit Sachregister versehen), Quellenliste und Wortregister (rund 40 000 Lemmata) ein willkommenes Hilfsmittel darstellt.

Die «Schale von Neujahrsgeschenken», die Fachkolleginnen und -kollegen aus angrenzenden Gebieten und Mitarbeiter dem Zürcher Seminar und ihrem Leiter darreichen, enthält 13 Beiträge zu Sprache und Geschichte vom Frühmittelalter über die Karolingerzeit bis zur Renaissance. Die Untersuchungen und Editionen sind thematisch weit gestreut, darunter, wie zu erwarten, akribische Sprachuntersuchungen (Entstehung des Galloitalischen, langobardische Ethnica), beleuchten anderseits exemplarisch die Lokalgeschichte (Flucht einer Nonne aus der Fraumünsterabtei, mittelalterliches Städtelob über Zürich, Zürcher Humanisteneditionen und Frühdrucke, Luxus französischer Buchkunst für Zürich, Bibliotheksschätze von Zürcher Humanisten und Reformatoren; doch auch: Luzern und die Legende der versunkenen Stadt).

Bruno Häuptli

Enzo Degani: Filologia e storia. Scritti di Enzo Degani (Vol. I & II). A cura di *Maria Grazia Albiani, Giovanna Alvoni, Andrea Barbieri, Francesco Bossi, Gabriele Burzacchini, Francesco Citti, Federico Condello, Elena Esposito, Alberta Lorenzoni, Massimo Magnani, Ornella Montanari, Simonetta Nannini, Camillo Neri, Vincenzo Tammaro, Renzo Tosi*. Spudasmata 95 I & II. Georg Olms, Hildesheim/Zürich/New York 2004. 1353 S., 10 Abb.

Freunde und Mitarbeiter des viel zu früh verstorbenen Enzo Degani legen nun dessen *Kleine Schriften* in zwei Bänden vor: über 1300 Seiten philologischer und methodologischer Beiträge zur Erforschung der Antike, die sich über vier Jahrzehnte erstrecken (die Bibliographie [XVII–XXXV] umfasst 350 Veröffentlichungen und zwei unveröffentlichte Studien). Sie wurden von den Herausgebern thematisch gegliedert und in neun Sektionen unterteilt, denen jeweils eine kurze Einführung vorausgeht. Die Themengebiete (1. «Giambo ed elegia», 2. «Tragedia e dramma satiresco», 3. «Commedia», 4. «Parodia e gastronomia», 5. «Epigramma», 6. «Bizantinistica», 7. «Lessicografia», 8. «Varia», 9. «Storia della filologia classica»), ergänzt durch *addenda et corrigenda* aus dem Nachlass des Philologen, zeigen die Vielfältigkeit von Degans Interessen auf. Sicherlich hätte er selbst auch dem Titel *Filologia e storia*, den die Herausgeber wählten, sofort zugestimmt: Damit wird sein Schaffen bewusst in die Nachfolge Pasqualis gestellt, eine Ehrbezeugung, die vollends berechtigt ist. Die gewählten Beiträge sind in ihrer originalen Form photostatisch übernommen, was den beiden «Wälzern» einen gewissen Charme verleiht. Auch in dieser Hinsicht ist eine Art «Geschichte der Philologie» erreicht worden.

Orlando Poltera

Peter Flury: Aus der Werkstatt eines Lexikographen. Vorträge, Reden, Plaudereien. Mit einem Verzeichnis der Veröffentlichungen von Peter Flury und einem Gedenkwort von Hugo Beikircher, herausgegeben und verlegt von Hans Jörg Schweizer. Baden (Kt. Aargau) 2005. 175 S.

In seinem Nachwort berichtet der Herausgeber und Freund Peter Flury über die gemeinsamen Pläne für eine umfassendere Textsammlung, die dann leider durch den allzu frühen Tod des Autors (2001) in eine etwas andere Richtung gelenkt wurden. Das schöne und sehr sorgfältig hergestellte Büchlein enthält nun ausschliesslich unveröffentlichte Texte, nicht zuletzt solche, mit denen der Bündner Flury, von 1974 an 27 Jahre lang Generalredaktor des *Thesaurus linguae Latinae* in München, einem weiteren Publikum seine Arbeit veranschaulichen wollte, meist munter plaudernd, zwischenhinein aber auch tiefer schürfend, und stets aus reicher und vielfältiger Erfahrung schöpfend. Schon in der ersten Zeile: «Meine sehr verehrten Damen!» hält er inne – wobei er uns gleich auch zur Bedächtigkeit im Umgang mit den Texten zu mahnen scheint – und setzt anhand der Wörter «Dame», «Frau» und «Weib» zu einer kurzen und höchst instruktiven Erörterung darüber an, wie unser Sprachgefühl in der gegenwärtigen Sprache kompetent urteilen kann, in einer früheren aber zunächst einmal völlig hilflos und auf Materialsammlung und Auswertung in detaillierten Lexica angewiesen ist. Auf den folgenden Seiten erwartet den Leser dann ein bunter Strauss von kleinen Einsichten und Belehrungen: *Femina* ist ein deutlich positiv konnotiertes Wort (21). *Lyra* ist erst von Horaz recht eigentlich in die lateinische Sprache eingebürgert worden und ist in der berühmten Selbstcharakterisierung des Dichters als *Romanae fidicen lyrae* (carm. 4,3,23) mit ihrer griechisch-römischen Wortsynthese bewusst programmatisch verwendet (29). «Eine Disposition [scil. eines Wörterbuchartikels] kann immer nur ein Versuch sein, dem Worte möglichst wenig Gewalt anzutun und doch dem Benutzer ein Mittel zur Orientierung in der Fülle des Materials zu geben» (36). Dann wieder lesen wir über die – traditionelle und etwa noch bei Liddell & Scott praktizierte – «Unsitte», der ersten Bedeutung eines Wortes keine Ziffer «1.» zu gönnen (42). Oder warum *lacrimare*, obwohl ein stilistisch hohes Wort, in der Vulgata nicht selten vorkommt (50f., 98f.). Dass und warum die Elegiker kein brauchbares Verbum für «küssen» zur Verfügung hatten – und, aus der Not eine Tugend machend, wunderschöne Junkturen bildeten, wie etwa Ovids *oscula iungere* (58). Dass das Wort *baro* «Tölpel» (Cic. usw.) über eine volkssprachliche, nun in Bath (*Aquae Sulis*) in England für das 3. Jh. n.Chr. belegte Verwendung für «Mann» zu der mittelalterlichen Bedeutung «Baron» gekommen ist (88). Dass *perfectum* im heutigen grammatischen Sinne noch bei Varro ein «Terminus in statu nascendi» war (109). In welche chronologischen Fallen der Lexikograph tappen kann, wenn neue Wörter in Autoren auftauchen, deren Schaffenszeiten sich überschneiden, etwa *pernox* in augusteischer Zeit

(111ff.). Sodann wird berichtet, wie Manu Leumann, der noch bis wenige Wochen vor seinem Tod als Fahnenleser wirkte, die Thesaurusarbeit befruchtet hat, z.B. im Falle der kleinen Wortfamilie von *insigne* (119ff.), sowie vom segensreichen Wirken Wilhelm Ehlers vor und nach dem Krieg (127ff.) und der über achtzigjährigen Dynastie Frey und Eder im Sekretariat des Thesaurus (131ff.). Zwei kleine philologische Arbeiten, die eine über das Dankesgedicht 12,31 von Martial, die andere über einen schönen spätömischen Grabstein für einen *Claudius Senecianus*, errichtet von dessen Frau *Silvania Procella* (dies wohl von *Proculus* bzw. *Proclus*), der jahrhundertelang unbemerkt als Altartischplatte in der Kapelle St. Maria Magdalena ob Dusch im Domleschg gedient hatte, beschliessen diesen Blumenstrauß – oder vielmehr Kranz – von und für Peter Flury. Rudolf Wachter

Autour de Lactance. Hommages à Pierre Monat, édités par J.-Y. Guillaumin et S. Ratti, Presses Universitaires de Franche-Comté, Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, Paris 2003. 344 p.

Divisé en trois parties de longueurs inégales, ce recueil de Mélanges est très représentatif de la carrière de l'honorandus. Au spécialiste de Lactance et à l'éditeur des *Institutions Divines* (livres I, II, IV et V) vont cinq études lactanciennes traitant de l'épicurisme, d'éducation et de savoir, de morale et de justice, de modèle littéraire et de réception. On relèvera comme particulièrement éclairante la contribution de F. Jacob sur la perception critique de Voltaire à l'égard de son devancier comme auteur d'un traité sur la tolérance. Au spécialiste de l'Antiquité tardive, à l'éditeur de Firmicus Maternus et d'Augustin, et au traducteur d'Hildegarde de Bingen et de Marbode, va une série un peu hétéroclite d'essais sur des auteurs chrétiens et leur réception, auxquels s'ajoute une précieuse édition de la plus ancienne version (V^e siècle) de la *Passion* des saints bisontins Ferréol et Ferjeux (par B. de Vregille). Au philologue curieux, ouvert et engagé sont réservés des *Varia* qui mènent le lecteur des réserves épigraphiques grecques du Musée de Besançon (A. Vassileiou) à la cave à vin de Félix Gaffiot (une dégustation offerte par P. Gresser), en passant par les bords du Rhin et ses agréments au IV^e s. (F. Heim). Le splendide article de J.-M. Debard sur l'enseignement du latin à l'époque de la Réforme à Montbéliard et la très fine contribution de N. Fick sur l'image du professeur dans le roman latin soulignent et rappellent si besoin est tout ce que les études latines et les écoles de Franche-Comté et au-delà doivent à l'activité intellectuelle et à la longue et fructueuse carrière de P. Monat.

Jean-Jacques Aubert

Lexicon Vasorum Graecorum, diretto da Paola Radici Colace. Volume Quinto, a cura di Paola Radici Colace (ed.), Alessandra Mondio. Pubblicazioni della Classe di Lettere e Filosofia: Testi e Materiali, XXXIV; Pisa (Scuola Normale Superiore), 2005. 209 S.

Das hier anzuseigende Unternehmen ist sowohl für Archäologen als auch für Philologen von erheblichem Interesse. Um die sog. «griechischen Vasen» geht es freilich nicht; das Thema sind die altgriechischen Gefäßbezeichnungen. Der fünfte Band, nach Band 1 (XII; 1992) und 2 (XVI; 1997) der dritte, der erschienen ist, enthält die mit Epsilon beginnenden Wörter. Der Begriff «Gefäß» ist sehr weit gefasst: auch geflochtene Körbe (ἔλενη) und Behälter vielfältiger Funktion (ἔλυτρον) sind aufgenommen. Die einzelnen Artikel sind übersichtlich und immer nach dem gleichen Schema aus durchnumerierte Rubriken aufgebaut. Sektion A enthält Angaben zum Lemma und seinen Bedeutungen: (1) nome, (2) variae lectiones, (3) forma, (4) funzione; zu realen Aspekten: (5) materiale, (6) ambito geografico; zum literarischen und lexikalischen Kontext: (7) aggettivi ed epiteti, (8) diminutivi, (9) derivati, (10) sinonimi, (11) glosse, (12) glossemi; zu Belegen im Mykenischen und kulturell nahestehenden Sprachen: (13) Miceneo, (14) Etrusco, (15) Latino. Sektion B enthält die Quellen: (16) fonti letterarie, (17) f. scholastiche, (18) f. epigrafiche, (19) f. papiracee, (20) f. antiquarie; B.¹: (21) lessici antichi, (22) l. moderni. Sektion C: (23) etimologia, (24) analisi (d.h. eine zusammenfassende Diskussion). Sektion D: (25) bibliografia. Die Quellen sind mit fettgedruckten Kleinbuchstaben durchnumerierte, die für Querverweise verwendet werden (a.–z., notfalls fortgesetzt a.¹–z.¹, dann a.²–z.² usw., was bisweilen etwas unübersichtlich wirkt). – Besonders eingehend ist ἔκπωμα behandelt. Wie allerdings aus der Bemerkung Eustath. ad Σ 545, die nachhomerischen Schriftsteller hätten für hom. δέπας häufiger ἔκπωμα als ποτήριον gesagt, geschlossen werden kann, dass ἔκπωμα das literarischere

Wort sei (41), bleibt schwer nachvollziehbar, zumal letzteres, wie nur eine halbe Seite (42) später ausgeführt wird, das Glossem par excellence für «Trinkgefäß» und speziell in technischen Texten häufig verwendet ist; es ist eher umgekehrt: ἔκπωμα ist das normale attische Wort bei Thukydides, Xenophon, Platon, Demosthenes. Druckfehler sind eher selten (27 ἔκλύω statt ἔκλονω); unerfreulich sind jedoch in den etymologischen Abschnitten, auf die – in einem Fachlexikon mit gutem Grund – einiges Gewicht gelegt wird, die vielen falschen Formen, teils anderssprachig wie 60 «sanscrito vṛṣan-/vṛṣa-bhā-» (statt vṛṣan-/vṛṣa-bhā-), teils veraltete und oft noch obendrein verschriebene idg. Rekonstrukte wie 106 «*neun o *an-eun» für «9» (heute: *h₂néun), 108 «*auer-», die Wurzel von οὐρέω (heute: *h₂uers-/*h₂uors-), 148 «*p(e)yōr, *pur, *puyen-, *pun» für «Feuer» (heute: N. *péh₂ur, G. *ph₂uén-s). Bei ἐλένη «Weidenkorb» wäre statt eines Hinweises auf Boisacq einer auf Chantraine, *Dict. Etymol.*, s.v. ἐλάνη angezeigt gewesen. Auch falsche mykenische Formen wie 169 «e-cha-ra» für ἐσχάρα (richtig: e-ka-ra) und 201 «essepessomena» (richtig: e-we-pe-se-so-me-na, Bedeutung unklar) wirken störend. Es ist zu wünschen, dass in Zukunft für sprachwissenschaftliche Belange Fachkräfte beizogen werden, die es durchaus auch in Italien gibt.

Rudolf Wachter

Sabine Schrenk: Textilien des Mittelmeerraumes aus spätantiker bis frühislamischer Zeit. Die Textilsammlung der Abegg-Stiftung 4, Abegg-Stiftung, Riggisberg 2004. 520 S., 331 Abb.

Die Sammlung archäologischer Textilien aus Ägypten in der Abegg-Stiftung ist, was die Behänge angeht, sensationell, und die gewirkten und gewebten Gewandverzierungen sind in sehr vielen Fällen ikonographisch oder technisch interessant (total 216 Nummern). Kein anderes Museum besitzt eine derartige Zahl von Schlüsselstücken in Wirk-, Noppen-, Rapportmuster- und Reservetechnik und Malerei, deren Konservierung im innovativen Restaurierungsatelier der Abegg-Stiftung überhaupt erst möglich wurde. Der umfangreiche Katalog erschliesst diese wichtige Sammlung, die ein extrem schwieriges Gebiet betrifft, auf dem immer noch ein enormer Nachholbedarf an Forschung besteht, optimal. Dies ist der Tatsache zu verdanken, dass die Autorin die Rekonstruktion der engeren und weiteren Kontexte von Objekten (meist Fragmenten) vornahm, die z.T. vor mehr als hundert Jahren und fast immer ohne Ortsangaben und Dokumentation dem Boden entrissen wurden.

In der Einführung skizziert Schrenk den Stand der Forschung und legt dar, dass die Bestimmung der Funktion jedes Fragments das derzeit vordringlichste und lohnenswerteste Forschungsziel ist. Was die enormen Datierungsprobleme bei spätantiken Textilien angeht, so stellt sie ein Projekt neuer Radiokarbondatierungen vor, durch das grosse Fortschritte erzielt werden konnten.

Der Katalog ist nach Funktionen der Textilien gegliedert, wobei in der Einleitung zu jeder Kategorie die Kriterien erläutert werden, die die Bestimmung eines Stofffragments erlauben. Jede Katalognummer ist mit grösster Sorgfalt und pluridisziplinärer Sachkenntnis so behandelt, dass alle wünschenswerten Aspekte abgedeckt werden. Schrenks Leistung besteht vor allem darin, dass sie mit unbestechlicher Klarheit nur das beschreibt, was wirklich feststellbar ist. Sie hat die Forschung auf diesem ebenso faszinierenden wie anspruchsvollen Gebiet vorangebracht und eine hervorragende Grundlage für weitere Arbeiten geschaffen.

Maya Müller